

Auteur : ERWENDIL

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

Benoît JARDIN

TANT QUE DANSE LA FLAMME

Renseignements :

Auteur : Benoît JARDIN

Mail : tantquedanselaflamme@live.fr

Exemplaire téléchargé depuis

<http://benoitjardin.e-monsite.com>

A Deïa et Lithä.

« Il arrive souvent que l'on prenne la vie pour un jeu, estimant que nos bonnes et nos mauvaises actions seront cumulées à la fin de notre vie, pour notre jugement, dans le but de passer ou pas une épreuve.

Il arrive que l'on prenne la vie pour rien du tout, estimant n'être sur terre pour aucune raison particulière, n'être que de la matière et qu'à notre mort, nos chairs et nos organes serviront à nourrir les êtres de la faune et la flore. Notre énergie retournant à l'infinie.

Il arrive parfois que l'on estime avoir dans la vie, un rêve, une mission à accomplir. Imaginons que ce rêve soit l'aboutissement de toute une génération de réincarnations.

J'ai en moi une flamme qui brûle, qui me pousse à vivre par delà les épreuves, à continuer d'y croire, coûte que coûte. Je pense que nous avons tous une mission, un rêve qui bat au fond de notre âme. Mais les pressions sociales, les échecs, la facilité aussi, nous ancre dans ce système où l'homme ne devient qu'un animal de consommation pour le must de cette société. Nous pourrions nous battre pour changer ce monde, nous pourrions tous accomplir nos rêves et êtreindre cette liberté que nous envions tous.

Avons-nous peur de cela ? Je crois que oui, l'homme est tellement habitué à son petit confort, à ces petites joies, que pour rien au monde il ne tenterait de changer ce monde, ne serait-ce que pour nos enfants. Nous sommes des chiens enchaînés et nous aimons notre condition.

Il peut y avoir un autre monde que celui des riches et des pauvres, et si nous ne pouvons pas tous être pauvres, alors soyons tous riches, riches de nos différences, riches de nos rêves.

L'humain peut-être grand, l'humain peut-être un Homme... il suffit de le vouloir. Le vieil adage « vouloir c'est pouvoir » n'est pas si loin.

Accepterons-nous toujours la domination des puissants ?

Il y a des solutions pour changer ce monde, encore plus aujourd'hui, les technologies avancent à une vitesse faramineuse, mais ne sont pas forcément des bêtes d'industries.

Arrêtons de penser individuellement, arrêtons de pensée nationale. Nous vivons dans un monde et l'avenir de ce monde est l'unité internationale.

Nous pouvons tous changer, en s'accrochant à nos rêves plutôt que de les rebuter ; en devenant des Hommes... tout simplement.

En chacun de nous danse une Flamme, elle a le pouvoir de changer le monde.

En étant à l'écoute de notre Flamme, nous sommes à l'écoutes de nous même, je ne sais pas pourquoi je dis cela aujourd'hui, hier encore je n'y croyais plus, mais je pense qu'en chacun de nous il existe une part de bien, laissons là s'exprimer. »

ENTREE EN SCENE

« Ce soir là, tout était calme dans la petite ville. Le soleil déclinait calmement derrière l'horizon, amenant aux ombres du soir une teinte orangée.

C'était un de ces soirs d'été où l'on a l'impression que le temps s'est arrêté, où l'heure du repas venue, les voitures ont cessées, dans leur plus grand nombre, de rouler et d'embrumer l'air.

Les oiseaux s'étaient mis à chanter, du moins maintenant on pouvait les entendre. L'air commençait à être parfumé par les relents de barbecues et de leurs viandes grillées aux herbes de Provinces.

La Vie semblait paisible dans ce monde. Le stress aurait-il, le temps d'un apéritif, quitté le corps des hommes ?

Il y avait environ deux heures, Charlotte, la secrétaire, était venue lui souhaiter un bon week-end avant de quitter son poste et de le laisser seul dans les petits bureaux de la rue Einstein.

Kévin était là, debout devant la fenêtre à contempler ce monde en suspend, il avait mis une petite musique de fond, l'adagio d'Albinoni, pour faire redescendre la pression de la semaine et savourer les premières heures de ce repos du travailleur.

Le Samedi venu, il aurait profité pleinement de ses deux petites filles, car son travail ne lui en laissait pas le temps la semaine.

Dirigeant d'une petite entreprise de publicité nouvelle génération, il partait tôt le matin afin d'arriver avant ses employés et rentrait souvent tard le soir, quand tous dormaient.

Mais ce soir, il savait qu'il pouvait profiter aussi d'un peu ce temps, cher, pour lui car sa femme était partie à sa séance hebdomadaire de gymnastique et ses filles étaient chez leur grand'mère.

Kévin se dirigea vers le petit meuble en chêne qui déstructurait la décoration de son bureau. Il sortit une petite clé dorée de sa poche et ouvrit la porte avant de se servir un scotch pur malt 14 ans d'âge. Revenant à son bureau, il s'affala dans son fauteuil et s'alluma une cigarette. La loi l'interdisait, mais tous ses employés étaient partis et de toute façon, il s'en foutait.

Il lança « In Capulet's Tomb » de Nino Rota et commença à siroter délicatement le suave alcool tout en se laissant bercer par les songes qu'apportait la danse des nuages.

Kévin avait toujours été un doux rêveur, il ne supportait pas ce monde et se laissait souvent emporter par ses utopies, mais quand sa femme l'avait mis au courant de sa grossesse, il n'avait pas hésité à mettre de côté ses idéaux et à relever ses manches pour offrir une vie convenable à sa famille. Comme il ne se voyait pas être ouvrier comme son père, il n'avait pas trouvé d'autre alternative que de créer son entreprise. Néanmoins, il n'avait pas voulu prendre de risques trop gros non plus.

NumériPub était une bonne boîte qui fonctionnait bien sur la capitale, alors quand il avait appris que cette dernière se lançait en franchise, il n'avait pas hésité.

Aujourd'hui il avait 25 ans, il gagnait honnêtement et plutôt bien sa vie. Bien sur, il ne voulait pas faire ce métier continuellement, mais le temps de grossir un peu le compte, de stabiliser correctement la société et il revendrait ses parts au plus offrant.

Lui dont le dicton favoris était « Carpe diem », se trouvait avoir planifié sa vie sur les six années à venir.

La musique se termina. Kévin finit d'une traite son verre, s'empara des clés sur le bureau et quitta les locaux.

Dehors, la chaleur était douce et une brise légère caressa son visage. Le temps idéal pensa-t-il, ni trop chaud, ni trop froid, juste ce qu'il fallait pour être bien. Il décida de décapoter sa voiture pour profiter au mieux de cette succulente sensation. Le cuir était bouillant, mais avec un peu de route, ce serait parfait.

Il alluma l'automobile mais pas l'autoradio, non, il voulait profiter au maximum de ces chants de nature qu'il aimait tant.

Alors il roula doucement, pour une fois, Kévin était heureux et ça se voyait, enfin tout allait bien.

Arrivé chez lui, il emprunta le long chemin qui le menait à sa petite ferme. Les effluves de myrtes et d'herbes fraîches chatouillaient ses narines. Une légère poussière filtrait sous les rayons du soleil, les champs alentours avaient dus être moissonnés.

Kévin descendit de la voiture et ouvrit la porte qui, comme d'habitude, était restée ouverte. Il trouva sur le plan de travail de la cuisine un petit mot que lui avait laissé sa femme avant de partir.

Je t'ai préparé un poulet à la provençale que tu trouveras dans le four. Je risque de rester un petit peu chez maman

ce soir, elle ne va pas très bien, on approche de la date anniversaire de la mort de papa alors je vais parler un peu avec elle.

Bisous mon chéri, on t'aime fort, tes princesses.

Il eut un petit sourire en découvrant au bas de la feuille un petit cœur dessiné par la plus grande de ses filles. Les contours faisaient plus penser à un marshmallow qu'à un cœur et le coloriage ne s'était pas donné de limites, mais le geste si tendre lui pinça le sien, de cœur.

Kévin reposa le mot et alla se déshabiller avant de couler sous la douche. L'eau était plus froide que chaude, mais par ce temps, c'était si agréable qu'il n'y songea pas.

Sortant, il noua une serviette autour de sa taille et laissa son corps sécher à l'air libre. Croisant son reflet dans le miroir, il resta un moment à s'observer, profitant de la solitude pour jouer les athlètes.

Kévin avait le cheveu brun et court, le nez long et fin. Trop maigre pour sa grandeur, il pensa à s'inscrire dans une salle de musculation afin d'apporter une harmonie à ce corps. Ses yeux étaient verts, d'un de ces verts pâles qui font scintiller l'émeraude ou l'hiddenite.

Puis il se fixa dans le reflet de son regard à chercher une quelconque vérité caché au fond de son âme. Il se concentra tellement sur ses yeux que tout le reste se fit noir, seul resta à flotter ses deux iris. C'est à ce moment que la vision devenait étrange, sans doute apporté par le clignement retenu des paupières, la surface de l'œil s'asséchait et le moindre mouvement de l'orbite faisait renaître une part différente de son visage et de ses ombres. Kévin pensait ainsi percevoir ses identités passées, ces êtres qui avaient fait l'histoire de son âme avant sa vie actuelle.

Ce n'est que les yeux trop piquants pour continuer qu'il cessait ce jeu divinatoire.

Enfin sec, il enfila un pantalon de lin et décortiqua un morceau de blanc qu'il arrosa généreusement du jus de cuisson sans oublier d'accompagner sa viande des tomates, poivrons et oignons qui rendait ce plat si délicieux.

Il plaça l'assiette au micro-onde et ouvrit une bouteille de Morgon avant de s'en servir un grand verre. Puis il ouvrit grand les fenêtres du salon, alluma la télé avant de s'installer confortablement dans le canapé.

Terminant son assiette, il la déposa sur la petite table en verre et dégusta le reste de vin devant le deuxième film de la soirée.

L'air était maintenant frais et les grillons commencèrent à entonner leur cri d'amour.

Etais-ce la fatigue, le chant des insectes, le surplus d'alcool ou l'ennui apporté par le film ?

Peut-être étais-ce tout ceci mélangé qui l'accompagna dans les bras de Morphée ?

En tout cas, il s'endormit paisiblement. »

2.

Attends, attends, là... C'est quoi ça... C'est pas moi ça. Ca put, ça sent la littérature grand public.

Pardon... Je vous coupe dans la lecture de ce qui aurait pu être mon livre et je ne me présente pas, je suis le mec derrière l'écran, ou derrière la page, c'est comme tu veux, c'est toi qui lis, à toi de voir si tu m'imagines en train d'écrire ou comme un mec caché derrière les pages du livre que tu tiens entre tes mains. C'est la magie de la littérature, t'as vu. Moi à l'heure actuelle je suis en train d'écrire ces lignes et toi tu les lis à quelques centaines voir milliers d'heures plus loin et pourtant on est ensemble, en même temps...

Un livre c'est un continuum espace/temps à lui tout seul.

Bref, moi c'est Kévin, mais tu le verras plus tard ; je suis donc, comme tu l'auras deviné, l'écrivain de ce bouquin.

Ouais je sais, c'est chiant, mais c'est comme ça ! Quoi ? T'étais bien partis dans l'histoire ? Bah euh... Je...

Tant pis ! Ais-je soigneusement envie de te dire.

Quoi, tu croyais que ça allait être drôle, qu'il allait y avoir de l'aventure, du suspense, des agents-secret, des trésors et des héros ?

Désolé de te l'apprendre mais tu t'es planté. Bah ouais pas plus de héros ici que de suspense chez Flaubert.

C'est comme ça.

Pourquoi ?

Hum... Voyons voir...

Parce que moi, j'avais juste envie de vomir ma haine sur papier, juste envie d'exprimer les choses, de sortir cette haine de ma tête...

L'histoire de la vie m'a appris que les hommes lisent en grande partie des romans, des textes planifiés, pensés, repensés, analysés et structurés, ils sont habitués à ça, à ces choses droites et planifiées, tout est prévu afin que le suspense soit au maximum, poussant ainsi le lecteur à continuer afin de vouloir savoir ce qui arrivera par la suite...

Tout est ainsi...

Le lecteur se met souvent à la place du personnage principal, il s'identifie à lui, les choses sont aussi faites dans ce sens là, et si ce n'est pas le cas, les récits sont assez variés pour trouver celui auquel on accrochera.

Aujourd'hui, c'est comme ça, il faut que l'histoire soit extérieure, quelle soit imaginée avec de temps à autre des petites notes informatives sur l'état actuel du monde, sur sa santé, où sur des éléments divers et variés...

Le problème pour un écrivain comme moi, c'est que ça me fait chier de planifiés les choses...

Je déteste ça, si bien que même lorsque je me pousse à vouloir procéder à un plan pour l'écriture de mon roman, je n'y arrive pas.

Peut-être parce que les choses sont ainsi... même si je crois en une destinée approximative, je pense que rien n'est programmé... On ne sait pas ce qui va arriver, on ne sait rien, on ne fait que vivre, suivre le cours des choses, allongé sur une feuille tombée à l'automne dans le lit de la rivière, on ne fait que suivre le courant, jouant des bras quand se présente un rocher afin de limiter les dégâts.

C'est tout.

Car même ces personnes qui se disent maître de leur destinée ; en vérité ne contrôlent rien.
Qui peut se permettre de dire qu'en effectuant tels ou tels actes cela va donner tels ou tels résultats.

Personne.

Car nul ne sait ce qui peut infléchir dans les mouvements, les perceptions, le temps impartit et toutes sortes de données externes. Même si l'on connaît très bien une personne, nul ne peut être sûr que cette dite personne réagira de telle manière si on lui parle de telle façon ou de tel sujet.

Enfin, c'est ce que je pense.

Nous, les humains, ne sommes qu'un tas de débris tombés du ciel sur une planète et qui faisons de notre mieux pour nous en sortir dans cette chienne de vie de tous les jours. On essaye de comprendre certaines choses, apportons un semblant de solution pour d'autres afin de nous rassurer, mais la vérité c'est qu'on ne sait rien du tout.

On vit... en essayant d'expliquer ces choses qui nous font peur...

Vas-y là, je ne comprends rien !

Bon alors, donnons un exemple :

Pendant l'antiquité, et même avant, lors d'un orage, les hommes, apeurés par les éclairs, tentèrent de donner une explication à ce phénomène, les connaissances de l'époque amenèrent à la création d'un dieu en colère, symbolisé ici par Zeus ou Jupiter.

Aujourd'hui, nous connaissons un autre éclaircissement plus scientifique, due aux connaissances actuelles qui nous donnent l'explication d'un échange électrique entre la terre et le ciel, amenant à la neutralité des ions positifs et négatifs, enfin pour faire simple...

Mais demain ? Qui nous dit que ce savoir est exact et absolu... Qu'allons-nous découvrir dans le futur qui nous amènera sur une autre explication de ce qu'est un éclair ?

C'est concret là ou pas ?

Enfin bon, tout ça pour dire que j'en ai marre des choses pré-pensées à l'égard de ou dans le but de...

Moi, j'aime écrire, j'aime à croire que quelqu'un lira ces lignes et les appréciera pour ce qu'elles sont et non par ce que tout aura été fait afin qu'il les aime...

Un avis de con pour un con... Peut-être...

Et alors.

Tu sais, j'en ai chié pour en arriver là... Tu vois, dans l'histoire de ma vie, il y a maintenant quelques années de cela, j'avais en moi cette inspiration, cette envie d'écrire, de raconter des choses, et je l'ai fait... j'ai écrit un premier roman, et même si je l'admets aujourd'hui, qui est un peu barré, mais il y avait tellement de bonnes choses dans ce putain de récit que je ne comprends toujours pas comment il n'a pas été publié. C'étaient mon opus première du nom, mon œuvre à moi, ma réussite, putain, je l'avais fait, je l'avais terminé ce truc ; mais aucune maison d'éditions ne l'a retenu pour publication, et j'en ai fais... t'inquiète pas, je n'ai pas lâché prise comme ça... Et puis le temps et les refus te mettent un homme en boîte, si bien que je me suis remis en question, de part mon écrit je veux dire. J'ai cherché au fond de moi à faire quelque chose comme ils recherchaient, tablé, programmé, planifié... mais comme je te l'ai dit, je n'y suis pas arrivé, pas complètement. Je balaye ainsi entre 20 et 40 pages et puis ça me prend la tête, je vois que cela ne me ressemble pas, que je ne me reconnais pas dans mon art... alors pourquoi continué...

L'Art c'est fait pour évacuer, pour apporter quelque chose aux autres, mais avant tout à soi...

Non ?

J'en étais rendu à faire quelque chose pour les autres mais pas pour moi... ! Je n'y voyais pas l'intérêt...

Je sais je suis un rat, mais je ne quitte pas le navire... pas encore.

Alors voilà le second opus de mes délires sur papier, pour toi cher lecteur, mais aussi, et avant tout pour ma

gueule.

A fleur de mots, puis Puisqu'il faut vivre et maintenant Tant que danse la Flamme.

Oui, en vérité, maintenant c'est le troisième opus ou opus deux-bis, car après en avoir terminé avec le projet avant celui que tu tiens, il y avait une autre version, que j'ai soigneusement, à son tour envoyer aux éditeurs.

Entre ceux qui te répondent « Non » avec une lettre type et ceux qui te disent « C'est trop vulgaire, le langage est trop familier, cela NE NOUS MENE NULLE PART... »

Attends, attends... je me relis...

Début, milieu, fin... Ordre chronologique normal... Je comprends pas !

Bon, vulgaire et familier, ça j'adhère puisque c'est mon style. Au pardon, c'est trop choquant pour toi mon p'tit père... Oh il y a des gros mots... C'est pas bien, pardon, CE N'EST PAS BIEN.

Et d'aller te faire enculer... ça te dis ?

Oui je sais, mais je suis au bout du rouleau et comme disais l'autre, « si je suis au bout du rouleau, qui est à l'autre bout ? » (Beigbeder).

D'ailleurs il est bien ce gars là, j'ai lu quelque truc de lui, c'est assez hard aussi, mais tellement bon.

Non, sans rire, lui il écrivait son livre pour se faire virer (et ça à marcher), moi je l'écris pour être écrivain, tu sais ce truc viscérale qui me mord le bide et me torture l'esprit.

Il y a nul autre métier que je veuille faire et ne me sente capable de faire.

Donc, pour en revenir à nos moutons, moi j'écrirai plus un truc du genre...

3.

« Kévin se tenait debout face à la fenêtre. Au loin, il distinguait les ombres du soir qui venaient s'allongées alors que l'Astre de Lumière déclinait derrière l'horizon.

En cet instant, il aimait encore à se rappeler ces soirs d'été où, encore même, il allait avec ses parents se baigner dans ce petit étang. Il appartenait à sa famille depuis trois générations et ils aimaient s'y retrouver une fois par an, afin de ne pas perdre les liens trop souvent devenus étroits qui liaient les frères et sœurs. C'était comme ça, passé l'adolescence, chacun prenait son chemin, suivait sa route, poursuivait son but...

Les reflets abondants du soleil sur la surface miroitante de l'eau amenaient leurs esprits aux jeux. Lui, ses frères, sa sœur et tous ses cousins, ce qui faisait une bonne vingtaine de gamins à chahuter sur les berges. Et ses oncles qui gueulaient, soit disant que ça faisait fuir les poissons. Aussi, pour les emmerder un peu plus, avec son frère cadet, il prenait un malin plaisir à jeter de gros cailloux au pied des lignes. Pauvres oncles, quand il y repense, non pas qu'il s'en veuille de les avoir fais chier, mais de savoir que la seule chose qui les calmait était une bonne « binouze », comment avaient-ils pus en arriver là. Une belle vie de raté... Alcooliques, syndicalistes, mauvais pères et sans nul doute mauvais époux. Mais bon, c'était la famille, alors.

Lui, ce qu'il s'en rappelait, c'était les délires tapés avec son « zinc ». Ah, chère jeunesse...

Son cousin serait mort dix ans plus tard. Il viendrait juste d'avoir son permis moto, et Kévin le savais un peu lascar, mais cette voiture qui l'aura fauchée dans le virage n'aurait rien à voir avec ce trait de caractère.

A contre sens, un face à face mortel. Paix à son âme et à celle de ce pauvre type alcoolique qui se donnera la mort quinze jours après, laissant derrière lui deux gosses et une veuve sur le carreau...

Moche.

Surtout quand on sait que c'est son gamin de seize ans qui le retrouvera pendu dans le garage. Le type aura prit les câbles de frein de la mobylette pour se tuer. Le même lui, ira au bahut.

Considérons les choses ainsi, son cousin, le type qui l'aura tué, sa femme, ses deux gosses, les parents de son cousin, sa sœur et sa petite amie, ça fera neuf vies brisées pour un peu de pastis supplémentaire...

Mais bon c'est la vie.

Il ne savait d'ailleurs pas pourquoi il pensait à ça, surtout en cet instant, sans doute les souvenirs, ça lui permettait de donner un rythme à son écriture et il lui fallait un rythme ardent car le temps pressait... Kévin ne savait pas si ce dernier lui laisserait assez de son corps pour allonger sur le papier tous ces mots.

Finalement, il chassa ces idées de son esprit, l'eau bouillante de la douche passa à glacée. Surpris par le manque direct d'eau chaude, il cria sous le choc thermique et coupa net la flotte.

Kévin était nu devant la glace, il sortait de sous la douche, l'eau encore ruisselante sur son corps sec et nerveux.

Alors la voilà la Vérité ! Fils de pute, pensa-t-il.

La haine... Il l'a recherchait au fond de ce regard immobile face à lui. Ce regard, le sien, la pupille persuasive, auréolée d'un iris où se mêlaient les nuances noisette et verdâtres...

Le même que sa mère.

L'absorption totale donnait l'invisibilité au reste de son visage.

Où tu te caches ? Sors de ma tête enculé...

Où tu veux en venir ? Tête de con.

Oubli.

Regarde-moi. Baisse pas les yeux.

Connard. Fils de pute.

Va te faire enculer.

J't'emmerde ok !

Comment ? C'est à moi qu'tu parles ?

J'te demande pardons ?

Ferme ta gueule p'tit pd.

Ses muscles se contractaient à chaque nouvelle insulte. Les mains posées sur le rebord du lavabo, les doigts crispés. Se soulevant presque afin de se rapprocher de lui même. C'était sa façon à lui de se mettre la pression...

Se descendre...

Toucher le fond pour mieux s'élancer.

Ca suffit, arrête ça.

Comment ça ?

Arrête j'te dis.

Arrêtej'te dis, pleurnichard.

Rentre chez ta mère, tu m'entends ?

Mais à qui tu parles face de cul... Putain.

Et puis là, dans sa tête tout s'arrêtait... Il restait là, le regard plongé dans le sien à y chercher je ne sais quelle réponse.

Enfin, il se détachait de lui même, le corps dur comme du rock. Il envoya un coup de poing dans le mur, de toutes ses forces. Ses phalanges lui firent ressentir de ne plus taper aussi fort dans le béton.

Puis, maintenant à bloquer, il lui fallait faire redescendre la pression, d'un coup. Alors il attrapait son phallus entre ses doigts regroupés et se tapait une bonne vieille queue. Pas de rêveries dans l'acte, non, celle-ci était faite pour expulser la haine.

Des premières contractions se firent ressentir, reflex descendant de la cuisse aux orteils.

Il continua à activer la pompe.

Il sentit le liquide monter le long de sa verge, mettant sous pression son urètre comme de l'eau injectée dans un tuyau d'arrosage asséché.

Il essaya de la contenir quelques secondes.

Sa respiration se coupa, sa lèvre se plissa, les muscles se contractèrent et...

Il regarda le liquide nacré s'évacué de son sexe et s'échouer sur la serviette.

Voilà, il était serein, vidé de toutes idées néfastes. Il passa un peignoir, fit bouger ses doigts qui le faisaient souffrir.

Non, c'est bon, rien n'était cassé.

Allumant une cigarette, il s'installa devant les feuilles vierges scintillantes de l'écran d'ordinateur. »

4.

Voilà, c'est mieux comme ça, ça me ressemble un peu plus, c'est plus du direct, plus du vrai. Et c'est vraiment comme ça que ce s'est passé avant que je me mette à écrire... J'ai encore les doigts qui collent.

Tu dois te dire que je suis complètement dézingué, que ça va mal dans ma carafe...

Sans doute, et sans aucun remord je dis que c'est la faute à ce putain de système. J'ai une vie de merde, comme beaucoup de gens, trop peut-être. La différence entre eux et moi... moi je le sais.

Leur rêve est d'avoir un écran plasma, moi c'est d'être libre, alors je me suicide littérairement.

Obligé, j'ai même pas les couilles de le faire en vrai alors je le fais sur papier. Je me tue à petit feu en fumant un paquet de clopes par jour tout en sachant que cela me fais du mal.

En vérité, je pense, et c'est tout le problème au fond... JE PENSE... c'est ça qui fait mal... PENSER.

Donc je pense que j'étais un garçon gentil, prêt à tout pour aider les autres, pensant que tout ce que je souhaitai, à force de travail, finirai par arriver...

En vérité, j'ai du trop regarder « La petite maison dans la prairie ».

J'ai fini par comprendre que nous vivions dans un monde de merde où des enfants crèvent toutes les heures de faim pendant que des gros porcs se tapent une gamine de huit ans à l'autre bout de la planète en jouissant de sa

supériorité et de son fric qu'il a dépensé dans une campagne de pub pour un produit que j'ai sûrement acheté et qui par conséquent lui permet de payer un autre gros porc pour lui fournir une gamine.

Je me dégoute.
Tu me dégoutes.
Il/Elle me dégoute.

Quelque part dans le monde, au Brésil, une famille mange du porc que la maman a soigneusement préparé avec des tomates qu'elle a achetée au supermarché. Dans la barquette, quelques tomates sont moches et elle les jette à la poubelle. La poubelle est récupérée par la voirie qui l'entrepose avec tous les déchets sur une île. Sur cette île, il y a un producteur de cochons qui récupèrent les déchets pourris pour donner à son bétail.

Ce que les cochons ne veulent pas, des familles entières viennent les récupérer pour... bah pour manger... ils ont tellement faim qu'ils mangent même du papier.

Et le cochon sera bientôt revendu en viande de porc que la maman achètera pour le préparer avec des tomates. On oublie le passage des crêpes la dalle et on laisse se perpétuer le cercle.

Nous me dégoutons.
Vous me dégoutez.
Ils/Elles me dégoutent.

Bon allez, faut que je me change les idées.

5.

Putain, ça pète les couilles.

Kévin se leva d'un bond, jetant le stylo sur la table. Il tira une clope du paquet, absorba la première taffe incandescente. Il fit tomber le peignoir et s'approcha de la fenêtre.

La pluie frappait encore sa mélodie somnolente sur le carreau.

Vingt troisième étages. En bas, la ville vibrait de ses heures nébuleuses à un rythme infernal...
Tous allaient de leur petit train de vie, sans aucun souci supplémentaire que ceux habituellement constatés.

Ca jouait, ça buvait, ça gueulait.

A cette hauteur, Kévin ne pouvait percevoir que les sons forts qui remontaient péniblement depuis la rue. Ce demi-silence mêlé à cette différence qui le mettait en cet instant au dessus de tous, le prit aux tripes.

Moi je sais, et eux sont là à continuer leur vie, imperceptible fourmilière au milieu du cosmos, ils sont en train de crever, et ils ne le comprennent pas.

Pourtant les signes avant-coureurs ne manquaient pas, et au fond de lui, Kévin savait que toute cette humanité s'y attendait, un jour prochain, mais pas maintenant, non, pas pour eux.

Croyant toujours que le malheur n'arrive qu'aux autres.

Pourquoi Kévin ne les prévenait-il pas de ce qu'il savait ? Avait-il le choix ?
Bien sûr, mais il était trop lâche pour se lever et réclamer l'arrêt de tout ce cirque, de toute cette merde.

Kévin était ainsi, ironique le plus souvent, même avec lui. Toujours basé sur un humour second degré que tous ne comprenaient pas. Kévin avait du culot, du moins c'est ce que l'on disait de lui. Lui s'estimait tout simplement être lui, point.

Tout en y repensant, un fou rire machiavélique le gagna, montant progressivement.
D'abord léger et renfermé au fond de sa poitrine, il alla crescendo jusqu'à éclater en un rire tonitruant.
La folie ?
Non, le dilemme.

« T'es vraiment cinglé mon pauvre » dit-il pour lui-même.

En cet instant, le surplus de question qui submergeait sa tête devait cesser avant que la véritable folie le gagne.

Ne plus pensée, être. Comment faire ?

Un ancien souvenir se raccrocha à lui...

Ah, chers tontons.

Alors il attrapa une bouteille de scotch single malt et décida de se mettre une race. Suffisamment éméché pour ne plus prendre garde aux réactions extérieures, il alla passer son plus beau costume.

Une femme, il me faut une chatte, faut qu'je baise. Une bonne vieille chaudasse mon p'tit Kévin, voilà c'qu'il te faut. Ouais, une gadji, une gallinette...

Il enfonça les écouteurs de son lecteur mp3 dans les oreilles.
Volume maximum.
Bouton « Play ».
Sur l'écran digital défilait le nom de l'artiste et le titre de la chanson :

Le Rat Luciano – Jamais d'accord avec l'Etat.

Il sortit de son appart' sans prendre soin de fermer la porte. Puis il appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

Non, finalement j'avais prendre l'escalier.

Puis il chanta à tue tête. La résonance de la cage amplifiant son délire dans tous les étages.

Le problème majeur quand on vit en appartement, c'est que l'on n'est pas le seul résidant, et si par malheur, un soir de mal' être on se retrouve à picoler et à chanter à en perdre la voix, surtout à 2 heure du mat'... les voisins gueules, ou du moins expriment leur mécontentement...

C'est ce qui se passa, et Kévin y répondit par une flopée de « Mais allez vous faire enculer » de « J'vous emmerde bande de cons » et de « Ta gueule poufiasse ». Bref, la normalité des choses.

Mais la normalité des choses fait aussi qu'en hiver, au mois de Décembre, les nuits sont froides. Kévin le ressentit, surtout ce vent du Nord qui vous pénètre la couenne à en refroidir les entrailles, et ce malgré ses vaisseaux sanguins dilatés sous l'effet de l'alcool. Très vite, il ferma sa gueule et marcha pour attraper un bus de nuit. Il préférerait le bus au taxi. On y rencontre des gens. On les observe. Kévin adorait ça, observer les gens. Souvent il s'installait à la table d'un café et restait là pendant des heures à regarder les gens, attendant l'inspiration.

Le petit écran digital suspendu au plafond du véhicule indiqua « Prochaine arrêt – CHANZY », il appuya sur le bouton de demande d'arrêt. Il préféra descendre avant et remonter vers le centre-ville à pied, la marche ça fait du bien, ça remet les idées en place.

La rue était vide, sinistrement éclairée par les quelques réverbères qui daignaient fonctionner. La ville, ça puait et Kévin se demanda comment il en était venu à habiter ici. Sans doute après sa séparation, dans le vif, il avait opté pour la vie de citadin. Changer du tout au tout.

Les lumières devinrent plus stables et les brouhahas de la foule commencèrent à se faire entendre. Devant l'entrée de la discothèque, il y avait la queue, on refusait beaucoup de monde. Kévin se présenta au videur qui le regarda de travers. Voyant dans son regard que celui-ci ne souhaitait pas le faire entrer, il sortit la vieille phrase « J'ai une bouteille de champagne de réservée ! » et les portes de la bestialité s'ouvrirent.

Une fois à l'intérieur, il se rendit compte que finalement, il n'avait pas envie de danser, de toute façon, il n'en avait jamais envie...

Il passa donc par la case bar, décidant de s'amuser du seul jeu qu'il connaissait où les joueurs gagnent tout le temps, le « bar-jack ».

Il commanda une bouteille de Jack's, le serveur le lui servit... c'était gagné.
S'installant à une table pour six, il finit de se mettre une race puis il roula un gros joint de barbare.

Deux poufiasses vinrent lui tenir compagnie et avec quelques billets dans le soutif' le raccompagnèrent chez lui.

Il suçà les seins de Pamela pendant que Suzanne lui léchait la bite.
Puis il bouffa la chatte de Suzanne pendant que Pamela dansait sur ses couilles.
Il finit par jouir sur les seins des deux avant de s'endormir, léger.

ACTE PREMIER

« INNOCENCE »

1.

Puisqu'il faut commencer, débutons au commencement.

Mai 1982

Alors que la foule s'amasse de part le monde pour venir profiter de cette douzaine de jours consacrés au septième art, un jeune couple manceau vient fêter sa première année de mariage sous le soleil de la côte d'azur.

Pour sa 35^{ème} édition, le festival de Cannes reçoit comme président Giorgio Strehler, acteur et metteur en scène italien, fondateur du Piccolo Teatro et à dans son jury le réalisateur Jean-Jacques Annaud qui reçut cette même année le César du meilleur réalisateur pour « La Guerre du Feu », film qui m'initiera à ce que pouvait être la vie à la préhistoire sur les bancs du CP.

Les gens s'amassent comme du bétail afin de venir effleurer, sentir ou seulement voir leur star favorite. Le soleil, haut dans le ciel illumine d'un éclat plus puissant que les flashes des photographes le grand tapis rouge qui dévale les marches afin que ces personnalités puissent les monter sous les cris hystériques des badauds.

Et puis un jour, je ne saurais en donner la date exacte, mais les documentations existantes peuvent me donner une fourchette comprise entre le 14 et le 26 Mai 1982, mes parents lors d'un ébat que je ne veux même pas imaginer, on eu la bonne idée de me créer. Ainsi les gamètes mâles de mon père ont rencontré ceux femelles de ma mère et ont ainsi permis ma création.

Et puis vous savez comment sont les choses, l'ovule fécondé tombe sur la muqueuse du vagin pour s'y nourrir les premiers instants, ce qui engendre que ma maman n'avait pas eu ses règles...

A cet instant, on peut soit imaginer la joie ou son inverse pour mes parents. Puis l'union de gamètes ne finit par ne faire plus qu'un qui se divise en plusieurs cellules et ainsi de suite. L'embryon passe alors par toutes les phases de l'évolution, au début il a une gueule de poisson, puis de reptile avant de paraître mammifère. Voilà le fœtus qui grandit pendant neuf mois, dans le cas où tout va bien, dans le ventre maternel.

Je sais, ça fait un peu vide, mais les souvenirs de ce stade me sont un peu inconnus, personnellement.

Je suis né un jeudi, je crois, à 10h10 du matin dans une de ces chambres d'accouchement de la clinique du Tertre Rouge au Mans ; chef-lieu de la Sarthe, mais aussi ville capitale des rillettes et aussi renommée pour sa course automobile, les 24h.

Mon premier son fut un piaaillement digne d'un nouveau né, sans doute surpris par le flot brusque de lumière, les sons directs ou le froid de la pièce, sans parler de cette nouvelle chose qui pénètre soudain mes poumons et me fait mal.

Franchement, naître, je ne vous le conseil pas... c'est flippant.

Je vois là maman, éreintée mais heureuse, je ressens sa peau humide mais chaleureuse et cela me reconforte, ainsi que les battements de son cœur.

Après la peur, l'apaisement.

Et puis il y a une autre voix que je connais... c'est celle de papa, cet homme assis à côté de maman et qui, encore sous le choc de cette nouvelle émotion, me caresse doucement la main.

Maman ; petite bonne femme d'1m60 à la chevelure châtain foncé, des yeux ornés de grands cils qui en adoucissent encore plus la couleur déjà apaisante. Ces yeux marron en iris et vert en pourtour que génétiquement elle m'a légué. Maman a un petit nez aquilin, des lèvres fines et maman est toute jeune infirmière en psychiatrie.

Papa, lui, paraît encore jeune. C'est vrai, mon père à 23 ans, ma mère 24. Papa à la physionomie que j'ai moi aujourd'hui... en moins grand et en moins séduisant aussi.

En tout cas, j'ai son nez, ce nez « en selle de vélo » comme il dit lui-même, un nez de juif comme dise certains autres.

Une tignasse brune et épaisse dont je serai le seul à bénéficier dans la famille, cette tignasse de nos origines, celle de gitan.

Papa à cette époque travail à la SNCF en tant que... bah en fait je ne sais pas.

Toujours utile que l'alliance génétique de ces deux êtres donna en premier lieu ma gueule.

Bon après est venu le laps de temps où tout le monde vient à la maternité pour voir la nouvelle attraction familiale avec des « Oh il est mignon », « Hum, c'est son père tout craché » ou « ...sa mère tout craché », et j'avoue ne pas comprendre en quoi cette expression de « tout craché » peut exprimer une ressemblance...

Quoi, t'es en train de dire que j'ai une gueule de mollard, comme mon père ou comme ma mère, c'est ça ?

Non, sans rire, ça veut dire quoi...

Notez au passage que la langue française est remplie d'expressions souvent saugrenues. Mais bon.

Voilà donc mon grand-père et ma grand-mère maternel, papy ayant tout spécialement quitté son travail pour venir me voir.

J'obtiens ici du sang breton par mon grand-père et du sang du ch'nord par ma grand-mère.

Puis viennent les mêmes mais du côté paternel cette fois, ici, j'obtiens mon sang gitan par mamy (mais faut pas lui dire, elle dit que non) et du sang bourgeois faillit par papy.

Prenons tout ça, mettons le dans un shaker, secouons très fort et on obtient un ch'ti gadjo brezhon d'ancienne bourgeoisie !!!

Je crois.

A cette époque, mes parents vivaient dans une petite maisonnée du Mans que l'on appelle à juste titre une mancelle. Un style de maison typique d'une certaine époque plus haute que large et toute en longueur. Vue de la rue, cela donne comme une grande façade avec plusieurs portes et fenêtres étant donné que ce sont toutes les mêmes et qu'elles sont toutes accolées.

C'est là que j'ai passé mes premières années.

Je me rappelle qu'au retour de la maternité, on s'est retrouvé bloqué à la porte.

Pour l'histoire, quelques mois avant ma naissance, mes parents avaient acheté un chien, un whippet... pour ceux qui ne connaissent pas, un whippet est un lévrier mais deux fois plus petit.

Bref, le chiot, pendant l'absence de mon père avait voulu sortir en grattant au pied de la porte, ce qui engendra un décolllement du balatum qui se boudina et empêcha l'accès à la maison.

C'était une petite maison sympa, enfin je dis ça mais j'en ai pas de réel souvenir, ce n'est qu'un puzzle reconstitué à base de photos, d'histoires racontées, le tout agrémenter par mon imagination... Je ne saurai d'ailleurs pas dire à quel âge remonte mon premier souvenir, quel est-il en fait ?

Voyons...

A ça y'est, j'en tiens un, je ne sais pas s'il s'agit de mon tout premier souvenir, mais il doit se trouver dans le trio de tête.

Ca se passe chez mes grands-parents, du côté de maman, il y a donc là pépé Claude, mémé Renée, mes parents Jean-Louis et Marie-Christine et, je pense, mon oncle Laurent (frère de papa), sa femme Claudine et leur fille de mon âge, ma cousine Johanna.

Les parents rigolent de nous voir jouer ensemble, puis à un moment quelqu'un doit nous dire « faites vous un bisou » où une connerie du genre, alors j'attrape ma cousine, l'allonge sur le sol et l'embrasse sur la bouche, de cette même manière que j'ai vu faire mes parents.

Tout le monde se marre.

C'est souvent le problème avec les enfants, ils réitèrent ce que font leurs parents mais dans des conditions pas toujours similaires.

Ainsi, mon père ayant l'habitude de mettre la main au cul de ma mère en disant « beau cul pépète », je me suis retrouvé à faire la même chose à une inconnue alors que nous nous promenions dans la rue.

J'imagine assez bien le malaise que durent connaître mes parents.

Enfin, et pour conclure ce chapitre, je pense avoir été un nourrisson et un bébé comme les autres... je pense.

2.

Je devais avoir dans les deux ans quand mes parents ont décidé de faire construire un petit pavillon de cité dans un encore petit village à l'ouest du Mans, Saint Georges du Bois.

Tu vois comme le destin peut changer les choses, à quelque chose près j'aurai grandi au Mans et toute ma vie en aurait été différente, mais mon père, ou peut-être ma mère, je ne sais plus, ne se plaisait plus au Mans, alors ma vie à basculer vers ce petit village, celui de mon enfance.

Nous avons déménagé et maman est tombée enceinte... enceinte ! C'est quoi ce truc encore.

« On va avoir un bébé, et toi tu aura un petit frère ou une petite sœur... », un petit frère ou une petite sœur ? Ca veut dire quoi, que mes parents vont avoir un autre enfant que moi... ? Non arrêtez, c'est quoi ce délire.

Ainsi ma mère grossit au fil des moi et moi je ne voyais pas en quoi ce bébé qui était dans son ventre allait naître dans un chou ou dans une rose, de plus, d'un bébé apporté par une cigogne, c'est quoi ce bordel ? Maman aurait mangé un bébé apporté par un oiseau pour qu'il naisse dans un légume ou une fleur !!!? Je ne pigeais pas.

Aussi, le bébé portera le nom de Guillaume s'il s'agissait d'un garçon et de Mélanie si ce serait une fille.

Le 13 Avril de cette année là naquit mon pire cauchemar d'enfant, ma sœur. Elle pleurait, mangeait, dormait, repleurait, prenait le temps que maman utilisait avant pour moi, remangeait, redormait... C'en était trop.

Alors un jour que mes parents étaient partis préparer le biberon, je m'approchais du lit où criait ma sœur et lui envoya une gifle en disant « Tu va savoir pourquoi tu pleures », je ne sais pas où j'avais été chercher ça, mais mon père eux l'air con et je ne me fis pas engueuler, j'eus juste droit à une explication ; en fait, si elle pleurait c'est qu'elle avait faim...

Bah elle avait qu'à le dire aussi...

Ainsi, j'appris à vivre avec un nouvel être dans la maison, et je compris que je ne serai plus jamais le seul à partager l'amour de mes parents.

Cette même année, une nouvelle épreuve se dressa bientôt devant moi, l'école. La vraie vie commencerai et le bordel avec car qui dit « vie » dit « chianlie ».

3.

La question que je me pose, là, à cet instant c'est de savoir si, sachant qu'en mettant les pieds pour la première fois dans cette classe, je savais que j'en prendrais pour au moins une quinzaine d'année.

En fait, l'école c'est un piège de la vie... on te dit « vas-y, tu vas voir, c'est bien, tu vas te faire des amis, tu vas jouer... », mais en fait, c'est un labyrinthe fait d'épreuves pour avancer, les profs seraient les sphinx te posant la question pour pouvoir continuer. Comme au fur et à mesure que tu avances dans le labyrinthe, tu te rends compte que si tu n'obtiens pas de diplôme tu ne pourras pas y arriver dans la vie, toi, tu te bats pour avancer en feignant, déjouant les pièges, apprenant les choses qu'on te donne à apprendre comme autant d'armes utilisables pour t'en sortir...

Bref, un piège.

Non !!!

Sans rire, on pourrait le voir comme ça, ou comme une initiation. Moi, connaissant mon esprit tordu, j'ai du le voir comme... je sais pas, un truc bizarre, un garde manger d'enfants pour les ogres ou quelque chose comme ça...

Car quand on y regarde de plus près, l'école, du moins le système scolaire... c'est vicieux.

Au départ on te donne de quoi, t'amuser, t'as des jouets, de la peinture, de quoi faire des dessins, de la pâte à modeler, y'a même d'autres gosses pour que tu t'amuses à plusieurs et même des filles, l'après-midi tu fais la sieste, tranquille... Puis très vite on te fait apprendre des chansons, à tenir un stylo et un jour, on t'apprend... l'Alphabet, et là, crac, t'es pris au piège.

Moi, en fait, ma première année, je m'en rappelle pas trop, disons que mes souvenirs s'étendent sur la globalité de ma maternelle. Je sais que c'est là que je rencontrais mon premier meilleur ami, Damien, avec qui on s'inventait des histoires pendant la récré, ainsi nos trottinettes devenaient de grosses motos, la cabane en bois notre Fort et quiconque essayait d'y monter se prenait un coup de savate dans les dents, ce qui fait que nous finissions souvent la récré priver de jeux à attendre aux pieds de la maîtresse.

Ainsi nous devenions les héros de nos dessins animés ou des séries américaines que je regardais avec mon père.

Bah ouais, j'suis un môme des années 80, alors j'ai grandi avec MacGyver, K2000, Supercopter, Tonnerre Mécanique, l'Agence Tous Risques et toutes ces séries télédiffusées.

J'ai été nourri, côté cinéma, avec Bruce Lee, Clint Eastwood, plus tard VanDamme, Schwarzenegger et Stallone.

Ca vous laisse imaginer le genre d'histoire que nous pouvions imaginer pendant nos récréations.

D'ailleurs, je ne sais pas à quoi d'autre j'ai été perfusé, sûrement aux conneries de mon père, mais je me rappelle que pendant un temps, moi et Damien nous réunissions des filles autour de nous et nous leur montrions notre pénis.

Mis à part ça, je me souviens surtout de ma deuxième année, celle où on apprend à dessiner des bonhommes avec un « corps ». C'est vrai ça, c'est marrant de voir que tous les enfants, quand ils reproduisent le corps humain, au départ ne dessinent que la tête à laquelle se raccroche directement deux jambes et deux bras.

Et je ne sais pas pourquoi non plus, je me rappelle que j'identifiais le corps humain à une pomme ???

Enfin bon.

Mais si je me souviens de cette seconde année, c'est surtout parce que c'est là que je rencontrais pour la première fois mon ami, encore actuel, Tom.

Je me souviens que Tom était, cette année là, arrivé en tant que « nouveau ». Et je suppose que vous savez que trop bien comment sont les enfants avec les « nouveaux ». En plus, Tom, avec sa tête d'intello, lunettes rondes, cheveux frisés, petite chemise sous le pull, avait toutes les chances de se faire chamber.

J'ai oublié de préciser que moi et Damien étions, en quelque sorte, les chefs de la classe, il y a toujours une hiérarchie qui se met en place dans un groupe d'humains, nous, nous étions les « chefs ».

C'est ainsi, alors que tout le monde avait prévu de faire une sorte de materno-bisutage à Tom pendant la récré, que je décidais de m'en faire un ami... Je le pris sous mon aile.

Ca me fait réfléchir au fait que déjà à l'époque, je n'aimais pas qu'on s'en prenne sans raisons apparentes à un être sans défense.

Sinon, que dire de ma maternelle si ce n'est là que je connus mes premières copines, mes premiers bisous à la gente féminine, mais aussi mes premières préoccupations de grand frère, car ma sœur entra à l'école à 2 ans, ainsi je devins son gardien, malgré la mésentente encore présente, quiconque touchais à ma frangine tâtais de mon poing... normal.

Ca, c'est pour le côté scolaire, pour ce qui est de la famille, j'apprenais pour ma sixième année que ma mère était de nouveau enceinte, ainsi le bébé se nommerait Gwendoline s'il s'agissait d'une fille et Guillaume si ce serait un garçon. Par chance mes prières furent exaucées et le 5 Mai de cette année naquit mon petit frère cadet. Cette même année, maman perdit son père et moi mon grand-père, je garde aujourd'hui des souvenirs assez vagues de lui, je sais juste que c'est lui qui m'a appris à dessiner des choses ressemblantes, qu'il aimait bricoler et inventer des trucs, qu'il parlait en ventriloquie faute d'un cancer de la gorge soigné par une trachéotomie, qu'il m'initia au plaisir de la miottée de lait et qu'il était un peu obsessionnel sur les bords. C'est ce fameux cancer qui l'emporta et je jurai de ne jamais fumer.

4.

C'est marrant, mais à un moment, j'ai cru vous raconter ma vie... Il m'a semblé que, porté par l'onde de la mélancolie, j'en venais à vous faire chier de mes « petits » problèmes existentiels.

Sans rire.

Au CP, j'appris à lire, à écrire, à compter. Je me rappelle surtout de mon instituteur, car dans toute ma scolarité, je crois n'avoir rencontré que deux fois des personnes faisant ce métier là par... amour ! M. LOYER en fit parti. A l'époque, on apprenait par le jeu et je trouve cette méthode, naturelle pour des gosses. Ainsi on apprenait les syllabes et leurs sonorités à l'aide de chansonnettes et de personnages s'y rattachant. L'Histoire se jouait d'aventure par de petits ouvrages, créés par Guy, où l'on pouvait suivre l'évolution de nos personnages dans le monde de la préhistoire et des dinosaures. Les jours de la semaine se jouaient de mélodies quotidiennes. Cette méthode d'apprentissage se prolongea sur mon CE1 où se couplèrent les connaissances de la poésie, des minuscules et des majuscules. Un de nos travaux scolaires consistait, chaque fois que nous apprenions le tracé d'une nouvelle lettre, à la mettre en dessin, nous confectionnions ainsi un cahier dit « des majuscules » rempli de lettres « majuscules » transformées en monstre, en bonhomme étrange, en dragon ou en fleur.

L'art exprimé du dessin, par le rêve, en mettant sur papier notre imaginaire, de la poésie vers la feuille coloriée, me mit dans un état d'extase telle que je décidais du haut de mes 7 ans que je deviendrais dessinateur. Ainsi naquit mon amour pour mon premier art encouragé par mon entourage qui estimait que j'avais une certaine facilité pour le crayonnage.

Puis advint le CE2 et avec l'apprentissage de l'âge des châteaux forts et du Moyen Age. Je trouvais ici une nouvelle passion, celle de l'Histoire, aussi, faute de devenir dessinateur, je décidais de me convertir, et ceux pour mon deuxième choix en archéologue, sans doute aidé par Indiana Jones et ses péripéties cinématographiques. Partir à la recherche des vieilles pierres, des anciens tombeaux et des trésors cachés ; renouer avec les anciennes traditions et ainsi découvrir comment pensaient les gens de cette époque. Je ne comprends toujours pas aujourd'hui, mais je garde en moi une certaine attirance pour l'ère moyenâgeuse, une admiration dont je n'explique pas la cause.

Et puis est advenu celui dont je me nourris en ce jour, cet art qui aura, pendant ces longues nuits portées sur ses épaules ma conscience et mon imagination. L'enfant du plaisir, mais aussi celui de l'absence de plaisir. La prose portée sur l'onde calligraphique, la déchéance noire arborée d'une page blanche... Ce jour là, je m'en souviens comme si c'était hier, je donnais un sens à mon avenir, je donnais une foi certaine à mon existence.

J'étais alors en CM1, retranché dans une classe de CM1/CM2, car les deux principales auraient été trop étendues pour un seul prof, ils décidèrent de créer une classe mixte où se jouerait l'éducation de l'élite de ces deux classes. Mon instituteur nous avait donné pour devoir la rédaction d'une copie simple petit format. Je rendais le lendemain une copie double grand format en ayant freiné mes ardeurs imaginatives. Le verdict tomba le surlendemain, alors que M. Tranchant nous rendait les copies, il ne laissa rien paraître, mais me demanda de venir le voir lors de la récréation. Me prenant alors à part, il me fit remarquer que mon imagination était très florissante, qu'il avait apprécié la lecture de ma petite nouvelle et que je devrais continuer dans ce sens. L'Art qui sommeillait en moi fut réveillé ce jour là, mais je pense que j'étais encore trop jeune et trop naïf pour en

déceler l'émerveillement. Il prit d'avantage possession de moi une année plus tard.

Mon année de CM2 fut celle où je rencontrais ce second instituteur, qui faisait ce métier par... amour. M. Piron, que l'on nommait plus simplement Gilles. Il sut instaurer à toute la classe une joie de venir en cours, un émerveillement envers le savoir et un épanouissement artistique.

L'une de nos activités comportait, par groupe de trois, une mise en oralité devant la classe d'un journal télévisé. On avait pour cela démonté un vieux poste de télévision en prenant soin de conserver l'entourage. Nous devions effectuer un travail sur l'actualité de la semaine, jouer de notre imagination part de faux débats en invitant des personnages de l'actualité, nous pouvions, à notre libre choix, s'amuser à caricaturer ces invités pour donner une note d'humour à la gravité de certaine situation.

Je vois cela comme correspondant à l'art théâtral, auquel s'ajouta l'art graphique puis sculptural, l'art musical puis l'art poétique, sans omettre le principal, l'art de l'Écrit.

Pour ce dernier, Gilles avait invité un écrivain de roman noir pour enfant qui s'appelait Patrick Mosconi et qui avait écrit *Le Roi des menteurs*. Notre travail consista à analyser la façon dont était construit le roman afin qu'à notre tour, de retour de classe verte, nous utilisions ces mêmes procédés pour écrire notre petit roman, en y mêlant les lieux et les choses que nous aurons découvert lors de notre voyage.

Hélas, un problème se posa sur notre ligne de création... les élèves de CM2 de l'année précédente avaient, sous la bienveillance de leur professeur, ancien directeur de l'école, vidé les caisses de l'école ; et donc si nous désirions partir, nous devions mettre au point un spectacle.

Nous décidâmes de jouer un an d'actualité sur scène, y instaurant des chansons apprises au cours de l'année et y ajoutant de mièvres chorégraphies.

A chacun fut donné un personnage, que nous devrions tenir et, profitant de l'occasion du travail sur le roman, auquel nous devions donner un pseudonyme.

Ainsi naquit mon premier nom d'artiste, Benoît Smet. Benoît car à ma naissance, mes parents se disputèrent sur le choix de deux prénoms, le mien et celui de Benoît, ne portant pas ce dernier, je décidais de l'engager pour être mon moi artistique ; et Smet, car mon personnage était celui d'un rockeur, mon père étant fan de Johnny Hallyday je m'amusais à mettre en nom pseudonymique le véritable nom d'un rockeur « pseudonymé », qui était de surcroit le vrai nom de ma famille.

Je ris encore aujourd'hui de me souvenir de mon costume, un perfecto trop grand pour moi, des boots et la banane sur la tête, le tout au finish lunettes noires.

Terrible.

Le spectacle fut une réussite, nous partîmes en classe verte dans le marais poitevin et de retour, nous éditions à compte scolaire « Une affaire signée Scarole » ou un truc du genre. Le personnage principal se nommait Carole, que tout le monde appelait Scarole car elle adorait la salade. L'énigme tournait autour d'un trafic de drogue que la jeune fille démantelait, preuve vidéo à l'appui. Sympa.

A retenir donc, pour moi, mes premiers contacts artistiques et, fait important, la naissance de mon double artistique, Benoît Smet.

D'autre part, c'est durant ces sympathiques années que j'apprenais à découvrir le sexe opposé. C'est en camping que j'embrassais avec la langue pour la première fois, sensation assez désagréable à l'époque puisque je me rappelle avoir référencé à mon père : « on dirait qu'on mange de la langue de bœuf », plat que je n'aime, bien sur pas. Puis vinrent les premières amourettes et les premiers coups-de-foudre, couplés aux premières déceptions sentimentales.

Sans commentaires.

Côté famille, à cette époque, mon père, en croix avec la hiérarchie, quitta son poste à la SNCF pour un petit café / épicerie de campagne. Les cinq années qu'il passa en tenancier ne sont pas forcément pour moi synonymes de très bons souvenirs. Oh ! Il y'en a, bien sur, mais la majeure partie de ceux ancrés dans ma mémoire ne sont affectés qu'à l'avalissante violence et la peur de certaine nuit...

Carpe diem, tempus breve est.

Je lève un instant les yeux de l'écran. Le regard perdu au fond du méandre de mes souvenirs. Des images reviennent alors à la surface. De ces choses que l'on voudrait enfouir mais qui finissent toujours par repousser.

Les fantômes du passé.

Ainsi, je me remémore ces nuits agitées où mes parents s'engueulaient jusqu'à tard dans la nuit. Moi recueillant mes frères et sœur apeurés dans mon lit. Puis descendant faire face à la tempête histoire que rien ne dégénère.

Ces jours aussi, où mon père traquait l'homme qui l'avait cambriolé. Puis ce jour où le malfrat n'avait rien trouvé de mieux que de s'endormir dans l'atelier du cantonnier...

Le son d'un crâne que l'on fracasse sur le sol, vous connaissez ? Moi je le connais que trop bien.
Il aura fallu que ce jour, je sois présent sur les lieux, pourquoi ?
Une leçon de vie ?
Etre mis face à la colère d'un homme à qui on avait enlevé « le pain de la bouche de mes enfants... ».

Je souffle un coup, étirant les bras jusque derrière ma tête comme pour me réveiller.

Sortir du cauchemar.

Putain je reviens de loin.

Puis, prit d'une certaine réflexion, je me lève et me dirige vers la cuisine. D'un pot en terre marqué de l'inscription « SEL », je sors un petit sachet. Puis je détache un petit morceau de cigarette, déroule le blunt, y sème le restant de tabac et le saupoudre d'herbe des poètes.

Faisant appel à tout mon savoir de rouleur de join, je tapote l'ensemble sur le piano afin de bien le compacter uniformément. Déchirant le surplus de papier, j'exprime l'incandescence en bout pour que soit semé dans ma tête un brouillard de pensées...

Alors que le soleil montait vers son zénith, Kévin se laissa aller dans les bras de Morphée où ses songes furent troublants de réalistes. Demain, le grand jour serait là, et le retour en arrière impossible.

5.

Vous ais-je parler de Tahiana ?

Non, je ne crois pas...

Tahiana était malgache, et pour ceux qui ne le sauraient pas, un malgache est une personne de Madagascar. Dans notre petite école de campagne, rare étaient les personnes de couleurs.

Aussi, un jour, porté par la naïveté de l'enfance, bercé par des paroles trop faciles d'adultes, mon copain Damien et moi décidions de lui casser la gueule... parce que... bah parce qu'il était noir. J'ai un peu honte de vous révéler ça aujourd'hui, mais je n'étais qu'un enfant sur le point de découvrir que les gens de couleur n'étaient pas si différents de nous, ils étaient même plutôt sympa.

Damien et moi attendions dans le préau de l'école que tous les enfants soient sortis dans la cour. Postés de chaque côté de la porte, nous patientions tranquillement en attente de la venue du « bamboula ».

Lorsqu'il arriva, il se dirigea sans se poser de questions vers la porte, mais nous lui barrions le chemin.

- Eh macaque, faut qu'on te parle, asséna Damien en le tirant par la manche.
- Qu'est-ce que vous voulez ? demanda calmement Tahiana.
- On va te casser la gueule, disais-je d'un air fier.
- Ah oui, et pourquoi ?
- Bah parce que... on n'aime pas ta tête de singe, répondit Damien.
- Ok, alors si vous voulez vous battre venez, dit-il en reculant et préparant sa garde.

Ainsi nous rentions dans un combat inégal, pas du fait que nous étions deux contre un, non, mais du fait que Tahiana était âgé de deux ans de plus que nous, et que nous ne savions pas nous battre alors que lui oui.

Nous mettant la pâtée, il nous demanda gentiment de déguerpir avant qu'il ne s'énerve. Damien détala, je le suivais, mais arrivé à la porte de sortie, je refrenais mes ardeurs et fit demi-tour. Me voyant revenir, Tahiana se remit en position de combat.

- Non, attend, disais-je tendant la main, je voudrais m'excuser.

Tahiana parut surpris.

- Je t'écoute, dit-il relâchant la pression.
- Bah en fait, c'est nul ce qu'on vient de faire, tu as l'air sympa en plus, je te propose d'oublier ça et plutôt que de se faire la guerre, essayons de devenir amis.
- Je te rappelle que c'est vous qui avez commencé, me dit-il en me toisant de sa tête de plus.
- Je sais, et je m'excuse, finis-je par dire lui tendant une main.

Ce jour là, je compris que les gens qui semblent différents ne le sont pas forcément, et que les personnes empreintes de haine raciale, n'étaient en fait que des gens souffrants ou alors complètement cons.

Tahiana et moi devinrent de très bons amis et nous passâmes la majeure partie de notre temps libre ensemble. Ce qui coupa cours à cette amitié fut le fait qu'il déménagea un an et demi après.

Par la suite, je revus par hasard son père, qui était un de mes profs au lycée et j'appris que Tahiana était partis finir

ses études sur son île d'origine, là-bas près de l'Afrique.

Jamais je ne le revus.

Pour conclure sur mes années d'innocence, je tiens à préciser que lors de ma dernière année de primaire, ma mère accoucha d'un nouveau petit frère. Au 10 Juillet, Florent venait agrandir ma famille et clore le cycle des frères et sœur. Nous étions dorénavant quatre, et mon rôle de grand frère prendrait toutes ses répliques dans les années à venir.

ACTE SECOND

« CONSCIENCE »

1.

Au cours de ma douzième année, je rentrais, comme toute personne suivant une scolarité sans accros, en classe de 6ème. Le collège me fit basculer dans cette étrange période de la vie que l'on nomme : adolescence.

Un nouveau monde s'ouvrait à moi, mes amis d'enfance s'étaient éparpillés dans les collèges divers de la Sarthe, je n'aurais dès lors plus un, mais plusieurs professeurs, et comble parmi les combles, je devais me lever plus tôt afin de prendre le bus.

Mes deux premières années de collèges se passèrent le plus simplement du monde, avec amourettes, leçons, contrôles et amis, anciens et nouveaux.

A mon tour je devenais la cible des jeunes racailles d'Allonnes de par le fait que j'habitais à la campagne. Ces énergumènes s'imaginaient que vivant dans un petit village en périphérie du Mans, mes parents étaient riches et ils m'en voulaient sûrement de cette vie qu'ils s'imaginaient me voir mener alors qu'eux habitaient des tours où s'entassaient des familles de tous horizons. Enfin bref.

Ma scolarité n'était que le prolongement de ma primaire et n'était pas encore sur le point de partir en couille.

En vérité je vous le dis, rien d'extraordinaire dans ces années là, ou alors des choses que j'ai oublié.

Mon don pour les arts se prolongea et s'enrichissait de ce nouveau savoir qu'on m'inculquait.

Je prolongeai mon désir de devenir archéologue en prenant option latin à la fin de la 5ème, ce qui ne fut pas le meilleur des mes choix. A prof de merde, notes de merdes et tchao le latin et mes envies d'archéologies.

Mes amourettes concrètes furent pâles et sans odeurs, tandis que celles secrètes gonflait mon cœur de romantisme, je commençais ainsi à poser la plume, pour de secrets poèmes.

Petit à petit des questions d'ordre existentiel commencèrent à bombarder mon esprit tel de vils astéroïdes s'écrasant sur la terre. Le début de la pensée, le début de l'enfer.

Mes goûts télévisuels changèrent avec l'apparition d'une télé dans ma chambre, ainsi je m'enivrais de séries B de fictions et de faux films érotiques.

Je trouvais ainsi des réponses à mes questions dans le surnaturel et développais ma sexualité en me branlant abondamment devant des bouts de tétons et des chattes grimées, ou des magazines de cul.

J'avais passé le stade de l'enfance et perdait jour après jour ma naïveté infantile. Après les couleurs, les ombres de la vie s'abattaient sur moi. Et puis tout commença...

2.

Un jour de Juin, alors que je prenais le bus pour rentrer chez moi, je fis la connaissance approfondie d'Alex. Je dis « approfondie » car c'était un gars que je connaissais depuis la primaire et pour qui je n'avais pas forcément de sympathie, je me rappel même lui avoir cassé la gueule. De plus, il faisait partie de la génération au dessus de la mienne et comme vous le savez, à cet âge, on ne mélange pas les torchons et les serviettes.

Le fait est que ce soir là, il se trouvait tout seul dans le bus, et comme je recherchais une place, je vins à m'asseoir à côté de lui. Voyant qu'il avait un air dépité, j'engageais la conversation en lui demandant ce qui n'allait pas. Il m'expliqua qu'il avait appris qu'il redoublerait sa 4ème et que ses parents seraient furieux.

De fil en aiguilles, ce premier contact nous amena à lier amitié. Et nous passâmes nos grandes vacances à traîner et à faire les cons.

A cette époque, notre petite bande de copains était formée de moi-même, d'Alex, de David que j'avais connu au cours de ma 5ème, et de Thomas que je m'efforçais à arracher de son ordinateur pour venir avec nous.

Ce fut, il me semble aujourd'hui, avec le recul, que c'est durant cet été là que se joua un premier tournant de ma vie.

Je connus mes premières sorties en discothèque, mes premiers verres d'alcool. Nous parlions de scooters, de mobylettes, de filles et de rêves.

Souvent le soir, je me retrouvais avec Tom sur le toit de l'école primaire à regarder les étoiles et ainsi nous philosophions longtemps sur les raisons de vivre, sur l'immensité de l'espace, sur un tas de choses qui développa nos facultés.

Malgré cela, nous avions tous un but moins commun moins spirituel, devenir des hommes en perdant notre virginité.

A force de discussions, la recherche de nous même passa par la création d'un moi artistique, ainsi Alex devint BPM, pour son rapprochement avec la techno et les Battements Par Minutes, transformé en Brian Paum Mixed.

Tom s'afficha du pseudonyme de Lance Boyle emprunté à un présentateur délirant dans un jeu vidéo de nouvelle génération, et moi, Benoît Smet garda la tête haute en s'accommodant d'un « Production » supplémentaire et devint BSP.

Signature que nous usions à tour de bras sur tout et n'importe quoi, compliquant l'affaire en y mêlant la création d'un logo, faisant référence aux marques « in » de l'époque.

A y repenser, c'était un peu ma période surfeur, à la « Brice de Nice ».

C'est donc ce même été que je rencontrais Jo. La fusion de deux bandes de branleurs pour n'en former qu'une.

Pour l'histoire, en une journée, Alex nous présenta P'tit Flo qui nous présenta Titoy (que je connaissais déjà, c'était le fils d'un ami de mon père), qui nous présenta Seb et Jo. Aussi, comme je le disais, notre bande passa de quatre à huit en une journée.

Un lien se créa tout de suite entre moi et celui qui sera pour les années à venir mon meilleur ami, Jo.

Ce fut, comment dire... un peu comme un rencontre avec une nana, fusionnel. Directement nous entamâmes la conversation sans échanges de bons procédés.

J'ai lu un jour quelque part qu'il y aurait comme une famille d'âmes à laquelle on serait accroché au fil des réincarnations. Des âmes que l'on connaîtra toujours, encore et encore. Je pense que Jo faisait parti de ma famille d'âme.

Ainsi nous nous découvrimés des intéressements communs, en musique, en pensées et en vie, car nos vies furent assez similaires. Il avait connu les mêmes galères financières que moi, et en beaucoup de choses nous nous retrouvions.

Je crois que c'est le fait d'avoir trouvé, pour lui comme pour moi, une oreille compréhensive à nos questions et à nos affirmations qui fit que nous nous entendions si bien.

De son côté, il m'apprit à aimer et comprendre le rap, moi, je lui appris à comprendre et à aimer Tom, qui à cette époque passait pour l'étrange et... le bizarre.

Si de son côté, ma scolarité prenait un coup dans la gueule, mon corps, lui, s'enivrait de week-end en week-end.

A ce moment de ma vie, les seules choses qui me faisait vibrer étaient, le whisky coca, la vodka orange, le rhum orange, la bière, la tequila paf, le marocain en toncar ou en marocco, les filles, la bidouille mécanique et... bah, et rien d'autre en fait.

Ce moment de nos vies avait basculé avec l'arrivée de Kévin, un pote à Seb, plus âgé que nous et qui nous initia au suave plaisir du bang. De ce côté-là, je n'ai pas fait les choses à moitié, la plupart des jeunes commencent à fumer de l'herbe sur des joints, moi, j'ai commencé en m'envoyant une bonne vieille douille dans les poumons. Je me souviens de ce soir là car j'arrivais, dans mes songes éveillés, à distinguer la Voie Lactée parmi les étoiles !!!!

Et même si nous buvions déjà à outrance le week-end venu, cela ne s'arrangea pas avec la connaissance de Séverine.

Séverine était une jeune femme de 21 ans, que je ne sais plus qui connaissait, et qui possédait une maison à elle toute seule. Ses parents travaillaient pour une banque et avaient été envoyé travailler en Afrique.

Comme le courant passait bien avec nous tous, sa demeure fut officiellement baptiser « squat de beuverie ». J'y ais connu les... pires ? Meilleures ? Choses de ma vie.

De plus, Séverine avait le permis et dès lors où Kévin eut le sien, nous pouvions sortir en boîte sans l'accompagnement de parents.

Sans commentaires.

Dans notre course à devenir des hommes, Jo était arrivé en tête avec une de ses copines nympho, suivit d'Alex (avec sa cousine ou un truc du genre... ?), puis Seb, sous les cris d'encouragements de tout le monde, un soir de beuverie.

Je me rappelle bien ce soir là, ce con était arrivée les couilles et la queue collantes, devant tout le monde, annonçant fièrement : « Bon bah ça c'est fait », il s'enfila une bière d'un trait et s'égueula : « Te rhabille pas, on y retourne ».

Re-sans commentaires.

Kévin cachait un amour secret pour Séverine, Dadou se dépucela, soit disant, pendant les vacances avec une bombe de 23 ans, Tom, on y reviendra plus tard, et moi... et bien moi il y avait eu, Mélanie, Audrey, puis Anne, Aurélie, Kelly (avec qui j'étais passé à deux doigts, une drôle d'histoire d'ailleurs) et puis Adeline... mais rien.

Mon sceptre attendait patiemment l'heure du couronnement.

Tiens, en parlant d'Adeline, c'est marrant, et je ne sais pas si ça vous est déjà arrivé, mais tout à l'heure je parlais de famille d'âmes, et bien cette fille, c'est la seule avec qui, quand je l'embrassai, j'avais l'impression d'embrasser ma sœur... !

Etrange.

Plus haut, je parlais aussi de mon attirance pour le mystique, et bien je vous assure que j'ai vécu des trucs étranges chez cette nana. Sa maison était construite sur un cimetière et un soir, alors que nous dormions à l'étage, sans aucune raison, la chaîne hi-fi se mit à hurler en bas. Prit de panique, nous descendions pour l'éteindre quand arriver devant, elle se coupa nette. Puis nous entendîmes des bruits de pas à l'étage. Ca nous est arrivé deux fois dans la même soirée... De quoi te foutre le trac pour la nuit. Et je n'avais ni fumé, ni bu...

Bref, passons.

Chez Séverine, je me souviens donc avoir vu Seb sortir les burnes à l'air pour sa première fois, Alex s'envoyer une nana sur la table de la cuisine, et Alex (encore lui !) s'endormir cette même nuit, dans sa gerbe, les chiottes entre les bras.

Je me souviens que P'tit Flo s'était fait branler dans les champs et que moi je m'amusais avec Jo à s'envoyer le plus de bières dans une même soirée. Je déconseille ce genre de jeu, pendant un mois, la simple vue d'une bière me filait la gerbe.

Re-re-sans commentaires.

C'est dans ces années de pures adolescence que je me construisais et étrangement, et je m'en rends compte aujourd'hui, alors que les touches sombres du clavier s'excitent sous mes doigts, étrangement disais-je, ce n'était pas Jo mon plus fidèle confident, mais bien Tom, mon vieil ami Tom...

3.

A côté de ses beuveries répétitives, il y a des choses beaucoup plus sérieuses auxquelles je me suis adonné.

Je doute de devoir vous raconter ce qui suit. Pas par honte, mais parce que cela engage la vie privée de quelqu'un d'autre... Le dilemme s'impose à mon esprit.

Commençons donc par moi, nous verrons par la suite si je suis emprunt de bonne volonté pour vous conter ce qui se passa.

L'abrutissement chronique de mes sempiternels questionnements me mit face à la réalité des choses quand je réalisais qu'un jour, je devrais mourir.

C'est vrai, la mort on en parle, on sait qu'elle est là, quelque part, à attendre patiemment son heure, ne sachant pas comment, ni où elle frappera. La jeunesse et l'innocence nous entraîne dans une ronde où l'on se croit immortel. On se dit que rien ne peut nous atteindre, que la mort viendra lorsque l'on sera vieux et défraîchi.

OK, mais en vérité...

Cette obsession me poussa à vouloir mourir. Je voulais quitter la vie. Continuer l'Aventure, lever enfin le Voile, voir le Grand Dieu Pan.

Je décidais donc d'en discuter avec mon ami Tom. Nous nous retrouvions dans le petit espace vert à côté de chez moi.

Tom attaqua sec :

- Alors comme ça, tu veux nous quitter ?

- « Nous quitter ? », non, juste partir et revenir, disais-je, aller voir ce qui se trame derrière, trouver la réponse à certaines questions.

- Ca aiderait en effet.

- Je sais que ça peu paraître complètement déjanté comme idée, mais je ne suis pas comme tous ces jeunes, Tom, je ne suis pas suicidaire, je veux juste savoir.

Je remarquais alors que mes propos semblaient quelque peu troubler mon ami.

- Ca ne va pas ? demandais-je.

Il me confia alors que depuis un certain temps, il avait déclaré une sorte de phobie, une nécrophobie ou une

thanatophobie, je ne connais pas le terme à utiliser. Toujours utile que Tom avait peur de la mort. A un tel point que cela générerait chez lui des insomnies, il ne pouvait pas s'endormir par peur de mourir. Cette angoisse créait des crises qui s'exprimaient par de la tachycardie.

C'était devenu une vraie maladie pour lui. Sa mère avait tout essayé, un psy, un prêtre exorciste, elle lui avait acheté des livres qui traitaient du sujet, mais rien ne le sortit de son obsession.

Il ne put me l'expliquer concrètement, le simple fait d'en parler déclenchait chez lui des crises.

Aussi changea-t-il, presque, de sujet en m'expliquant qu'il avait lu un ouvrage qui racontait que la Vie n'était en fait qu'un jeu où il fallait acquérir un total de 600 points afin de passer le stade supérieur d'évolution de l'âme. Le bouquin racontait ce qu'était l'après mort avec son exploration par des spécialistes. Il me dit que si cela pouvait m'aider à résoudre une part des questions que je me posais, il me le prêterait.

- Tu sais, moi les bouquins, je n'achète que ceux que l'on peut... consulter.

Il me força la main. J'acceptais donc d'y jeter un coup d'œil tout en sachant quel en serait le résultat. Néanmoins, j'acceptais son offre en échange que lui me laisse trouver dans mes livres ésotériques une solution à son problème.

Nous conclûmes un pacte.

Le lendemain, Tom m'apporta l'ouvrage. Le titre en était Les Thanatonautes d'un certain Bernard Werber que je ne connaissais pas.

Moi, j'avais passé la nuit à consulter mes ouvrages, et avais fini par lui fabriquer une sorte de pendentif en tissus marqués d'un pentacle de protection, le tout réuni en bourse rempli de gros sel et possédant, au centre, un deuxième pentacle de protection dessiné sur du parchemin et enroulé.

Le résultat, concernant le bouquin, je le connaissais à l'avance. Déjà, à l'école, je ne terminais jamais les bouquins que l'on nous demandait de lire, et pour cause, c'était à chier. Je n'avais plus l'ambition de devenir écrivain, et m'amusais juste à griffonner des pensées sur quelques bouts de papiers, à écrire des poèmes pour les filles ou des textes de rap pour le plaisir.

J'examinais quand même l'ouvrage.

Sur sa couverture on pouvait voir un envol d'âmes vers une sorte de spirale à deux branches.

En quatrième de couverture le résumé ne m'apportait rien de plus que les dires de Tom et l'écrivain avait une tête chelou (désolé Bernard, mais avoues que t'es mieux sans cheveux).

De plus le truc faisait plus de 500 pages et c'était écrit tout petit.

Néanmoins, une promesse étant une promesse et je me jetais à corps perdu dans l'exploration du paradis au côté de... non, dans la peau de Mickaël Pinson et épaulé de Raoul Razorbak.

Résultat... une semaine s'était écoulée et j'en avais terminé avec l'exploration du continent des morts.

Au départ, j'avais été un peu long à démarrer, puis très vite, j'avais passé des journées entières, enfermé dans ma chambre pour poursuivre l'aventure.

Ce jour là, grâce à Tom, grâce à Bernard Werber et aux Thanatonautes quelque chose de primordial se passa dans ma tête.

Dés lors, mon but ultime serait de devenir écrivain et en plus, j'avais appris à aimer lire. Je passais de bouquin à livre et en dévora, tous les ans depuis, une douzaine.

Je voudrais donc remercier, pour cela Tom et Bernard.

Merci les gars.

Les Thanatonautes est devenu mon ouvrage de référence, avec ceux qui suivent bien sur, mais le plus important, c'est ici que j'ai vraiment commencé à écrire.

4.

Deux années s'étaient écoulées depuis ma première rencontre avec Jo. Cet été là promettait d'être celui dont je me rappellerai toute ma vie. J'avais terminé mon collège et, ne sachant pas quoi faire à la suite, j'avais suivi le conseil de mes professeurs et m'étais lancé dans une seconde générale...

Ce qui fut bien entendu une vraie catastrophe.

La pire année scolaire de mon CV d'étudiant. J'avais strictement rien foutu et ne pensait qu'à écrire, lire et sortir. De plus l'attitude de certains professeurs avait finie par me mettre hors de moi. Je crois n'avoir jamais vu autant d'irrespect envers des élèves. Finalement j'avais décidé de me reconverter dans la menuiserie en faisant un BEP. Fallait bien faire quelque chose et les conseillers d'orientation désespérés m'avait fait faire un choix à la hâte.

Après tout, la menuiserie, ça pouvait être intéressant !

Mais avant cela, les vacances d'été m'appelaient, et c'est par un bel après-midi ensoleillé, que ne sachant pas quoi faire de nos dix doigts, je prenais le pari avec Jo de nous faire inviter par des copines qui étaient partis quelques semaines à Bénodet.

Le pari relevé, je me saisissais de mon téléphone portable (que j'avais eu à Noël) et appelais les gallinettes.

Après quelques minutes de mise en forme, j'annonçais à Aline que nous partions demain pour les rejoindre. D'abord surprise, elle annonça la nouvelle à Laure et Mathilde qui acquiescèrent aussitôt.

Le pari était gagné, seul petit problème, nous n'avions pas d'argent pour partir. Comme il nous fallait faire du poignons rapidement, je me souvins que ma grand'mère avait besoin de refaire le garde fou de son balcon.

C'est ainsi que nous plantâmes les tentes dans le verger pour une semaine. Au début, les intentions étaient bonnes, travailler pour obtenir de quoi partir, mais vite nous nous rendîmes compte que ma grand'mère, n'étant pas fortuné, ne pourrait pas nous payer très cher notre labeur.

C'est ainsi que germa une idée dans la tête de Jo. Durant la journée, il se tut sur son projet, et le soir venu, prétextait une envie de bouger pour se rendre dans le bourg. Comme je n'y voyais pas d'inconvénients nous partîmes dans l'obscurité aux seules lumières des réverbères. Nous allâmes vers l'étang où une bande de jeunes était regroupée. Essayant de s'incruster, nous nous fîmes vite envoyer balader.

Après une heure, je demandais à rentrer. Jo me demanda alors d'aller faire un tour dans les cités. N'ayant rien d'autre à envisager, j'acceptais.

Je compris alors ce qui traînait dans sa tête depuis le matin quand nous passâmes à côté d'un véhicule dont la fenêtre était ouverte.

- Viens on la braque, me chuchota-t-il.

- Pour quoi faire ? demandais-je naïvement.

- Bah pour s'éclater, en plus on pourra revendre des trucs pour partir.

Sans trop de convictions j'acceptais. C'est ainsi que je me retrouvais à faire le guet pendant que lui braquait la caisse.

Et puis de voiture en voiture, l'adrénaline monte, une excitation intense parcourt vos veines et vous pousse à continuer. De plus, je me voyais vivre des aventures dignes de ce que nous voulions paraître... des racailles.

Je pense que ce sont les mêmes convictions qui incitèrent Jo.

Par la suite, nous étions fiers de raconter que cet exploit nous avait valu un article dans le journal.

Alors jeunes et cons, ce que nous voyions, c'était les thunes que cela nous avait rapportées. Après la vente des postes, des enceintes et des cibus, plus l'argent gagné à la sueur de nos fronts, nous avions amassé un petit pactole de 500 francs pour partir rejoindre les gonzesses.

Mon père se proposa gentiment de nous conduire. Et puis... fête, fête, fête, fête. C'est là-bas que j'avais réussi à caser mon meilleur pote avec celle qu'il aimait éperdument, Laure, ma meilleure pote (nous avions quasiment grandi ensemble, car étant petits, sa mère était ma nourrice).

Ce que nous avons vécu là-bas restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Une semaine après notre retour, je devais partir avec mes parents en Auvergne, mais comme après une telle semaine ça me faisait chier de partir seul, j'avais convaincu mes parents d'emmener Jo avec nous.

Et c'est là que cet été devient mémorable pour moi... car, à Saint Nectaire, petit village curiste de montagne, je perdis ma virginité. Et de quelle façon... J'vous raconte ? Non, c'est trop... vous allez vous moquer...

Bon d'accord.

Ce soir là, nous avions rejoint notre petite bande de jeunes au pied des sanitaires. Et pour cause, les sanitaires étaient le seul endroit éclairé de tout le camping. Il y avait moi, ma sœur Mélanie, Jo, David et puis Christelle.

Nous discutons de tout et de rien, ainsi que le font les jeunes pour s'occuper. J'en profitais pour tchatcher Christelle... en fait, à bien y réfléchir, c'est elle qui me tchatchait depuis plusieurs jours.

Moi, j'suis un mec, t'as vu... alors j'me débène pas, j'me dis : « elle, si elle me cherche, elle va me trouver. »

Donc tranquillement je m'approche, histoire de la jouer loveur j'y vais doucement. Je me rapproche encore, commence à lui caresser la main puis... j'me casse aux toilettes. Ça faisait au moins une heure que j'avais envie...

Crois-tu que la nana se serait dégonflée pour autant ?

A peine avais-je eu le temps de sortir des toilettes qu'elle m'avait plaqué contre le mur et m'embrassais à pleine bouche...

Bon bah okay !

Un quart d'heure après, lorsque nous refîmes apparition, tout le monde nous regarda avec un grand sourire.

Au bout de 5 minutes, Christelle me lance :

- Bon bah, il est tard, je crois que je vais aller me coucher, tu fais quoi ?

Jo, voyant le coup venir, attrape ma sœur par le bras et dis :

- Ouais bah nous aussi on va se coucher, tu viens Mel ?
- Non, j'n'ai pas envie de dormir, rugit ma sœur en retirant son bras.
- Mais si Mel, t'es fatiguée, insista Jo en grimaçant.
- Mais non !

Jo finit par pousser des yeux avant que ma frangine lâche comme dans une ultime compréhension :

- Ah ouais ! Si j'suis fatiguée, on y va ?

Jo, ma sœur et David partirent à gauche, Christelle partit à droite en laissant trainer derrière elle un langoureux :

« Tu me raccompagne ? »

Sur le coup, j'avais cru entendre un « Miaou » suivi d'un ronronnement.

L'air embaumait le musc féminin, les phéromones qui atteignaient déjà mes narines eurent pour effet de propulser dans les corps cavernaux de mon pénis des « litres » de sang.

MIAOUUUUU !

Arrivant près de sa tente, elle m'invita à l'y suivre mais sans faire de bruits car ses parents dormaient dans la caravane à côté, de plus, son père ne dormait pas tant qu'il ne l'avait pas entendu rentrer. Il était flic, ce qui me faisait encore plus exalté, j'allais me taper la fille d'un flic, moi le jeune branleur.

La fermeture de la tente zippa.

« C'est toi Christelle », cria le père.

« Oui papa » dit-elle en me faisant signe de me taire.

A l'étroit dans la tente, elle ôta son débardeur. Comme elle était de dos, j'en profitais pour faire sauter son soutien-gorge. Mes mains tremblantes, que je m'efforçais à garder calmes commencèrent à lui caresser le dos, puis, avec l'ardeur d'un puceau, je lui pelotais les seins. Ce qui ne l'empêcha pas d'enfiler son haut de pyjama. Puis elle ôta bruyamment son pantalon, laissant apparaître sa petite culotte d'où remontaient déjà les effluves vaginaux.

Enfin, elle s'allongea sur le petit matelas de caoutchouc et me toisa mignarde. Je n'eus d'autre réponse qu'un sourire flatté.

Très vite, j'embrassais ses lèvres, puis son coup, puis ses seins, enfin son ventre, puis la dernière barrière soulevée, j'embrassais ses lèvres... inférieures cette fois.

Aux petits cris qu'elle contenait je compris son désir de me voir à mon tour nu. Expressément j'envoyais valser mon t-shirt, puis mon jogging et enfin mon boxer.

A la manière dont elle se empara de mon phallus, je compris qu'elle n'était pas novice dans l'exercice.

Délicatement, alors que son regard coquin s'emparait de mes dernières pensées, elle fit glisser sur mon sexe raidit l'enveloppe de latex.

Elle s'allongea, relevant les jambes et me dévoilant ainsi le fabuleux trésor tant convoité.

Chevalier, ton heure de gloire est arrivé.

M'approchant, elle se saisit de ma clef afin de la guidée vers la serrure.

C'était merveilleux.

Je n'en revenais pas.

C'était chaud et doux à la fois.

A cet instant, des milliers de pensées traversèrent mon esprit.

Ca y'est, j'y étais.

A mon tour je jouissais de ce plaisir qu'est le sexe.

Et c'est là qu'intervint le drame, bien entendu.

Alors que nous étions en train de nous ébattre, le son d'un moteur sur lequel on pousse les rapports se fit entendre dans le bourg. Suivit un crissement de pneus et le son mélodieux d'un crash.

Pfout... J'avais fais mon affaire.

Hélas, le vacarme provoqué nous avait surpris, mais pas seulement nous... le père se leva en trombe, criant « Christelle, t'es toujours là ? », « Heu oui papa, émit-elle d'une voix fluette » ma queue entre ses jambes.

Sur le coup j'eus peur qu'il ne pénètre dans la tente. Fort heureux, son devoir de flic le rappela à la raison et nous l'entendîmes s'éloigner.

Elle me fit signe de me retirer et de déguerpir avant qu'il ne revienne. Je mimais un visage désolé, attrapant mes affaires, je lui accordais un dernier baiser avant de quitter sa couche.

Je profitais de passer à côté des sanitaires pour aller pisser et félicitais mon organe pour sa première fois.

En rentrant dans la tente, Jo ronflait. Je ne pourrais pas discuter de cet exploit ce soir et m'endormais les songes pointés vers les anges.

Le réveil fût souriant. Je me dirigeais vers mon père et lui annonçais fièrement :

« Un petit pas pour l'humanité, mais un grand pas pour moi ».

Malheureusement pour moi, Christelle partait le lendemain. L'acte ne sera donc pas réitérable.

Néanmoins, j'avais atteint mon but. Maintenant que la fin des vacances approchait pour nous, la réflexion de tout ceci est que, cette nuit là, en plus d'avoir perdu ma virginité, je crois que Dieu est venu me chercher dans l'ignorance qui berçait mes actes. C'est vrai, j'avais offert ma virginité à une fille que je ne connaissais que très peu, j'avais honteusement volé autrui et effectué des actes de vandalisme sans raisons apparentes.

De perdre ainsi ce qui faisait de moi un enfant m'apporta une part de sagesse, je priais Dieu de me pardonner mes péchés et de me montrer la voie.

A présent, je désirais trouver une femme, assez de ces histoires sans lendemain, ce qu'il me fallait, c'était Leïdonän.

J'avais alors 17 ans et me prenais déjà pour un homme... j'étais à cent lieues de deviner que la Vie réelle ne faisait que commencer et que les merdes suivraient.

5.

Si l'âme a un nom, alors celui-ci est le sien.

Si l'Amour a un visage différent pour chacun, alors celui-ci est le mien.

Pourra-t-il y avoir plusieurs femmes à partager les heures de mon existence, qu'elle restera, la Femme, celle de ma Vie.

Ce sont ses yeux qui m'ont égaré sur le chemin de l'Amour.

Si vous la croisez un jour, ne regardez pas ses yeux, vous risqueriez d'y perdre votre chemin.

Ainsi, peut-être ni verrez-vous rien, dans ce cas elle vous paraîtra banal, des plus simples et des plus gentilles ; mais si, comme moi, vous y voyez son âme, alors vous vous trouverez à jamais épris de cette femme.

On raconte que par les temps qui courent, elles sont de plus en plus rares.

Qu'elles se perdent pour laisser la place à des artifices.

Les filles de Vénus ne courent plus les rues car l'humanité n'a pas su les accueillir à ce juste titre.

Personnellement, je les appels « Eïrwën », les « Etoiles du Soir ».

Beaucoup d'hommes ne les séparent même pas de la majorité féminine, mais elles sont là, il suffit de savoir écouter le chant qu'elles émettent.

Par mes banalités, un jour, j'ai faillit lui faire perdre son chant...

Je ne recommencerai plus jamais car la rendre muette serai de ce fait lui faire perdre son âme, et la préciosité de celle-ci ne vaut pas tout l'or de ce monde et des autres.

Leïdonän.

Voici le nom de celle que j'aime, souvenez-vous en.

6.

J'étais revenu de vacances et la rentrée scolaire approchait déjà à grands pas. Je me retrouverai dans un lycée d'enseignement professionnel à la réputation douteuse, le LEP Funay au Mans.

Pour l'histoire, j'avais choisi de m'orienter vers la menuiserie car je savais que p'tit Flo faisait déjà ses études dans ce lycée et ainsi, je me retrouverai avec un de mes potes, ce que je ne savais pas, c'est que j'y rencontrerai la mère des mes enfants.

Pendant les récréations, devenues dès lors des « pauses », nous avions l'habitude avec les gars de ma section d'aller dans le lycée accolé Hélène-Boucher. Les matières professionnelles enseignées dans mon LEP étant d'ordre masculine, les nanas se faisaient rare et laides pour les quelques exceptions ; contrairement au LEP à côté qui lui enseignait des matières plus féminines, et donc offrait, par la même occasion, un plus large choix de jeunes filles sans défenses.

C'est là, alors que je fumais tranquillement ma clope à observer le sexe opposé, que je la vis pour la première fois... elle était sagement en train de discuter avec un groupe d'autres femelles.

J'y mettais une option.

Option qui devint fructueuse lorsque je m'aperçus le soir même qu'elle prenait le même bus que moi pour rentrer chez elle.

Je m'arrangeai pour qu'elle monte devant, ainsi, en passant je pourrai distinguer son visage de plus près.

Le siège devant elle était libre, je m'y installais en prenant soin de bien la regarder.

J'en fus foudroyé.

Ce serait mentir que de dire que je vis ses yeux en premier puisque quand je m'assis, elle était de dos et c'est donc tout naturellement que je tombai sur ses fesses.

Putain elle a un beau cul !!!

Mais elle finit par se retourner et c'est à cet instant que mon cœur chavira pour de bon. Mon regard se noya immédiatement dans ses yeux bleus, et c'est décontenancé que je m'installais sans rien dire.

Le bus avait démarré et l'autoradio diffusait la chanson « Mambo Five ». Comme à mon habitude, c'est inconsciemment que je chantais. J'entendis alors une voix venir de derrière et me dire, « moi aussi j'aime bien cette chanson ! ».

Elle avait engagé la conversation.

Je ne me souviens alors pas des trucs débiles que j'avais du dire pendant le voyage, mais je me rappelle qu'alors que je descendais à mon arrêt, elle m'interpella en disant, « on connaît même pas ton nom ». C'est alors que j'avais eu la brillante idée, ou la stupide réaction timide, de ne répondre que par un sourire.

Je ne m'imaginai pas que mon charme naturel eut opéré aussi bien. Pour l'heure je ne trouvais que la force créative de lui écrire un poème, que je rangeais soigneusement dans mon agenda en attendant de lui déclarer ma flamme.

7.

ELLE

by Benoît Smet.

Elle, si belle,
D'un battement d'ailes,
Je meurs pour elle.

Un univers que j'aspire
De sa bouche aux mille désirs
J'en fonds de plaisir.

Elle, si cruelle,
D'un battement d'elle,
Je meurs sans ailes.

C'est une galaxie qui me tombe
De ses yeux si profonds
Mais je ne touche pas le fond.

Elle, belle, cruelle,
Je l'aime, sans cesse et mon cœur ne cesse
De battre, d'accroître, de se battre
Pour Elle.

L'Amour, si cruel en soit,
Fait d'Elle la belle en qui mon amour
Croit, boit et se noie.

Oh, belle d'un jour,
Que cet amour dure toujours
Pour cette mignonne sauvageonne.

Bleus sont ces yeux,
Ses cheveux sont blonds.

Derrière ses lunettes,
Son regard me guette
Et moi, bête,
Je m'entête à cette levrette.

La nuit me sourit puisque je rêve d'elle...
Le jour, mon amour, plus fou recule mes espérances et augmente la distance.

Carpe diem.

Je pense à elle, demain mes mains joindrons les siennes et ses lèvres les miennes.

8.

Elle avait posé son regard sur moi. J'avais jeté mon dévolu sur elle. Que le temps soit long et la route incertaine, j'en avais secrètement fais le vœu... cette fille serait mienne.

Nous étions fin septembre, le 30 exactement. La journée s'était passée sans surprise, un jour comme les autres avec son éternelle chiantise, seules lumières dans cet obscur jour, le jeu... la fougue, la chasse que nous nous amusions à mettre en scène à chaque croisement de nos êtres.

L'heure était venue.

Comme chaque fin de journée scolaire nous montions dans le car qui nous ramenait chez nous.

Le temps était encore beau et le soleil tapait fort sur les vitres. La chaleur était douce, les cœurs amoureux.

Un ami vint me voir chuchotant à mon oreille que c'était le jour de son anniversaire. Un plan se mettait en place.

Moi qui aimais à prendre mon temps, à laissé les sentiments s'ennoblirent, à faire de l'attente un plaisir chaque jour plus éprouvant, je ne vis pas venir ce que les autres avaient escamoté pour que l'on donne un terme à ce jeu afin de rentrer dans un autre.

Sébastien quitta sa place à côté de Julie. Julie se décala d'un siège feignant de devoir parler à Pierre. Sébastien s'approcha, devant parler à Paul. Et je dus me lever pour m'asseoir à la seule place disponible... celle à côté de Leïdonän.

Je sens mon cœur s'emballer. Je pose mes fesses. Elle regarde par la fenêtre, un sourire timide sur les lèvres.

Je sais qu'il faut profiter de ce moment pour lui déclarer ma flamme, que cet instant ne se reproduira peut-être pas... et puis je suis impatient malgré tout.

Tout ce que je trouve à dire, je finis par le trouver stupide. Enfin je lui demande :

- Alors y paraît que c'est ton anniversaire ?

Elle se détourne lentement du spectacle extérieur et me regarde en me répondant timidement :

- Euh... oui...

- Et bien ça tombe bien parce que... je porte la main à ma poche arrière et en sort un bout de papier plié... j'ai un petit cadeau pour toi.

Elle sourit puis se saisit du poème. Déplie et commence à lire.

J'ai honte.

J'ai peur.

Je n'ose dire un mot.

Appréciera-t-elle ma prose ?

Je sens son souffle s'accélérer.

Je pose ma main délicatement sur sa jambe.

Elle lève les yeux du texte et me regarde.

Je m'approche.

Elle s'approche.

Nous nous embrassons.

Le monde se ferme. Une bulle se forme autour de nous. Ancrés dans notre joie unificatrice, nous ne remarquons pas que tous se sont retournés et scandent nos prénoms.

- Joyeux anniversaire, lui dis-je tendrement.

Nous n'avons plus qu'à nous aimer.

9.

Elle était rentrée chez elle les yeux brillants, un sourire jusqu'aux oreilles. Sa mère avait lu l'amour sur son visage.

J'étais rentré chez moi. Je n'avais pas dîné. Je m'étais enfermé dans ma chambre, le cœur en amour, la tête aux anges.

Et puis vous savez comment sont les choses... On s'appel. Le moindre moment passé sans l'être aimé devient une torture digne des plus grands romans d'amour. La fine fleur du romantisme battait en moi... je lui écrivais des poèmes à tire d'aile. Et même au début, je lui offrais des fleurs. Le temps passa. Elle me présenta sa famille, je lui présentais la mienne. Chaque jour passé de plus ensemble est un grand pas, passé six mois et ça devient un

exploit. On s'aime, la vie est belle, on se plaint de nos parents qui ne nous laissent pas se voir assez souvent...

assez longtemps... et puis arrive ce jour fatidique où nos corps doivent s'unir dans le plus profond de chacun.

Avec la fébrilité d'un ado je lui caressais les seins, d'abord avec les mains, puis avec la langue. Je maquillais son corps de mille baisers ne laissant de place que pour les frissons qui s'élevaient délicatement de sa peau jeune et parfumée.

L'excitation monte à vue d'œil et ressers l'étreinte de ma braguette, je la sens brûlante, je la sens prête.

- Tu te sens prête pour passer le cap ?

Elle acquiesce d'un signe de tête.

- Ne bouges pas, tu ne remues pas d'un seul petit centimètre... je reviens tout de suite.

Je l'avais sentis, mes parents n'étaient pas là et avaient embarqué toute la petite famille. Je suis descendu à toute vitesse dans le salon pour prendre un préservatif dans mon portefeuille et suis remonté aussi rapidement... mais pas encore assez vite.

A cet instant je vis la gêne dans son regard et je compris.

- Tu n'as plus envie ? demandais-je impunément.

Elle me répondit timidement qu'elle ne se sentait pas encore prête. En tant que gentleman, je la réconfortais en répondant que ce n'était pas grave, mais la vérité c'est que ça me bouffait les couilles.

Ce qu'il y a de bien quand on est amoureux, c'est que ça vous fait faire des choses biens... ainsi j'arrêtais l'alcool et la gandja. Ce qu'il y a de moins bien, c'est que ça vous éloigne de vos potes et que tous ne le comprennent pas forcément. Ainsi, pour resserrer le lien qui nous unissait moi, Jo et Tom, je leur proposais de créer un groupe de rap. Tom pourrait ainsi s'éclater avec son ordi à nous concocter des sons et moi et Jo pourrions peaufiner nos textes afin d'en faire quelque chose de concret et d'intelligible.

Ainsi naquit M.G.P. pour Mauvais Garçons du Paradis. L'explication était simple, nous étions des bad-boys mais nous ne venions pas des cités HLM, notre vie n'était pas forcément rose et nous allions le clamer.

Au départ nous taffions chez Tom pour le plaisir puis très vite nous nous inscrivions dans une maison de quartier. C'est ainsi qu'en 2001, juin très exactement, nous faisons la fête de la musique.

Entre temps, mes parents avaient eu quelques difficultés financières, dues à différentes choses et notamment au fait qu'après la vente du commerce de mon père, ils avaient beaucoup de dettes. Entre temps, mon père avait effectué le métier de VRP, dans le vin puis dans les produits industriels d'entretien, ce qui n'améliora pas la vie de famille.

Aujourd'hui, je sais que je ne peux pas lui en vouloir pour ça, car il n'avait pas le choix, il devait avoir un salaire pour aider aux besoins de la famille.

Suite à quoi, je me rappelle qu'il avait ouvert une petite entreprise avec ses frères, dans le montage de chambres frigorifiques. Mais cela ne le rendit pas beaucoup plus présent à la maison, il devait sans cesse partir en déplacement aux quatre coins de la France. C'est vrai qu'il ramena un peu plus d'argent, et puis aussi, il buvait moins, enfin du moins nous ne le voyions pas.

Mon père avait un problème avec l'alcool. Je crois d'ailleurs qu'il en a toujours un... Vous savez, je ne voudrais pas le juger, mais je pense que mon père aura toujours un problème avec cette drogue, quelque part, je pense être un peu comme lui, héréditairement, j'ai récupéré un peu de ses névroses, et c'est peut-être sa façon à lui d'oublier sa condition...

Oui, la dessus, je suis comme lui, on considère que toute personne est née avec un savoir faire... un don des Anges, de Dieu, de la Nature... appelé ça comme vous voulez. Si bien que chacun a été conçu dans un but précis.

Aussi vrai que, en échinant tout un chacun à faire un métier qui ne lui conviendrait pas, les gens se renferment, deviennent mesquins ou alcoolique, et dans le meilleur des cas, des artistes.

Beaucoup iront dire qu'il serait simple de changer de travail et de se lancer dans quelque chose que l'on aime vraiment, mais la vérité c'est que ce n'est pas si évident que cela. Quand on a une famille, des crédits, une maison, une voiture, il faut bien subvenir à tout ça et avec le niveau de vie actuel, la plupart des ménages n'ont pas de quoi mettre de côté pour générer une année sabbatique ; surtout pour les classes ouvrières...

Je m'explique.

Très souvent, quand se pointe le choix d'une orientation professionnelle, les jeunes n'ont, non seulement aucune idée, mais aussi aucune expérience pour se prononcer. Ils savent à peine qui ils sont, alors ce n'est pas pour leur demander qui ils seront.

Je sais de quoi je parle, tu sais, mon exemple est flagrant.

A la fin de ma troisième, je me suis lancé vers une seconde générale car je ne savais pas quoi faire. J'ai suivi la voie principale et celle vers laquelle me poussaient mes profs.

Arrivée là-bas, je me suis fait royalement chier, en plus j'avais de vraies têtes de cons comme profs, ce qui n'a pas arrangé les choses. Ajoutons à ça le fait que mes parents n'avaient pas beaucoup d'argent et que moi, j'arrivais à un âge où je voulais avoir mes propres pesetas.

Pour finir, je me suis lancé dans un BEP Menuiserie, mais j'ai jamais voulu être menuisier, c'est juste ce qui me paraissait le moins désagréable. Je me rappelle même avoir vu par la suite que sur mon carnet de santé, ils m'avaient contre indiqué de faire de la menuiserie à cause de mes allergies aux poussières fines.

En fait, maintenant que j'y repense, au lycée je passais pour un énerguemène parce que je foutais rien et en avais rien à foutre, et en LEP je passais aussi pour un énerguemène car mes capacités dépassaient largement la moyenne de la classe, ils se demandaient ce que je foutais ici...

J'ai toujours été une pièce un peu étrange, quelque soit l'échiquier... sans doute le Fou ?

Bref, tout ça pour dire que si je parlais plus haut de classes ouvrières, c'est aussi parce que si mes parents avaient eu un peu d'argent pour subvenir à mes besoins sans se priver, j'aurais peut-être suivi un autre chemin...

Qui sait ?

Et donc voilà pourquoi mes parents ont dû vendre leur maison à Saint Georges... faute de thunes.

C'est à cette époque que nous sommes allés vivre sur Le Mans, chez ma grand-mère... Le truc c'est que l'année d'avant, mon arrière grand-père... le père du père de maman, était décédé et depuis ça, ma grand-mère avait pété un plomb. Elle qui était déjà assez fragile avait fini par perdre la tête. Après une période passée à la maison, mes parents ne pouvaient plus la supporter, elle faisait n'importe quoi, restait toute la journée au lit et parfois elle ne se lavait pas. Alors à contre cœur, ils l'ont mise dans une maison de repos.

A bien y réfléchir, cette année là fut l'année de l'hécatombe. En un an et demi, je perdais mon arrière grand-père puis ma grand-mère maternelle et enfin mon grand-père paternel.

Tu sais que ma grand-mère est morte, pour ainsi dire, dans mes bras.

Tiens, je viens de me rappeler d'une petite chose et ça me perturbe. Je t'en fais part pour expier ma faute.

A cette époque là, et comme je l'ai dit tout à l'heure, mes parents n'avaient pas trop de thunes, alors c'est ma grand-mère qui le plus souvent m'offrait des cadeaux de marque. Vu qu'à ce moment là, porter des vêtements de marque donnait un peu plus de toi, je veux dire que les jeunes ont souvent tendances à juger quelqu'un par sa façon de s'habiller. Le dicton dit que l'habit ne fait pas le moine, mais on devrait rajouter, sauf à l'adolescence. Si bien qu'un jour, elle me refila un chèque pour aller m'habiller. Je m'achetais un manteau, des pompes et un jogging, mais la caissière refusa d'encaisser le chèque qui n'était pas au même nom que moi, et ce même avec la présentation de la pièce d'identité de ma grand-mère. Comme je ne voulais pas la faire déplacer dans le centre ville, j'entrepris d'encaisser moi-même le chèque du montant des achats, ainsi je pourrais retirer et aller m'acheter seul ce qui me plaisait.

L'erreur que j'avais commise était de ne pas en avoir parlé à ma grand-mère.

Aussi, un soir que je rentrais à la maison pour manger, je découvris ma grand-mère en pleure et mes parents inquiétés. Je ne compris pas tout de suite, mais lorsque mon père me demanda si je n'avais pas encaissé un chèque à ma mamie, je ne pouvais qu'acquiescer.

Je me rendis compte trop tard du mal que j'avais fait. Fort heureusement tout ceci c'est bien terminé, mais je ne peux m'empêcher de culpabiliser pour cet acte que j'ai commis quelque temps avant qu'elle ne décède.

Je disais donc que ma grand-mère était morte dans mes bras, à l'hôpital. Je lui tenais la main au moment où elle a cessé de respirer. Ce jour là, j'ai vraiment fais face à la mort, depuis elle ne me fait plus peur. Même si je ne l'ai jamais crains. Je pense ainsi que l'on pourrait vraiment classer les gens en deux catégories, ceux qui ont peur de la mort car ils ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas et donc par la même occasion peur de n'être plus rien ; et il y a ceux qui n'ont pas peur de la mort car ils ont une certaine croyance, en quelque chose, qui les reconforte mais ils en ont quand même peur, mais c'est de l'instant de mourir qu'ils s'angoissent.

Au fond, pour moi, la mort fait parti de la vie, ce n'est que la continuité de celle-ci, c'est juste le passage d'un état à un autre.

Bref, j'étais devenu rappeur avec mes amis, alors pourquoi avoir soudainement arrêté ?

Le truc c'est que je sentais mes écrits plus portés sur le roman, le récit. Si j'ai créé MGP, c'était juste histoire de s'occuper un peu, de relever un défi. Une fois que nous avons fait la fête de la musique, mon objectif personnel était atteint. Alors j'ai cessé d'écrire des textes de hip-hop et me suis consacré à l'écrit pur et simple.

Après le rap, Jo avait trouvé une nouvelle association où nous pouvions exposer nos textes. Du fait, après les textes de hip-hop, nous sommes passés aux textes que je nommais cognitifs. Mais l'association nous demandait une cotisation mensuelle et je ne pouvais pas continuer à payer, de plus, Jo avait eu l'idée de lancer une marque de vêtement... NociF'.

Cette année là, je passais mon BEP et oubliais de me lever le jour de l'épreuve. En me réveillant paniqué, j'avais appelé l'Académie qui m'avait dit de ne pas m'inquiéter et d'aller aux autres épreuves sachant qu'une non-présence n'était pas éliminatoire.

Mon cul !!!

En juillet je recevais les résultats, j'avais plus que le nombre de points requis pour l'obtention, et ce sans le français, mais ma non-présence à cette épreuve me recalait pour les rattrapages. Je dus donc passer mon français en octobre pour obtenir mon BEP.

Et puis est né NociF'. Deux années pendant lesquelles on s'est battu pour imposer notre marque sur le marché. Mais le problème était le même, on ne pouvait pas se tirer de salaires et nos parents ne pouvaient pas subvenir à nos besoins indéfiniment... J'ai déjà eu de la chance qu'ils m'épaulent sur un projet aussi audacieux. Puis ma femme voulait qu'on s'installe alors il me fallait bien un salaire. De plus, j'en avais marre, Jo commençais à jouer les chefs, à donner des ordres, alors qu'au départ on s'était bien mis d'accord sur le fait qu'on était tous les trois égaux. Je crois qu'au final ses réactions m'ont saoulé. D'ailleurs on s'est quitté sur une engueulade. Finalement l'activité a continué, même après mon départ. Mais elle a cessé peu de temps après. Faute de caillasses une fois de plus. Quand tu es jeune et que tu as de l'ambition le système ne fait rien pour t'aider, les banques ne prêtent pas d'argent sauf quand les parents peuvent être garants... pas de chance pour nous.

Je garde quand même de très bons souvenirs de cette époque et de fierté aussi. Il faut savoir que parti de rien nous avons réussi à contacter la Fonky Family, qui était un groupe de rap marseillais et qui marchait plutôt bien. On les a rencontrés dans la cité phocéenne et on a prit des clichés d'eux avec nos sweats... sachant qu'ils étaient déjà en contrats avec BullRot, ils nous ont permis d'utiliser leurs photos pour nos pubs en magasins.

Et puis nous avons une bonne demande sur le net et dans le sud de la France, mais le marché d'internet ne valait pas ce qu'il vaut aujourd'hui et c'est pourquoi ça n'as pas pesé dans la balance.

Après quoi nous nous sommes séparé un temps avec Jo... je le vis moins et j'avais comme une certaine rancune.

ACTE TROISIEME

« INDEPENDANCE »

1.

J'avais 18 ans quand nous avons créé NociF', j'en avais maintenant 20. J'avais encore plus la dalle après ce premier échec et ma soif de liberté s'accroissait dans mes veines. Il me fallait absolument trouver un taf car moi et Leïdonân comptions nous installer. La vie de couple devenait insupportable entre mon père et ses irrespects de notre intimité et celui de ma femme qui offrait réflexions sur réflexions à chaque retour dans le foyer, nous déposions une demande de logement auprès des bailleurs sociaux, estimant devoir attendre un trimestre avant d'obtenir une réponse convenable.

Deux semaines plus tard nous emménagions dans un petit F4 à la Suze sur Sarthe à 15 minutes du Mans.

Deux semaines après je trouvais un taf au centre hospitalier spécialisé de la Sarthe où j'avais déjà effectué un job d'été en tant qu'étudiant ; comme mes appréciations n'avaient pas été mauvaises, je m'étais dit que je pourrais y trouver du travail... et j'avais raison.

A présent je construisais mon foyer avec ma petite femme et c'est là que les véritables emmerdes financières commencèrent.

A bien y réfléchir, je pense être dans la mouise depuis que j'ai ouvert un compte en banque.

C'est un fait, je suis un crevard de la vie depuis que je suis tout petit, j'ai la dalle et toujours rien dans le bide.

Je rentrais donc au CHS en tant qu'agent des services hospitaliers. Rémunération de merde, boulot de merde, du moins c'est ce que j'en pensais après six mois, mais comme je savais que je pouvais faire une formation interne, je prenais sur moi et continuais de me lever tous les jours que dieu faisait, vu que le contact avec les patients m'intéressait plus que de laver les chiottes et de préparer la bouffe.

J'ai remarqué récemment que nous avons un problème, disons congénitale, dans la famille. Je le tiens de mon père qui le tient sûrement de son père et moi et mon frère cadet en avons hérité.

Ce souci est en fait dû à une trop grande soif d'apprendre, ainsi, dès que nous faisons un métier, on le pratique pendant six mois et du jour au lendemain cela nous saoule et on se barre, on veut voir autre chose.

C'est génitale je vous dis, j'y peux rien moi, même si cela n'est pas forcément désagréable... on se sent un peu en dehors de la masse... on n'est pas heureux de rentrer dans la fonction publique, ou de décrocher un CDI dans une usine, nous ce qu'on veut, c'est apprendre un tas de choses, voyager, rencontrer des gens, etc.

Aujourd'hui, avec le recul que j'ai, je me dis que lorsqu'après trois ans avec ma femme je créais la séparation, je n'aurais pas dû aller la chercher le soir à son travail pour prendre le bus avec elle. J'aurais pu ainsi continuer ma vie de célibataire et faire ce que je voulais de ma vie. Mais les choix que j'ai faits m'ont amené sur une autre route et je continu ainsi de me battre pour atteindre la perfection, l'entente avec mon moi intérieur... l'équilibre interne quoi !!!

Cette chose en moi, mon âme, mon feu, appeler ça comme vous voulez, mais ce truc est en train de crever de jours en jours et le pire est que je le sais.

Bref.

Nous avons emménagé dans notre chez nous. Tout se passait bien au début vu que nous n'étions que deux. La première année se passa sans embûche majeure. La deuxième année, les emmerdements commençaient.

De vivre avec ma femme en continuité devenait de plus en plus étouffant, nous ne nous comprenions plus, nous ne parlions plus et le si peu que nous discussions, c'était pour s'engueuler.

J'ai lu une fois que l'amour durait trois ans.

1. j'ai rencontré ma femme, premier point de départ.
2. trois après je créais la séparation.
3. nous revenions ensemble avec pour but de se mettre en ménage, deuxième point de départ.
4. trois ans plus tard, la merde recommençait.
5. et donc...

Je lui demandais de faire un enfant. J'ai pensé que cela pouvait être le pansement à nos blessures. Je n'avais pas imaginé que la plaie resterait ouverte pour autant.

A cet instant je vis de l'émotion intense dans ses yeux. Un vrai rayon de soleil. Elle souri, nous fîmes l'amour et le lendemain elle arrêta la pilule.

Mais ça me taraudait la tête...

2.

Une semaine. Juste une semaine après. Ce n'est pourtant pas long... une semaine.

- Chérie, je voudrais te parler de la discussion que nous avons eu au sujet de faire un bébé...
- Quoi... tu veux plus ?
- Bah en fait j'ai bien réfléchi et... je me dis que c'est peut-être un peu prématuré... on n'a pas bien réfléchi aux conséquences et...
- Je m'en doutais... T'es qu'un sale con. Et moi qui ais arrêté la pilule... T'en veux plus ? T'es sûre ?
- Bah...

Et là vous imaginé qu'elle a claqué la porte et s'est barré chez sa mère... mais non, on s'est juste bien engueulé, la tension est resté morte pendant plusieurs jours et finalement elle consentit à reprendre sa contraception... trop tard.

Je revois le tube blanc et bleu qu'elle vient de passer sous la pisse.

Elle n'avait pas eu ses règles et nous avons pensé que cela pouvait être du à un dérèglement suite à l'arrêt de sa pilule, mais après deux semaines de retard on a acheté un test de grossesse.

Positif.

Mes premiers mots furent : « Il faut te faire avorter. »

Elle pleura.

S'enferma dans les toilettes.

Je m'enfermais dans mon bureau.

Je contemplais naïvement le ciel grisâtre où se muait joyeusement les martinets, donnant un revers à mon désespoir. La tête prise aux mains avec mes pensées, je fus ébloui.

Un ange venait de m'illuminer et d'apporter un sens à cet enfant.

Soudain je comprenais tout.

J'allais discuter avec ma miss et m'excusais pour mes agissements.

Nous aurions cet enfant, cette petite déesse.

3.

Le fait d'avoir pris du recul face à mes amis me permis de me focaliser sur ma vie personnel dans le sens de ma vie egocentrique. Moi, moi, moi.

Et de me donner à fond dans l'écriture, ce qui donna un premier, disons, livre un peu barré, je le sais aujourd'hui car avec le recul, lorsque je l'ai relus, certaine chose me paraissait mal placé.

En fait c'était un bouquin mêlant ma vie à une histoire fantastique. Dans l'idée que vous pouvez vous en faire, les

premiers chapitres étaient chronologiques, mais la suite partait dans tout les sens. En fait ce fut un condensé de mon imaginaire et de mes tracas, de mes solutions, de mes espérances... un bon truc thérapeutique, c'est tout. Aussi peut-être que quand je serais mort, on retrouvera ce manuscrit et lui estimera une grande valeur, allez savoir... car je garde toujours en tête qu'il y avait beaucoup de bonnes choses dedans... c'était un roman philosophico-fantastique. Et mon premier opus.

Et donc, comme à l'époque je n'avais pas le recul que je possède aujourd'hui, je le faisais tirer à plusieurs exemplaires et l'envoyais à diverses maisons d'éditions, des plus renommées au moins connues.

Les réponses tombèrent à un rythme tranquille.

Tous les jours je me levais et allais directement à la boîte aux lettres. Exaspéré quand je n'avais rien, déçu quand j'avais une réponse, si j'en avais une... car souvent, les éditeurs ne se donnent même pas la peine de vous répondre où de vous envoyer un accusé de réception et comme il n'est pas recommandé d'envoyer en recommandé, le doute subsiste toujours, et il n'y a rien de pire que le doute.

Le doute est le pire des sentiments. C'est le doute qui anéantira l'humanité.

La chance ne me souriait pas plus qu'aux autres. Allant de « Non » tragique au « Désolé mais votre manuscrit ne rentre pas dans le cadre de notre ligne éditoriale » en passant par « il n'y a aucun sens, quel est le but ? Où allez-vous ? Où voulez-vous emmener le lecteur ? Les notes revenues ne sont pour le moment pas en faveur de l'édition, et cetera, etc. »

Si bien que... j'ai retravaillé et retravaillé encore et encore ce manuscrit, je l'ai envoyé, renvoyé, retourné, laissé tomber, mis en carton, repris, retravaillé... et tout ça sans aucun résultat.

C'est comme ça.

Ce qui fini par me plomber le morale et donc je décidais de laisser tomber l'écriture, même si souvent, elle venait me tarauder l'esprit au milieu de la nuit et que secrètement je me levais pour écrire quelques trucs. Ainsi j'ai commencé entre 15 et 20 bouquins sans jamais en terminer un seul. Prétextat Tach disais qu'un bon écrivain devait laisser au moins un manuscrit inachevé, j'en ais pour le moment pas mal de plus !!!

C'est une époque égocentrique où j'ai pu emmagasiner pas mal d'informations et d'expériences en tout genre. Je continuais à me construire, moi qui estimais être près, être un homme, je n'étais qu'une petite merde ne pétant que plus haut que son cul.

Mais une chose demeurait en moi, me brulant la panse comme de l'acide sulfurique... j'étais né pour être artiste, j'étais né pour être écrivain et j'y consacrerai ma vie entière s'il le fallait... mais j'y parviendrai. Une petite voix s'abattait sur moi comme une schizophrénie, je n'avais pas le droit de baisser les bras, ma vie serait tracée de lignes à l'encre noire. Point, à la ligne.

Je devins EmKä par la même occasion.

4.

Aussi, comme vous vous l'imaginez, je ne suis pas resté en froid avec Jo. Nous avons fini par nous revoir et s'étions expliqué calmement autour d'un café. Il comprit que je voulais consacrer mon temps à l'élaboration de mon rêve le plus cher et continua à suivre sa route vers l'élaboration du sien.

Quand à Tom, il était parti travailler sur Paris dans une entreprise de communication. Il pouvait ainsi continuer sur sa lancé. Contrairement à nous, Tom n'avais pas de but, c'était le genre d'homme à suivre le cours de l'eau et de prendre les chemins qui lui semblait intéressant, comme c'est un génie, les chemins étaient bons.

Ainsi, un matin, Jo qui n'avait plus de voiture me demanda de l'accompagner à un entretien d'embauche chez B.A BA Fenêtres, une société de ventes et de poses de fenêtres PVC.

Après une heure et demie d'entretien, le voilà qui ressort le sourire jusqu'aux oreilles.

Il était embauché.

Très vite, Jo devient un bon vendeur, il assimile parfaitement les techniques qu'on lui enseigne. Ajouté à son bagou naturel, il devient rapidement le meilleur vendeur de l'agence. Ses rémunérations deviennent plus importantes tous les mois et bizarrement je perçois comme un changement dans l'attitude de mon ami.

A chaque fois que l'on se croisait il ne me parlait que de la vente, de ces choses qu'il apprenait, de son savoir maintenant énorme, de sa faculté à « retourner » la tête de n'importe quel quidam. Moi je ne comprenais rien à ses

déblatérations et ne voulais pas les comprendre vu que la vente a toujours été pour moi une chose pas naturelle.

Mon pote se voyait surpuissant sauf que, comme moi, il n'était qu'une petite merde arrogante. Et ce n'est que bien plus tard qu'il le découvrirait.

5.

De mon côté, je continuais d'écrire et la vie de plus en plus pesante commençais vraiment à me casser les couilles, je n'y voyais pas d'échappatoire et pour preuve ce petit texte de l'époque.

« Cette histoire est celle de l'écrivain de ce livre, elle est vraie, dans son intégralité, et je suis sûr qu'en rien, vous n'en douterez.

Pour info, car je ne sais pas si ce texte sera édité et s'il aura une durée importante dans le temps, mais au cas où, par pure espoir, je donnerai la date d'écriture : nous sommes le 29 décembre 2004.

Voilà qu'aujourd'hui, j'ai envie d'expliquer la vie que je mène en ce début de XXIème siècle, rien de très primordiale, mise à part que je suis dégoûté de mener cette vie, une vie de clébard et si rien ne change, mieux vaut mourir, sans regrets apparents.

J'ai 21 ans, je suis avec une fille depuis maintenant, bientôt 6 ans, je suis ASH, ce qui signifie Agent des Services Hospitaliers, et j'oubliais le « Q » pour « Qualifié ».

Donc ASHQ dans un hôpital psychiatrique, ce qui signifie que je m'occupe, du ménage, de la bouffe, du linge propre et sale, des produits d'entretien, de ramasser la merde et la pisser, de vider les poubelles, de faire la vaisselle, enfin tous les trucs chiants que l'on peut imaginer être au sein d'un hôpital.

Moi, je palpe 1036 euros net par mois.

Ma concubine, elle, est Opératrice de pressing, ce qui signifie qu'elle s'occupe de la réception des vêtements, de leur restitution, de gérer la caisse, l'ouverture et la fermeture du magasin, de repasser vu qu'elle est entourée d'incompétentes, et je ne parle pas de l'état de certain article qu'elle reçoit... Je vous laisse imaginer à quel point les gens sont crades.

Bref, elle un poste dit « à responsabilité », et pour cela, elle palpe 980 euros par mois... Aurais-je oublié de préciser qu'elle travaille 6 jours sur 7 ?

Oui, mais bon, c'est sans intérêt.

Enfin et donc, nous rentrons au foyer 2016 euros mensuelle.

Cela paraît pas mal comme ça, attendez, je vous explique la suite.

Car enlever à ça :

- 508 euros de prêts divers (voitures, conso, recouvrement...)

- 306 euros de loyer

- 821 euros de frais divers au coût de la vie actuelle, je compte ici, la bouffe, l'essence, les assurances, les téléphones, le gaz et l'électricité, l'eau, etc., et je ne mens pas.

Il nous reste donc 381 euros à nous partager pour nos loisirs, soit 190 euros chacun, j'enlève à ça le coût de fumer, et oui la misère n'aide pas à arrêter, soit 6.70 euros que multiplie 20 jours = 134 euros chacun. Et donc en réalité 56 euros réels pour nos loisirs (sorties, habillement, magazine, écrits pour moi, car ça coûte de dupliquer un manuscrit et de l'envoyer aux éditeurs).

En conclusion, un travail chiant, pour 22 jours de taffe pour moi et 26 jours pour ma miss avec en résultat 56 euros de purs loisirs...

Ajouter à cela une belle-mère dépressive, un père alcoolique, deux chiens en appart' et engueulade sur engueulade, les ordures à payer, les impôts, et aucuns droits sociaux car on dépasse le plafond...

Voilà le tableau.

J'en rajoute encore ? Ouais aller, maintenant faut terminer.

Donc, le seul rayon de lumière dans cette obscure vie, ma fille qui naîtra dans trois mois... Et oui, je serai papa.

Seul problème, un découvert de mois en mois de plus en plus élevé, un dépassement mensuel de ce droit à découvert autorisé, donc agios sur agios et la nounou à payer dans quelques mois... !!!

Les voitures, j'allais oublier, mais avec un tel rythme de vie, ne croyez pas que je roule en BMW flambante neuve, donc une vieille guimbarde qui tombe tout le temps en panne et qu'il faut absolument réparer sous peine de ne pouvoir aller au boulot... !!!!

Chaîne sans fin, boucle interminable, il paraîtrait même que l'on n'est pas les plus à plaindre... Alors comment font-ils ???

Pour terminer, je lèverais seulement la main droite en disant « je le jure ! » que tout ce qui est dit, est vrai.

Ce n'est pas une plainte, juste un essai de réflexion sur ce qui est, de par mon exemple personnel, et pour dire qu'il est tant que ça change.

Je suis EmKä, j'ai 21 ans, et on voudrait me faire croire que la vie est belle...

Raté. »

Donc ça s'était pour l'heure et pour que vous vous rendiez compte de la merde de vie que je menais.

Histoire d'ajouter à la mouise ambiante, cette même année, ma femme a perdu son papa. Et ça n'aide pas à se sentir mieux, car même si cet homme n'était pas des plus facile et des plus proche, cela ne lui enlevait pas pour autant le fait d'être un père et un mari.

Les choses se compliquèrent gravement dans ma belle-famille. Et comme ma femme et moi étions les seuls personnes à savoir écouter, nous nous sommes retrouvés à devenir les confidents de toute la famille.

6.

Je rentrais dans une période d'anesthésie. Nous étions le 19 mars 2005. Ma vie n'avait aucun sens, je devenais le modèle stéréotypé de ce que je ne voulais jamais être.

J'allais être papa, à 22 ans je fondais une famille, j'avais deux chiens, un appartement minable, un job de con, des crédits de pauvreté m'enchaînaient à ce système.

J'étais tout ce que je ne voulais pas être, je n'étais rien parmi tout le reste, mais... j'étais heureux.

Au petit matin, réveillé par le jour, je caressais le ventre rond de ma femme afin de les réveiller toutes les deux. J'appréciais le fait que ma femme soit enceinte, elle était belle et les hormones en sus lui donnaient des envies folles de sexe.

Ce qui d'ordinaire n'était pas son fort devenait obsession et je ne m'en plaignais pas.

Nous fîmes l'amour comme deux êtres amoureux.

Je me levais préparer le café, quand en sortant des toilettes, elle m'indiqua perdre du liquide. Je prenais sur mes inquiétudes en estimant le filet trop peu important pour s'en inquiéter.

Deux heures plus tard, le flux continuant de s'évacuer, je décidais d'appeler ma mère pour avoir son opinion d'infirmière. Elle nous indiqua de ne pas prendre de risques et de se rendre directement à la clinique.

Arrivé sur place, ils nous ont mis dans une pièce de travail à attendre que la sage-femme vienne l'examiner.

Ma femme allait bel et bien accoucher.

Le travail n'avait commencé que très peu, et le liquide qui s'évacuait n'était du qu'à une fissure de la poche, ce qui expliqua pourquoi elle n'avait pas perdu les eaux d'un coup.

Dans quelques heures je serai père et je ne m'en rendais pas vraiment compte. J'étais tellement excité par les événements que j'avais remis de côté mes petits soucis journaliers.

Un enfant, c'est un anesthésiant à la pensée.

Il était 15h, douze heures plus tard, ma petite déesse naissait.

Sur le coup, je suis ému. Je pleurs en secret. Je suis une merde, ça rien y change, mais une merde heureuse. Je souhaite à toutes les daubes du monde de connaître ça... la venue au monde d'un être humain.

C'est euphorisant.

C'est mon sang, je l'aime et je sais à cet instant que pour rien au monde je ne voudrais revenir en arrière.

L'amour porté à l'enfant donne à l'amour du couple et nous rapproche.

Nous repartons pour trois années.

7.

L'euphorie des premiers instants fut vite avalée par le train-train journalier. J'avais eu deux semaines de congés de paternité et ce nouveau rôle qui m'était donné, devenait assez compliqué à jouer.

Il fallait non-seulement changer les couches, mais aussi lui donner à manger et surtout se lever la nuit. Et puis il y avait le bain, les inquiétudes pour un rien, et cetera, etc.

Ma femme, elle, était aux anges, car faute de suivre le chemin que j'avais dessiné pour moi, nous suivions méticuleusement celui de ma compagne.

Bientôt nous aurions un petit pavillon de cité avec 600 m² de terrain et pour laquelle nous nous saignerions aux quatre veines afin d'en payer les traites, le tout avec le sourire car nous engrangerions un petit capital retraite.

Joyaux de notre bonheur, une tondeuse à gazon flambante neuve, avec obligation de la passer tous les samedis

(car le dimanche cela dérange le voisinage) et quelques nains de jardin aux sourires naïfs.

Le dimanche nous irions manger dans la famille, un dimanche sur deux de mon côté et vice-versa afin d'équilibrer et ainsi éviter une engueulade stupide.

Il en serait de même pour les fêtes de fin d'année, exception fait du nouvel an que nous nous gardions de passer avec les amis...

Loin de ce rêve humain, je chargeais la 22 lorif et tirait une rafale dans la télévision.

En ce temps là, je rêvais de m'en sortir. J'avais fait le point sur ma vie actuelle et réfléchissais à un moyen de l'améliorer.

Je m'étais de côté mes inspirations créatives et essayais de trouver un projet concret.

J'avais alors remarqué un certain engouement collectif pour la décoration. Il existait de plus en plus d'émissions et de magazines traitant du sujet et partout les gens devenait fans de « DECO ».

Ce fut donc avec fierté que je mis de côté l'échec passé de NociF', mettant cela sur le dos de la jeunesse, et conviais mon ami Jo à un dîner.

J'en profitais pour lui exposer mon point de vue et l'entraînais sur la pente de la création d'une entreprise de décoration.

Il m'avoua que de son côté, lui aussi avait réfléchis à la situation dans laquelle nous nous trouvions.

Je pensais que nous étions sur la même longueur d'onde, je me trompais fortement.

Une semaine plus tard, nous nous retrouvions, moi, Jo et Tom dans un café près de la gare afin de discuter le projet.

Tom nous avoua rapidement vouloir garder son travail pour le moment et indiqua qu'il nous rejoindrait par la suite, dans l'éventualité où notre entreprise fonctionnerait.

Moi j'étais toujours sur l'idée de la décoration, alors que Jo, judicieusement grâce à ce qu'il avait appris, m'emmenait à la manière d'un poisson que l'on épuise avant de le ferrer, vers l'idée d'une société de ventes de fenêtres et autres prestations. Il m'expliqua alors l'histoire de B.A. BA Fenêtres.

Le créateur de cette société était un petit branleur des bas quartiers du Mans. Quand il eut terminé ses études, il s'en alla travailler dans une boîte de ventes de fenêtres et très vite lui vint l'idée de créer sa propre société. Une fois qu'il eut parfaitement assimilé les techniques de ventes, il vendit sa voiture, se cadra de deux acolytes et ouvrit sa société : B.A. BA Fenêtres. Il alla shooter quelques clients, acheta le matériel avec l'argent de la voiture et l'affaire était lancée. Le type en question pesait à ce jour plusieurs milliers d'euros.

Ainsi, Jo, judicieux dans ses paroles, m'expliqua que pour le départ, nous pourrions faire de même afin de rentrer un peu de trésorerie, je n'en voyais pas le problème... si j'avais su... avant de se lancer à fond dans la décoration, car sinon, au départ, nous aurions galéré.

Il m'indiqua aussi qu'il s'occupait de tout, et que je n'avais qu'à faire le nécessaire auprès de mon travail afin de démissionner.

Mis à part ça, ce soir là, nous ressortions de la discussion le nom de la future société, à savoir EXINCO pour EXtérieur INTérieur COnccept.

8.

Les choses se mirent en place très vite. Jo avait fini par trouver un local, un investisseur et un fournisseur. Je n'avais plus qu'à donner mon préavis et à déménager. Et oui, le sacrifice perso était le suivant, en donnant mon préavis à mon employeur, je terminais fin février de l'année 2006, hors, le local avait besoin d'être rafraîchi et il fallait mettre en place la société, ce qui impliquait de s'y donner à temps complet dès la nouvelle année.

Mon préavis devait commencer au 1er janvier, je prenais donc l'initiative de ne pas le faire, mais je serais alors deux ou trois mois sans salaire.

Moi, ma femme et ma fille retournions donc chez ma belle-mère. Contrairement aux idées reçues, j'adore ma belle-maman, c'est une femme que j'estime énormément, mais après avoir vécu deux ans en couple dans un appartement, le retour en arrière avec une petite fille d'à peine un an devenait compliqué.

Mangé à heure fixe, couché en même temps que tout le monde, les soirs où l'on est fatigué de sa journée et trouver toute la belle-famille avec les bambins en rentrant, ma femme qui refuse de faire l'amour de peur d'être entendu par ses frangines à côté, j'en passe et des meilleurs.

Mais il faut aussi prendre en compte le fait que depuis un an, ma belle-mère était veuve et commençait à aménager sa vie avec ses deux filles, alors se pointer comme ça, comme un cheveu sur la soupe ne serait pas évident pour tous.

Mais nous en faisons tous le sacrifice.

L'investisseur en question se trouva être l'oncle de Jo qui avait une société de négociant en matériaux, l'affaire ne pouvait être que fructueuse pour lui, il misait un petit peu d'argent au départ et tous les matériaux devaient être achetés chez lui. Le local se trouvait être un ancien local lui appartenant et moyennant payant, il nous le loua. Il nous fit généreusement crédit sur les travaux que nous avons effectués.

Jo de son côté négociait les prix d'achat et effectuait les tarifs de vente, moi je préparais les documentations techniques et de temps à autre me formais à la comptabilité en aidant dans l'entreprise de l'oncle.

Au début je ne comptais pas les heures, Jo non plus.

Au début, Jo devait vendre, moi pas, mais il devait me former à la prospection.

La société EXINCO Habitat vit légalement le jour le 3 février 2006. Les papiers étaient faits chez le notaire, l'oncle avait avancé mes parts et celle de Jo, moyennant une reconnaissance de dettes en bonne et due forme.

Lors de nos petites discussions au café, les parts devaient être équitablement réparties, mais l'oncle à Jo ne me connaissant pas avait estimé que je ne devais pas avoir plus de 10%. Comme il avait les thunes, il avait le pouvoir.

Au départ je m'en foutais, 10, 20 ou 30%, c'était idem vu que la société ne valait rien.

Ce que je n'avais pas prévu, c'était de me faire décorer de la mention « Gérant » ; et oui, l'oncle à Jo, que j'appellerai dorénavant El Padre, ne voulant pas être gérant et Jo en étant dans l'impossibilité légale à cause d'un vieil interdit bancaire depuis la fermeture de NociF', je me retrouvais donc être la seule personne détenant des parts sociales capable d'assumer ce titre.

Enfin quand je dis assumer, je veux dire le porter, c'est tout, car toutes les décisions devaient être prises par le grand patron de l'affaire, le mercantile Jo.

Très vite, les choses s'éloignèrent du but fixé au départ. Ainsi Jo se ficha d'un poste de Directeur Commercial rémunéré à 8% du chiffre d'affaire mensuel, et moi je devenais directeur technique, mais juste sur le papier car les statuts de la société expliquaient que j'étais rémunéré pour ma gérance et donc au smic. Pas de contrat de travail, car ça aurait coûté trop cher en charges, qu'on me disait. Moi, naïf et découvrant un monde nouveau, je faisais confiance à mon pote les yeux fermés.

Assez rapidement Jo fit embaucher une vendeuse, ce qui lui évita de se rendre en clientèle comme on dit dans le jargon.

Les premières ventes arrivèrent, je passais mes premières commandes et nous devions embaucher un poseur.

Jo en fit son affaire, tout son petit plan se mettait gentiment en place et il se glorifiait chaque jour de ses compétences.

9.

Les choses étaient simples, nous achetions un produit au prix artisan et nous le revendions 3 à 4 fois plus cher.

Comment ?

Grace aux financements. Comme dans toutes les entreprises de cet ordre, Jo avait pris soin de se faire agréments auprès d'organismes prêteur d'argent.

Non pas une banque, un organisme comme celui de la télé qui vous prête 2000€ sans trop regardé et qui vous le facture à 18% TEG.

Le financement c'était l'Amérique. Nous ne vendions pas à 18%, mais à 8% et la technique consistait à le diviser par mois, ce qui ne faisait un crédit qu'à 0,66%, mensuel.

Oui, tous les bons vendeurs vous diront que c'est inscrit sur l'offre préalable de financement, que tous les clients sont au courant du véritable coût, etc. Mais la vérité, c'est que pendant la vente, il vous focalise sur ce 0,66%, vous pensez donc avoir un taux préférentiel.

Ca, c'était pour la technique de vente, mais comme je disais, le financement c'est l'Amérique car en vendant un crédit, non seulement vous vous garantissez d'avoir la somme complète sur votre compte en peu de tant, mais en plus, les organismes vous rendent la monnaie en vous offrant des bons d'achat par rapport aux ventes effectuées chez eux.

Là-dessus aussi, une négociation se faisait.

Si bien que, grâce aux rentrées d'argent rapides, le capital de la société augmenta très, très rapidement.

Entre temps, Jo essaya de m'initier à la prospection afin que je justifie mon salaire, et oui, je devenais un poids pour la société, moi le smicard du groupe, car je ne faisais pas rentré directement de l'argent dans les caisses. Bonne poire je me pliais à ce devoir.

Avec le recul, je comprends qu'en fait, le calculateur Jo, avait compris que je commencerais à me poser des questions sur le fait que lui palpaît 8% du CA mensuel, sur un CA brute de 50 000€ (ce qui est peu dans la vente, il faut le savoir), je vous laisse faire le calcul ; et que moi je me résignait au smic alors que mes heures de travail étaient un truc de malade. Alors pour faire passer la pilule, il me fit comprendre que si je n'apportais pas un peu d'eau au moulin, je deviendrais un poids pour la société car mon travail pouvait être effectué par le gestionnaire des commandes chez le fournisseur.

En me poussant à la prospection téléphonique, il savait que j'échouerais, il me connaissait. Je devais donc finir par accepter un si petit salaire car j'étais un poids, tout en oubliant pas de le remercier car c'était grâce à lui si je faisais parti de l'équipe, car il devait se battre chaque jour auprès de son oncle pour prouver ma nécessité.

Complicé ?

Je le conçois.

Mais c'est ainsi que son ces gens, manipulateurs, calculateurs, mercantiles.

Jo jouait avec moi sur la corde de l'amitié, mais il ne pouvait se séparer de moi, j'étais la pièce maîtresse, la clé de voute de cette entreprise, j'étais le gérant de paille.

EXINCO grandit à une vitesse exponentielle. Il y avait maintenant une secrétaire, deux ou trois vendeurs, un manager, un poseur, Jo et moi. La belle vie commença, néanmoins, je sentais que les choses partaient en couilles, je me levais le matin à 7h pour être à 8h à l'agence et rentrais chez moi vers 21h les bons jours. Jo avait fini par prendre la belle vie en ne se pointant que vers midi les jours où ils venaient. Petit à petit il prenait ses aises, commençant à m'engueuler pour un oui pour un non. Ma situation familiale se dégradait mais Jo ne manquait pas de me faire ma piquouse de rappel hebdomadaire.

Les vendeurs étaient des mecs débauchés chez B.A. BA Fenêtres et qui donc connaissaient la technique de vente en R1 (comprendre 1 rendez-vous, on vend au premier rdv, c'est du one-shot, in english dans le texte) sur le bout des doigts. A savoir que l'on ne débauche pas des types du genre sans leur faire miroiter un joli salaire.

Le vendeur type c'est qui ?

Et bien le vendeur type, c'est le gars qui sort d'un BEP ou d'une connerie du genre mais qui ne veut pas galérer pour un salaire de merde. C'est un jeune de 18 ans, encore malléable à qui l'on fait croire qu'en vendant à des prix de baisés aux gens, il peut se faire facilement un gros paquet de thunes.

C'est un type sans scrupules.

Le vendeur type c'est un gars un peu niais qui ne comprend pas que ce qu'il fait est mal puisqu'on lui dit que c'est bien. Et quand en vieillissant, sa conscience le torture, il est déjà trop tard car on lui a fait miroiter une vie de VIP, et qu'on lui a fait acheter une bagnole à 20 000 boules.

Je vous assure, le mec qui a été formé à une école de ce genre ne s'en remet pas, il en garde les traces toutes sa vie.

Manipulation de l'esprit.

Il se croit puissant, indestructible. Il devient souvent alcoolique et quand il se réveille à 30 piges, il est trop tard, le mal est fait. Il se rend compte qu'il ne sait rien faire d'autre, et a une telle soif de thunes que rien ne pourra l'empêcher de continuer.

On lui inculque que ce qu'il fait est bien car ça permet de faire tourner l'argent qui dort sur les comptes des vieux.

On lui dit qu'il a un rôle de bon samaritain en rendant visite à des gens oubliés de leur famille et de la société.

Bref on l'anesthésie.

J'ai été anesthésié.

Un problème survint du jour au lendemain, le manager confia à Jo que l'agence se trouvait trop loin du Mans et que les gars en avaient assez de faire des bornes.

Réflexion...

Okay, on déménage.

C'est là que tout à basculer. EXINCO connaissait ses heures de gloires. Jo qui roulait en MG (personnelle) voulu rouler en BMW (voiture de fonction), comme la société n'avait pas de bilan, et oui nous n'étions qu'à 6 ou 7 mois d'activité, nous dûmes en louer une au mois.

Combien ?

Cher.

Les salaires de tout le monde augmentaient vu que nous faisons en moyenne 100 000€ de CA mensuel.

Tout le monde ?

Non, sauf moi, la secrétaire et le poseur.

Jo devenait de plus en plus arrogant.

Je ne reconnaissais plus du tout mon ami.

Je faisais des horaires de fou et ne voyais ma fille que le week-end, quand je ne travaillais pas. Normal je partais le matin, elle dormait et je revenais le soir... bah, elle dormait.

Jo commença à prendre le compte de la société pour le sien et ainsi aménagea sa maison au dernier cri décoratif et technologique.

Il m'acheta au passage un frigo.

Comme il ne pouvait pas me faire acheter une voiture, il me poussa à louer une maison à 600€.

J'étais heureux car je me barrais de chez ma belle-mère et avais une jolie maison de campagne avec du terrain.

Finalement je me battais un peu et put avoir une Saxo en voiture de fonction.

Les choses allaient mieux...

Le projet initial de décoration était loin derrière. A présent, il fallait faire des thunes, faire des thunes et faire des thunes afin d'ouvrir une seconde agence sur Angers.

Pour motiver les troupes Jo mit en place des challenges.

Le challenge d'équipe est un principe de compétitivité. Soit on met un chiffre de vente à effectuer en solo, et dans ce cas, c'est le gagnant qui remporte le cadeau, qui peut dès lors être n'importe quoi, un appareil photo, une télé, un caméscope, un voyage, enfin un gros-lot quoi !

Soit on met en place un chiffre commun et dans ce cas, c'est l'agence qui part au complet, nous disions en challenge, mais le terme pour ce genre de sortie est séminaire.

Bien entendu, c'est Jo qui déterminait le lot, et donc les challenges en commun étaient souvent des voyages à Deauville, à Trouville, où tout autre endroit possédant des casinos.

Jo avait toujours été joueur, mais depuis qu'il gagnait gros et se prenait pour un magna de la vente, c'était devenu son hobbies.

Comme je profitais de ces voyages, je n'avais qu'à fermer ma gueule.

Un autre truc aussi, dans le milieu de la vente, il arrive souvent que l'on fasse des sorties après le boulot, et il faut savoir que le vendeur est un clubeur. Il adore sortir en boîte de nuit et claqué son fric en se mettant une race au champagne.

Au début, je refusais de sortir avec l'équipe et préférais rentrer chez moi, mais on me fit vite comprendre que cela faisait parti de mes obligations.

Bonne poire, je m'exécutais.

Sauf que quand on fait le calcul du temps passé au travail, celui passé en boîte, plus celui passé en séminaire, cela ne laisse pas beaucoup de temps passé auprès de sa famille.

Ma femme me le fit comprendre, gentiment au début, puis assez violemment.

Comme elle voulait un second enfant et que ma situation s'améliorais (j'y viens tout de suite), nous concevions ma deuxième fille.

Elle sauva in extremis mon couple.

Je commençais à me poser de sérieuses questions sur mon temps dans la société.

Tout ça c'était pour la première année d'EXINCO.

10.

Cette seconde année vit apparaître un bon nombre de grand n'importe quoi, à commencé par l'arrivée d'Ali.

Ali était l'ancien patron de Jo. Non pas de B.A. BA Fenêtres, mais AXAB, une petite société qui faisait la même chose que nous, mais qui fautes de conneries de la part de son patron s'est retrouvée en liquidation.

Jo traînait de plus en plus avec Ali et trafiquait je ne sais quoi. Il avait trouvé en Ali un égal à son ambition et donc eux deux faisait la paire.

EXINCO se retrouva à embaucher une deuxième secrétaire dont je ne voyais pas l'utilité (mais Jo voulait une assistante), un comptable, ce qui m'arrangea car la comptabilité et moi ça faisait deux et quelques vendeurs histoire d'agrandir la famille.

Je réussissais à me mettre le comptable dans la poche et ainsi à augmenter mon salaire jusqu'à 2000€.

Très vite Ali et Jo commencèrent à avoir des projets d'entreprise dans je ne sais quoi et EXINCO se vit contrains de déménager une nouvelle fois afin de pouvoir recevoir la nouvelle société, que nous hébergerions au départ.

Jo et Ali jetèrent leur dévolu sur un espace de 200 m² en Zone Nord et EXINCO augmenta sa charge d'habitation de trois fois.

La charge salariale devenait vraiment importante puisque nous étions monté jusqu'à 20 salariés.

Le hic vint lorsque nous fîmes le million de francs au CA.

L'équipe de vente était fière.

Jo arriva pour féliciter l'équipe.

Un vendeur lui demanda ce que ça lui faisait d'avoir atteins le million, il exprima un « ça ! » en exposant son costard Emporio Armani à 2000 balles.

Les gars en furent dépités.

Que Jo dépense le fric de la société en viles conneries était une chose, mais qu'il nargue ses ouvriers qui avaient donné le maximum d'eux même pour atteindre ce niveau, en exposant ses breloques clinquantes, c'en était trop.

Dés lors, les mecs n'eurent plus jamais le moral.

Cette situation commençait sérieusement à me prendre la tête.

J'ai eu envie de me barrer. Mais pour faire quoi ? Retrouver un job de merde. Tu sais, néanmoins, je palpais sur la fin dans les 2000€, ce qui m'avait permis de m'installer dans une charmante petite maison de campagne et d'engendrer un deuxième enfant. Et puis Jo était mon ami et je ne voulais pas créer de conflit avec lui, je savais que si j'engendrai la conversation sur ces points fragiles, cela partirait en couilles.

D'un côté je ne voulais pas casser mon amitié pour un taf comme à l'époque de NociF' et d'un autre, je crois que d'avoir si longtemps fermé ma gueule avait fais naître en moi une sorte de crainte de lui.

J'aimais mon ami et j'en avais peur.

Je me retrouvais sur la balance en train de peser le pour et le contre entre l'amitié et les conneries de mon pote.

Je proposais donc de fermer la boutique. Jo me dit que ce n'était pas nécessaire et embaucha un mec pour redresser la barre, niaisement, je croyais avoir ouvert les yeux à mon ami.

Le résultat en fut encore plus catastrophique.

Il dilapida l'argent de la société en allant se créer des contacts sur Nice et en achetant des bouteilles de Cristal Roederer à 1500€.

Et puis ce qui devait arriver, arriva.

Ma seconde fille naquit, et ma femme se barra avec les deux gamines. Mon sort était mort, j'étais mort, les seules choses auxquelles je pouvais me rattacher se séparaient de mon chemin.

Ce fut la débandade.

ACTE QUATRIEME

« L'OMNISCIENCE »

1.

Pour la première fois depuis des mois, Kévin ne se réveilla pas lorsque le réveil sonna. Il n'avait même pas pris la peine de l'éteindre, il ne l'avait tout simplement pas entendu.

La veille, prit entre la mélancolie et le désespoir, il avait appelé un des vendeurs de la société et l'avait rejoints dans un club du Mans. Là, ils avaient fait la fête jusqu'au petit jour et ce n'est que complètement saoul qu'il rentra chez lui, à la grâce du seigneur, ainsi l'on dit qu'il y a un bon dieu pour les ivrognes, Kévin en était le précepte parfait.

Le téléphona sonna, Kévin ouvrit difficilement un œil et jeta un regard sur l'écran du portable. C'était Jo, tiens pour une fois qu'il se levait. Pas de chance.

Il ne décrocha pas et éteignit son téléphone portable.

Il se rendormit.

Quand à midi passé il se réveilla de lui-même, il émit un léger refoulement, et ce n'est que comatant qu'il se résigna à se lever.

Il alla directement sous la douche avant d'avoir prit soin d'allumer la cafetière.

Il se servit une grande tasse et resta cotonneux à tourner un sucre inexistant dans un café noir.

Il avait mal à la tête, mais cela ne l'empêchait pas de se souvenir de toutes ces choses qui se passaient actuellement dans son quotidien.

Un léger sourire naquit alors au coin de ses lèvres. Puis, comme une fatalité venue des tréfonds de l'inconnu, s'empara de son cœur. Fermant les yeux, il se vit seul au milieu d'une immensité sombre.

Perdu.

La haine qui était en lui le submergea et il comprit que ce n'était plus simplement de la haine, mais aussi de la peur et de la fatigue. Se sentant ainsi abandonné, il ressentit comme un besoin, oppressant, d'évacuer ce surplus de pression. Il voulut pleurer, mais n'y parvint pas. Alors, seul au centre de l'obscurité, une seule pensée s'accrocha à ses lèvres et il s'imagina crier : Dieu. Pourquoi m'avoir abandonné ?

Une petite larme scintilla timidement au coin de son œil.

Il ne la sentit pas glisser le long de sa joue, venir embrasser ses lèvres puis dessiner le contour de son menton avant de s'échouer sur le sol.

Il ouvrit les yeux. La pression n'avait pas disparue, mais le temps d'un instant, le surplus en avait été éjecté. La soupape avait lâché la suffisance afin de continuer.

Il avala son café d'une traite. Un plan se mettait en place dans sa tête. Il comprenait que la société EXINCO allait bientôt couler et il lui fallait prendre ses repères dans les activités de son « pote » afin de pouvoir se couvrir. Et puis il ne voulait pas quitter ce pouvoir monétaire à porter de main avant d'en avoir profité.

2.

Lorsqu'il arriva à l'agence en début d'après-midi, Kévin fit comme si de rien n'était, il passa dire bonjour aux secrétaires, discuta un peu avec elles.

- Jo est furax, il n'arrête pas de gueuler depuis ce matin, indiqua Tiphaine à voix basse.

- Ouais, c'est vrai, commenta Sandy en faisant une bulle de chewing-gum, s'il vient le matin maintenant, j'espère que c'est pas pour gueuler comme ça, sinon il peut rester chez lui.

- Il est si furax que ça ? ironisa Kévin.

- Bah depuis qu'il arrive pas à te joindre, tiens le voilà...

Jo débarqua dans le hall comme un chien enragé. Il fit style de regarder sa montre.

- Tiens ! J'avance moi, il n'est que 8 heures pourtant.

- Salut Jo tu va bien ? tenta Kévin.

- « Tu va bien ? », tu te fous de moi ou quoi, t'as vu l'heure ? Putain Kév, je te l'ais déjà dis, je compte sur toi pour être à l'agence à l'heure, tu sais que moi je peux pas je suis pris le matin, alors si maintenant je peux plus compter sur toi...

Kévin s'assit sur la demi-armoire et baissa le regard comme à chaque fois qu'il avait une remontrance. De temps à autre il levait les yeux en direction de Jo, histoire de donner l'impression qu'il écoutait.

- C'est incroyable ça putain, en plus t'es même pas joignable, j'ai essayé de t'appeler au moins cent fois, continua-t-il de s'énerver.

- Tu m'as appelé ? fit Kévin en regardant sur son téléphone, ce qui eut pour effet de remonter Jo un peu plus.

- Putain je me demande à quoi tu sers ici si je dois faire ton putain de boulot, en plus j'ai appris que tu t'es augmenté sans m'en parler ! C'est qui le patron ici putain ?

- Désolé ! lâcha Kévin.

- Désolé... vous entendez ça, il est désolé, oh pauvre petit Kévin que personne ne comprend, heureusement que je suis là pour t'aider dans la vie, sans moi tu ne serais qu'une... MERDE.

Jusque là, Kévin avait su garder son sang froid, mais là c'en était trop, il leva d'un coup son regard et le planta directement dans celui de Jo. A cet instant, il s'imagina se lever d'un coup et lui envoyer une bonne droite dans la gueule.

Au regard noir qui le percuta, Jo fut décontenancé et comprit qu'il avait été un peu loin.

- Euh... Viens... viens manger avec moi ce soir, j'ai à te parler... okay ? dit-il en sortant.

Jo avait réservé une table dans un resto branché de la place principale. Kévin arriva avec un peu de retard et Jo s'était déjà commandé une coupe de champagne. Kévin s'approcha, décontracté, de la table et s'y assit tout aussi aisément.

- Tu bois quelque chose ? ouvrit Jo.

- Hum ouais, un Oban.

- Garçon ? Un Oban s'il vous plait... euh avec glace ou sans glace ?

- Sans glace comme d'habitude.

- Sans glace. Alors comment tu vas, les petites ça poussent ?

- Ca va, répondit Kévin, ça suis son bonhomme de chemin.

Depuis que sa femme était partie avec les filles, Kévin n'en avait parlé à personne, pas même à ses parents, il n'avait pas eu le courage ou ne savait pas trop comment aborder le sujet, du moins c'est ce qu'il se disait, mais la vérité c'est qu'il ne voulait pas en parler.

- Faudrait que je passe voir la dernière, comment elle s'appelle déjà ?

- Keira.

- Ouais, c'est ça mais tu sais que j'ai pas trop le temps en ce moment, je suis sur un coup d'enfer, et Leïdonän ça va ?

- On fait aller.

- Ouais. Merci, dit-il au serveur qui apporta le whisky. Alors sinon, je te sens un peu tendu en ce moment, ça va pas, t'as des problèmes ?

Kévin avala son verre d'une traite et en commanda un autre.

- C'est sympa ici ?

- Tu connaissais pas ?

- Non.

- C'est vachement bien, en plus tu rencontre du beau monde, tout les joueurs du MUC viennent ici.

- Ah ouais ? fit Kévin en avalant quelques olives.

- Tu sais que je commence à être connu sur la place, et c'est important pour réussir dans les affaires.

- Sans doute ouais. Merci dit-il à l'intention du serveur. Et sinon sur Nice ?

- Ouais Nice... c'est Nice, répondit Jo en se reculant sur la banquette et en avalant le reste de sa coupe. Il en commanda une autre.

Le resto avait une décoration à la mode, de ces bars que l'on nomme « Lounge ». Mobilier couleur chocolat dernier cri, les murs crème, lumières feutrées, music House. C'est vrai que l'ambiance était plutôt sympathique mais il paraissait que la bouffe était à chier.

- Vous avez choisis ? demanda le serveur.

- Non pas encore Michael, repasse plus tard, répondit Jo. Dis-moi Steffi travail ce soir ?

- Hum oui je crois.

- Tu peux lui dire de passer me voir tout à l'heure ?

Le garçon acquiesça, esquissant un léger sourire.

- C'est sympa. Bon alors, on disait quoi ?
- Je sais plus. Alors qu'est-ce tu fais en ce moment ?
Kévin décida de relâcher un peu la pression, il savait que s'il voulait entrer dans les confidences de Jo, il devait rentrer dans son nouveau mode de vie.
- Bah tu sais, des petites affaires, rien de concret, je suis sur un projet avec Ali.
- Hum ouais c'est bien ça !
- Bon, parlons sérieusement, fit Jo en se remettant droit. C'est quoi ton petit délire de ce matin ? T'es en manque de thunes ? Si y'a que ça on peut s'arranger, je connais quelques moyens d'arrondir les fins de mois si tu veux ?
- Non ça va j'te remercie.
- Ecoutes Kév, je sais que tu t'es augmenté, alors quoi, t'as des soucis ?
- Non, rien de particulier, c'est juste que vu le temps que je passe au taf, j'estimais avoir droit à une petite augmentation.
- Tu sais pourquoi je te paie pas plus, je te l'ai déjà expliqué...
- Ouais enfin, en même temps, 2000€ c'est pas la mer à boire.
- Ouais. Sinon quoi, t'étais pas à l'heure ce matin, qu'est-ce qui cloche, hein ? Tu peux tout me dire. Tu sais. Je suis ton meilleur pote quand même !
Kévin respira profondément en faisant la moue.
- C'est que ça me casse les couilles ce taf... j'ai envie de faire autre chose.
- Moi j'veux bien, mais quoi ?
- Je sais pas, je crois que j'ai envie de me barrer.
- Tu veux quitter EXINCO ? Et pour faire quoi ? Retourner au smic ? Tu penses à tes filles ?
- Je me débrouillerais, tu sais que je me débrouillerais... enfin non, tu sais pas, je suis qu'une MERDE.
- Ca va ! Excuse-moi pour ce midi, mais tu sais comment je suis, je m'emporte assez facilement, et puis ces connards de vendeurs, ils me débectent, je peux plus les voir. Tu peux comprendre ça ? Non ? T'es mon pote quand même, c'est pas à toi que je vais apprendre comment je suis ! Je m'excuse, okay, ça va comme ça ? On passe l'éponge ?
- Ouais, fit Kévin pas convaincu.
- Ecoutes Kév, tu veux du nouveau, tu veux évoluer dans le milieu ?
- Bah c'est ce qu'on avait prévu au départ, tous ensemble ou rien du tout.
- Tu fais chier avec tes états d'âme Kév. Tu crois quoi ? Hein ? Que je pense pas à toi quand je construis mon relationnel sur Nice ? Putain, mais c'est pour vous les gars que je fais tout ça. C'est pour qu'on s'en sorte, tous ensemble. Putain. Tu crois que ça me plait toutes ces soirées en boîte ? Tu sais que j'aime pas ça ? Tu le sais ?
- Je sais que tu n'aimais pas ça... ! à l'époque.
Jo fit style de pas avoir entendu.
- Ecoutes, dans deux jours je repars sur Nice... si ça te branche, tu viens avec moi. Je te ferai passer pour mon assistant et comme ça tu verras que je rigole pas. Tu reveux un verre ?
- Vas-y.
Jo fit signe au barman de remettre la même chose.
- Ecoutes, pour le moment je peux pas te proposer mieux... c'est toi qui vois.
- Je vais y réfléchir.
- Réfléchis. Vas-y prend ton temps mon pote, mais réfléchis bien, je suis en train de cartonner là-bas, ils ne voient que par moi. Vendredi je suis invité à un repas privé, il y aura le sous-préfet, des gros patrons et peut-être le prince de Monaco...

Après quelques coupes de champagne Jo avait oublié le léger différent qu'il était venu régler. Il présenta Kévin comme étant son nouvel assistant à tout le monde et après avoir dîné, il l'embarqua dans un club privé dont Jo connaissait le patron. Entre temps, la jeune Steffi avait fini son service et les avait rejoints accompagner d'une bonne ami qui répondait au nom de Kelly.

Tous les quatre s'enivrèrent la tête à grand coup de bouteilles de champagne, payée sur le compte de la société, tout comme le repas d'ailleurs. Quand le temps n'eut plus d'empreinte, Steffi vint s'asseoir à côté de Jo et commença à lui caresser l'entre jambe tout en lui léchant l'oreille. Kelly s'approcha de Kévin, lui monta dessus et commença sévèrement à lui rouler des pelles.

Kévin regarda Jo d'un air étonné, celui-ci lui fit signe que tout allait bien. Puis il se leva et l'embarqua dans les toilettes.

- T'as vu comme elle te kiffe mon pote ? demanda Jo en pissant.
- La vache, elle est chaud-bouillante celle là ? répondit Kévin en se vidant lui aussi la vessie.
- Et Leïdonän ? Ca te pose pas de problème ? demanda Jo pour s'assurer de la complicité de Kévin.
- Elle est pas là que je sache.

Jo sourit de connivence. Il savait que si Kévin se laissait aller, il le tenait par les couilles et ainsi qu'il se garderait d'aller raconter cela à sa femme.

- Bon alors écoutes, fit-il en refermant son pantalon, ces filles là, c'est pas des débutantes mon pote, faut assurer tu vois ?

- Pas de problèmes, t'inquiètes, t'as vu le morceau, se gratifia Kévin en remettant son sexe dans son jeans.
- Non, t'as pas compris, je veux dire que faut assurer grave.

- ...
- J'ai un truc infaillible.

Alors Jo sortit un petit sachet de poudre blanche qu'il secoua en le montrant. Puis il forma un petit tas sur le muret avant de le séparer en deux parfaites lignes avec sa carte de crédit. Il sortit une petite paille de sa veste, s'envoya un rail de coco, balançant sa tête en arrière, il tendit la paille.

Kévin hésita.

Finalement, estimant ne plus rien avoir à perdre, il se saisit du tube de plastique avant de sniffer son premier rail.

L'effet fut immédiat. Kévin se sentit soudain en super forme, vraiment bien dans sa peau. Toutes ses inhibitions s'envolèrent.

Soudain, il se sentait fort, beau, intelligent.

Ils retournèrent à la table où les attendaient les deux putes en mal de queue. Ils les attrapèrent, s'embrassèrent et Kévin ressentit une folle envie de danser collé-serré. Il attrapa Kelly par les fesses et commença à se frotter sur le rythme de la musique.

L'alcool, la drogue, la chaleur moite et la musique aux sonorités répétitives, tous les emmena vers la bestialité.

Vite échauffés, ils quittèrent le club en criant, en rigolant, s'embrassant, se caressant. Les tétons durcissaient et les braguettes se gonflaient. Ils finirent leur course dans un hôtel, ne louèrent qu'une chambre.

A peine entrée dans la pièce, les filles commencèrent à se déshabiller. Kévin et Jo enlevèrent leur chemise et débouclèrent leur ceinture.

Jo à genoux prépara quelques rails sur la petite table en verre, en aspira un, puis ce fut au tour des filles et celui de Kévin. Sans faire plus attention à ce qu'ils faisaient, Jo commença à attraper Steffi en levrette sur le lit. Kévin rigolant de la scène tomba sur le fauteuil alors qu'il essayait d'enlever son pantalon. A moitié dénudé, Kelly s'approcha à quatre pattes de lui et commença à le sucer.

Puis tout s'enchaina.

A son tour Kévin attrapa Kelly, puis Steffi pendant que Jo finissait Kelly.

Avait-il attrapé Jo ? Ou Jo l'avait-il attrapé ? Il ne se souvenait déjà plus. En tout cas, tout cela se termina, à force de cocaïne, en une jolie accordance de membres.

3.

Le retour à la réalité fut brutal. Kévin se réveilla le premier, secoué de spasmes. Il alla en se trainant difficilement jusqu'à la salle d'eau où il se passa de l'eau fraîche sur le visage. Il avait du mal à retrouver ses esprits. Allant dans la chambre pour s'habiller, il ne fut pas surpris par l'enchevêtrement de corps qui s'exhibaient dans le lit.

Il se frotta le nez. Renifla nerveusement.

Pendant que tous dormaient encore, il sortit sans un mot de l'hôtel, et courut dans le premier bistro.

Il commanda un grand café et un doliprane.

Le temps reprenait doucement son empreinte sur son organisme, il resta là, seul en terrasse par la pluie qui tombait à regarder les gens courir, prendre le tramway ou le bus pour se rendre je ne sais où.

Ils couraient tous, sous les feux des 3x4 qui balançaient leur slogan à la figure de tout un chacun.

La publicité s'invitait partout, sur les bus, les façades, les arrêts de bus. Même dans les cafés par le biais d'écrans.

Un clochard était assis, sur ses cartons, il ne s'était même pas donné la peine de se lever, le mec s'était juste assis, au saut du carton, et tendait sa main, presque en s'endormant.

Les gens passaient à côté de lui sans même le regarder, c'était devenu d'une banalité. Quelques uns, dont la générosité n'égalait pas la peur du jugement dernier, lui balançaient quelques pièces sans le regarder.

Kévin se leva et descendit l'avenue en direction de la gare. Ce qui était bien en ville, c'est que l'on croisait toutes sortes de personnes. Il y avait le cadre pressé, dans son pardessus noir, costard noir, qui courait presque pour attraper le tramway. Avant il prenait le bus, bien que ce trajet fut toujours plus rapide pour rejoindre son travail, l'homme prenait le tram, c'était plus « in ».

A la gare des cars départementaux il y avait un groupe de trisomiques qui se battait pour savoir qui était le plus beau.

Une mère, déjà éreintée au pâle matin, se démêlait tant bien que mal avec sa demi-douzaine de gosses qu'elle devait conduire à l'école. A son apparence et à celle de ses enfants, Kévin put constater qu'il s'agissait de ce qu'on nommait des « cas sociaux ».

En fait, il constata que l'on pouvait connaître la vie d'une personne rien qu'à son apparence.

Tiens, ce jeune avec son sac, habillé comme un skateur avec son jeans trop grand qui lui pendait sur le cul, c'était un collégien ou un lycéen attardé. Cet autre garçon du même âge qui sortait du bureau de tabac était lui un apprenti, conclusion faite de son blanc et de ses baskets pourries, Kévin aurait même pu dire qu'il était soit peintre soit plaquiste.

Et puis il y avait cette femme, comme apeurée, qui buvait un café-verre d'eau sur la terrasse en recomptant sa petite monnaie et en regardant sans cesse le ticket, les doigts plus que jaunis par une consommation excessive de tabac à rouler... une malade psychiatrique.

Plus que jamais, en ce temps là, l'habit faisait le moine. Les gens n'osaient pas discuter avec une personne sous prétexte qu'elle ne portait pas les mêmes marques de son rang social.

En ce temps là, les gens ne discutaient quasiment plus, ils « chataient » sur MSN, continuellement en contact avec ses amis, même sur les téléphones.

Même la télévision s'y était invitée.

En ce temps là, on pouvait tout faire avec un téléphone portable, envoyer des mails, surfer sur internet, s'envoyer des photos prises en direct, se voir par visiophonie, écouter de la musique, regarder la télévision où, grande mode, se pâmer de rire devant un mec en train de se faire empaler en orient.

Depuis le dvd, le monde avait subi une évolution technologique exponentielle. En plus des fringues, le portable devenait lui aussi identitaire. Plus que jamais la VIP-itude était de rigueur.

« Cessé d'envier vos stars, devenez votre propre star ».

Ainsi le marché frauduleux, de contrefaçons de grandes marques faisait rage.

Kévin, qui n'avait jamais pu comprendre un tel engouement pour vouloir ressembler à tout le monde se voyait maintenant pris au piège de ce système.

L'homo-consommatus était en passe de déteindre sur lui dans la capitale du PeopleMade... Nice.

Son téléphone sonna, le ramenant à la réalité.

«JO » s'affichait en clignotant sur le rythme de la musique.

Il décrocha.

4.

L'attente avait été longue jusqu'au Vendredi matin. Kévin et Jo n'avait pas pris la peine de se rendre au bureau la veille, trop... bah trop quoi !

Kévin avait eu pour consigne de venir réveiller Jo à 6h tapante. C'était là les joies de son nouveau poste d'assistant, réveil matin.

Bien entendu, il arriva avec quelques minutes de retard, il frappa à la porte... pas réponse.

Retenta le coup... pas plus de réponse.

Finalement il décida d'entrer.

Discrètement, il alluma la lumière de l'entrée et s'avança dans le couloir jusqu'à la chambre, là il entrouvrit la porte et appela doucement.

Jo encore endormit lui répondit quelque chose d'inaudible.

Quand enfin il distingua un lent « jarivle », il se décida à rejoindre la cuisine et à se préparer un café.

Se disant qu'il devait jouer son rôle d'assistant au mieux, il entreprit de préparer un thé et quelques madeleines pour son boss.

Quand tout fut prêt, ce dernier n'était toujours pas levé, alors Kévin réitéra l'appel, mais cette fois du bout du couloir et beaucoup plus fort.

Il entendit Jo se lever avec peine.

Ils devaient prendre leur train à 7h21 en direction de Paris-Montparnasse, puis prendre le métro, le RER et enfin l'Orly-val, pour prendre leur avion à 9h45 pour Nice. Sur place ils loueraient une voiture. Pas besoin de réserver l'hôtel puisque Jo avait un petit appart avec vue sur la Promenade des Anglais.

Débarqué sur Nice ils allèrent louer une voiture. On leur proposa un Scénic toutes options, Jo refusa et exigea une BMW.

Finalement, après une heure de palabres, il réussit à avoir ce qu'il désirait. Montant dans le véhicule ils rejoignirent l'appartement, avenue de la lanterne.

Jo décida de faire une sieste après avoir fait venir une pizza. La nuit serait longue et il valait mieux prévoir. Kévin suivit.

Quand il se réveillèrent sur le coup de 18h, Jo fut pris d'un doute et demanda à Kévin ce qu'il avait prévu de porter ce soir. Sa déception fut telle lorsque Kévin lui présenta son vieux jeans et une abominable chemise, sans parler de la ceinture et des chaussures déjà bien usées ; qu'il décida d'emmener son assistant faire du shopping.

Depuis le temps qu'il se promenait sur Nice, Jo connaissait les meilleures boutiques, mais comme Kévin n'avait pas les moyens de se payer les fringues que lui présentaient les vendeuses, Jo prit l'initiative de payer avec la Gold de la société. Ainsi, Kévin fut habillé pour la petite sauterie au T-méraire, le club où avait lieu le rendez-vous.

Ils se préparèrent, se parfumèrent plus que d'accoutumé, s'habillèrent et s'envoyèrent un bon rail de C. histoire d'être plus à l'aise.

Les pneus de la 320 crissèrent. Kévin était émerveillé. C'était la première fois qu'il venait sur la Côte d'Azur (mis à part à sa procréation), et il se sentait comme transporté au beau milieu d'un rêve où toutes les filles étaient sexy.

Arrivé rue Alphonse Karr, Jo se gara devant l'entrée et tendit un pourboire au mec de l'entrée pour qu'il gare la

voiture.

Ils entrèrent dans le club. Un énorme bouddha gardait l'entrée. Jo se indiqua son nom à l'hôtesse et ce parut être à Kévin que formalité, puisqu'ils se firent la bise. Elle les invita à entrée dans la salle principale.

L'endroit était un ancien cinéma reconvertit en club, restaurant. L'ambiance était sympathique, un tant soit peu mysticisme hindou. Un grand mur d'eau sur la droite était illuminé surplombant deux fauteuils posés sur une estrade et entourés de cordes rouges.

- C'est le coin VIP, indiqua Jo à l'oreille de Kévin, c'est là que je suis tout le temps.

Une jeune demoiselle très charmante, à qui Jo fit la bise, vint les chercher et les accompagna au premier étage, en empruntant un escalier sur la gauche, où se donnait la festivité.

Jo, voyant que le patron était occupé, fit faire le tour du propriétaire à son assistant.

Kévin était sous le choc, jamais il n'avait vu pareil boîte de nuit. La décoration était scrupuleuse et les lumières, bien que tamisées, abondaient. Du premier étage descendait un escalier qui menait à un petit balcon surplombant la piste. Les plafonds étaient perchés à trois mètres de hauteur du premier étages, qui lui était comme une mezzanine ; ce qui donnait une impression d'immensité lorsque l'on se trouvait en bas.

Jo attira Kévin vers le patron qui venait de se libérer.

- Quoi qu'il arrive tu me laisse parler, ne te lance pas dans des explications un peu bizarres comme tu sais le faire.

Kévin acquiesça.

L'homme se nommait M. Silva, c'était un corse au fort accent et à la voix raillée. Jo présenta Kévin, celui-ci fut courtois et toute la soirée fut de cette trempe. A table Jo parlait, Kévin acquiesçait sur les choses qu'il savait anodine. Il ne parla pas beaucoup, juste pour répondre aux questions qui lui étaient posées.

La presse passa, prit des photos, Kévin souriait. On lui présenta le sous-préfet et sa femme, le patron d'une agence de transport aérien, Air Corse où quelque chose comme ça, mais le prince de Monaco ne put venir... un empêchement. M. Silva fit son spitch, payant champagne sur champagne. Tout le monde était content, et Kévin se faisait royalement chier.

Parfois, perdu dans ses pensées, il entendait rire, alors il se tournait vers Jo, voyant que ce dernier riait, lui aussi riait.

L'hypocrisie dans toute sa grandeur. Quand le repas fut terminé, les convives furent invitées à descendre et le DJ commença à mettre de la music. La plupart des gros pontes ne restèrent que très peu de temps. Après quoi, Jo commença à se rapprocher de M. Silva pour discuter plus calmement. En fait de discussion, il s'agissait plus d'entretien des connaissances.

Puis assez tôt dans la nuit, vers 3h, ils rentrèrent calmement se coucher.

Le lendemain fut calme. Réveillé assez tôt, Jo fit visiter la ville à Kévin, ils marchèrent longuement sur la Promenade avant de s'arrêter dans un petit café lounge prendre un café. Kévin en profita pour simuler un appel à sa femme.

Il constata qu'il était certes un peu pommé, mais heureux quand même. L'après-midi, ils firent la sieste et regardèrent la télé car le soir venu, la fête continuait.

Ainsi ils se retrouvèrent à 21h rue Karr. Jo donna toujours sa voiture à garée, ce qui fit directement effet devant la longue file d'attente. Ils entrèrent en passant devant tout le monde.

Ce soir était différent, il n'y aurait pas de repas privé, le club était ouvert au public et cela se remarqua à la musique déjà forte à l'entrée. M. Silva les attendait pour dîner. Invités à la table du patron, un honneur qui n'était pas donné à tout un chacun. Kévin fut surpris, car contrairement à la veille, où un traiteur avait été réservé pour la soirée, ce soir c'était le cuisinier du restaurant qui préparait, un chef japonais, spécialement fait venir du Japon pour ce restaurant. Kévin, n'aimait déjà pas le poisson, mais alors cru, c'était encore pire, surtout avec cette infâme sauce marron au soja. Néanmoins il souriait et s'accordait avec son boss pour gratifier la qualité des préparations.

Le repas terminé, ils furent accompagné au petit salon VIP. Un homme d'origine tchétchène dégrafa le bandeau rouge pour leur permettre de passer et il resta là toute la soirée. Deux serveuses en mini-jupes furent mises à leur disposition. Jo commanda une bouteille de Cristal Roederer et demanda à Kévin de le suivre aux latrines.

Ils effectuèrent leur habituel rituel cocaïnier avant de retourner s'asseoir pour déguster le si cher champagne.

De tant en tant, Jo se levait et allait discuter avec le tchétchène, qui se nommait Vladimir. Depuis le temps qu'il venait ici, il s'était fait des amis.

Puis ils dansèrent, cocèrent, burent, invitèrent les charmantes serveuses à leur table. Commencant à discuter ils se rapprochèrent.

Parfois M. Silva venait discuter un peu avec Jo et s'efforçait de donner la réplique à Kévin pour ne pas qu'il se sente seul.

Quand la soirée se termina, Kévin signa un gros chèque.

Les serveuses les attendaient dehors, elles leur proposèrent de se faire un « after » sur Cannes avec quelques copines. Téméraires les jeunes hommes acceptèrent. Offrant de la coke à tout ce petit monde, ça se termina dans l'appartement de Jo.

Cette fois il y avait deux lits et Kévin ne se posa pas de question sur ce qui avait pu se passer avec son boss.

Quand il se réveilla en début d'après-midi, il se trouva enlacé de deux belle plantes aux tétons durcis par la fraîcheur de la pièce. A un moment il eut un coup de panique et remarquant qu'un préservatif moulait encore sa

bite, il se calma. Profitant du soleil qui pénétrait langoureusement par les volets ajourés, il inspira profondément. Il se sentait bien... heureux de vivre. Rien de telle que de se réveiller dans les bras de deux petites pépés pour commencer la journée. Il ferma les yeux et instinctivement commença à caresser les seins de Stéphanie. Celle-ci se réveilla et déjeuna du fond de couilles de Kévin. Poétique.

5.

Que dire de plus sur cette troisième journée sur Nice ? Remarquablement semblable à la précédente, cela conviendrait.

Alors que Jo était en pleine jouissance cognitive, Kévin commença à fatiguer. Vers 2 heures du matin, alors que tout le monde dans le club s'ébrouait sur de la musique dont aucun adjectif ne pourrait qualifier ce que Kévin en pensait, il sentit un coup de moins bien. Après le « rush » impeccable de l'arrivée, serais-ce le « crash » en instance qui secoua son être ?

Pour en être sur, il indiqua à Jo qu'il allait aux toilettes. Il s'envoya une bonne dose de poudre dans les narines.

Monté.

Convaincu que ce n'était qu'un effet du à la redescente, il retourna s'asseoir à la place d'honneur. Il se servit une demi-coupe de champagne qu'il coupa avec une boisson énergisante, histoire de remettre le couvert. Puis il s'assit en attendant que tout cela ferment un peu avant d'exploser. C'est là, alors qu'il avait les yeux fermés, que l'étrange sensation le reprit.

Ca venait du fond de son ventre, là où se situent le trac et l'amour. Imperceptible et pourtant si présente. La fête qui se jouait autour de lui, tout se mit à tourner, en un instant les effets de la drogue, de l'alcool et de la fatigue combinés cessèrent. Tout redevint sain et normal. Alors il prit conscience de ce qui se jouait ici. Ces filles faciles dont l'attraction n'était que du mercantilisme. Ces hommes de mains tchétchènes. Ce M. Silva à la voix si proche de Don Vito Corleone.

Tout ceci ne pouvait être qu'un rêve.

La lucidité revint, sèche comme une claque, fraîche comme la rosée du matin. Kévin ne voulait qu'une seule chose, partir. Rentré chez lui et retrouver sa femme et ses deux filles.

Il voulait sans aller tout de suite et puis...

ECRIRE.

Oui, le voilà ce sentiment qui venait de le transpercer. C'était cette petite flamme en lui qui, en train d'agonisée, s'éleva plus haute encore, brûlant toutes ces choses infâmes dont ils avaient comblés son corps. Elle revenait, ce soir, dans l'ancre du diable, purifier son corps et son esprit et lui redonner le goût d'écrire, lui qui pendant ces années de travail n'avait plus posé une seule fois la plume.

Son rêve venait de se matérialisé à lui. Pendant toutes ces années, il en avait mis de côté la seule chose importante à ses yeux, l'Ecrit, pour consacrer son temps à construire le rêve d'autrui plutôt que de concrétiser le sien.

Il respirait d'un nouveau souffle.

Cette fois il comprenait. Il rentrerait chez lui retrouver sa femme, puis il lui expliquerait tout ça, elle comprendrait, elle comprenait toujours. Puis il quitterait ce monde de faussetés, ce monde de mirage et de poudre aux yeux.

Il voulait être libre.

Jo remarqua que son assistant n'était pas comme d'habitude, il lui posa la main sur l'épaule :

- Ca va mon pote ? T'es en « bad » ou quoi ?

Kévin regarda droit dans les yeux son ancien ami et d'une voix claire et puissante lui dit :

- Non Jo, tout va pour le mieux, tout va bien.

- Bon j'suis sûr que t'es défoncé là, aller tiens reprends une coupe, tu m'as fais peur sur le coup.

- Je me casse Jo.

- Comment ça ?

- Je rentre.

- Ah ouais bon bah à tout à l'heure, j'enverrai Stéphanie te réveiller, dit-il en mimant une fellation.

- Non, t'as pas compris, JE ME CASSE, je rentre au Mans.

- ...

Sur ce, il signa quelques chèques dans le chéquier avant de le balancer à la tête de son... de son rien du tout.

Il récupéra la voiture et roula en direction du Mans.

6.

Kévin arriva au Mans. Exténué par la route, il rentra dans sa petite maison de campagne et se coucha directement.

Quand il se réveilla le lendemain matin, il téléphona au comptable de la société et demanda à le rencontrer.

Ils déjeunèrent ensemble le midi. Kévin ne voulant croiser aucunes personnes de la société EXINCO, lui donna

rendez-vous dans un petit routier sur la route de Laval.

Le comptable pénétra dans le restaurant, Kévin l'attendait dans un coin retransché de la pièce.

Il lui fit signe.

- Ca va Fredo ?

- Bah ça va et toi, ce petit voyage ?

- Sans commentaire.

- Ah bon, tant que ça ?

- Ecoutes Fredo, je ne t'ai pas fait venir pour discuter de Nice, j'aimerais que tu me rendes un service.

- Je t'écoute, attentivement.

- Tu prends quelque chose ? Un kir ?

- Oui un kir, c'est très bien.

- Euh, s'il vous plaît, vous pouvez nous mettre un kir... pêche ?

- Oui pêche.

- Un kir pêche et un whisky sans glace s'il vous plaît.

- Donc ?

- Je veux quitter la société.

- Comment ça ?

- Je veux me barrer, mais pas les poches vides si tu vois ce que je veux dire.

- Déjà ça va être difficile que tu partes comme ça, t'es gérant et il faudra faire une assemblée générale puis il faut que tous les actionnaires soient okay...

- Et si je démissionne ?

- Bah si tu démissionnes, tu n'as le droit à rien.

- C'est bien pour ça que je t'ai fait venir mon p'tit Fredo ! J'ai besoin de toi pour me négocier un petit truc. Un commun accord sur ce que je toucherai en partant, tu vois le topo ?

- Je vois très bien, le seul truc, c'est qu'un des actionnaires doit signer le papier, tu ne peux pas le faire tout seul, c'est illégal.

- Je sais bien, mais si tu me fais le papier, je te garde une petite part, je signe à la place de Jo et tout le monde est gagnant !

- Tout le monde sauf Jo.

- J'l'emmerde Jo, t'entends, il est loin, trop loin pour qu'on le rattrape, j'ai tout donné pour l'aider, je peux plus rien pour lui, j'ai un rêve à construire, maintenant, ma vie passe avant celle des autres.

- Bah dis donc, je ne sais pas ce qui s'est passé sur Nice, mais ça t'as secoué les puces !

- T'es avec moi ou pas ?

- J'en suis.

- Oublis pas de démissionner après ça.

Sur ce, ils trinquèrent à leur petite arnaque.

Deux jours après, Fredo lui rapportait le papier en bonne et due forme. Kévin signa pour les deux partis et il se fit un chèque de 50 000€, comme le contrat l'indiquait en échange de quoi, il remettait ses parts.

La première phase de son plan établit, il essaya de contacter sa femme. Une boîte vocale à la voix féminine monocorde lui indiqua que « le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué ».

Surprit, il essaya de nouveau.

Même message.

Alors que l'inquiétude le gagnait, il démarra en trombe sa voiture et roula à toute vitesse chez sa belle-mère.

Arrivant dans la cité, il ne remarqua aucune voiture devant le pavillon.

Un éclair lui traversa le bide.

Il alla en peu plus loin et fit demi-tour. S'arrêtant devant la maison, il vit que les volets étaient fermés. Une pancarte fichée dans la terre indiquait en grosses lettres grasses : « A VENDRE ».

Kévin descendit de la voiture et alla sonner à la porte.

Aucune réponse.

Il sonna et sonna encore jusqu'à ce qu'il se rende à l'évidence.

Il resta prostré devant la porte.

Une voie d'homme se fit entendre derrière lui :

- Elles sont parties.

Kévin se retourna, c'était Jean-Paul, le voisin.

- Parties ? demanda-t-il.

- Oui, elles se sont envolées. Un camion est passé cette semaine et à tout embarqué, elles ont déménagé sans laissé d'adresse. Vous n'étiez pas au courant ?

- Pas jusque là, émit Kévin, mais on ne peut pas partir comme ça, sans laisser d'adresse à personnes... c'est pas humain !

« Et ce que tu as fait subir à ta femme, c'est humain ça ? » résonna une petite voix dans sa tête.

Abattu, Kévin remonta dans son véhicule et s'en alla sans but sur les routes.

Ce n'est que la nuit venue qu'il s'autorisa à rentrer chez lui. Le réconfort du voyage n'avait pas réchauffé son cœur.

Lui qui pensait avoir tout compris, saisit le précepte de ce petit de jeu, il se rendit compte qu'au fond, il n'avait compris que trop tard.

Il attrapa une bouteille d'absinthe, et de l'eau fraîche. Seul sur la grande table de la salle à manger il commença à noyer son chagrin dans l'alcool.

Ce n'est qu'assez ivre pour ne plus tenir debout qu'il s'effondra sur son bureau.

Il sombra.

Une lumière clignota.

Le ventilateur se déclencha.

Le disque dur se mit à tourner.

L'écran brilla de milles feux dans la pénombre de la pièce.

Kévin leva un œil.

Une page blanche était à l'écran, le curseur scintillait.

Ecrit.

- Qui a parlé ? Qui est là ?

Ecrit, entendit-il dans la nuit, comme un souffle pénétrant sa tête et ses chairs.

Alors Kévin se mit à pleurer. Il déversa toutes les larmes de son corps. Se perdant dans la folie de son chagrin il se choqua sous la trop puissante source de sentiments qui se déversaient soudain en lui.

Reprenant difficilement son souffle, les yeux encore brouillés par les larmes, il fixa le curseur sur la page blanche.

Ecrit.

Alors il posa, frêle, ses doigts sur le clavier. Essuyant d'un revers de la manche le surplus de larmes, il tapa ces premiers mots :

« Ce soir là, tout était calme dans la petite ville. Le soleil déclinait calmement derrière l'horizon, amenant aux ombres du soir une teinte orangée.

C'était un de ces soirs d'été où l'on a l'impression que le temps s'est arrêté, où l'heure du repas venue, les voitures ont cessées, dans leur plus grand nombre, de rouler et d'embrumer l'air... »

7.

Jo ne revint jamais de Nice. Il abandonna sa femme et ses projets qu'il avait si longuement tenté de mettre en place. Ni Kévin, ni Tom n'eurent de nouvelles de lui.

Après que Kévin eut quitté la société, elle sombra. Petit à petit, sans encadrement, les personnes qui y travaillaient ne firent plus rien. Quand Fredo eut quitté à son tour son poste, la personne que Jo avait mit en place pour redresser la barre signa les chèques pour les salaires, mais sans la direction, les vendeurs voulurent quittés cette boîte devenue un bateau fantôme.

Quand ils se rendirent compte qu'ils ne pouvaient pas être engagés ailleurs tant qu'ils étaient en contrat avec EXINCO, ils firent appel aux autorités. Ca fit la une des journaux.

« La direction s'évanouie laissant les ouvriers sans recours. »

« Un PDG peu scrupuleux prend la caisse et s'en va. »

« Exit EXINCO ! »

« Quand une équipe de vente se retrouve sans patron. »

De son côté, Kévin avait fini par rendre sa maison, il avait cherché, en vain, à retrouver sa famille et pour le moment, il s'était installé chez son frère. Il avait retrouvé un travail banal en tant que préparateur de commande dans une centrale d'achat d'un grand groupe d'hypermarchés.

N'ayant jamais parlé de son passé, il pouvait profiter des remarques de ses collègues sur l'affaire qui faisait bouger la Sarthe.

Néanmoins il savait qu'il ne pourrait pas garder le profil bas très longtemps. Les autorités finiraient bien par le retrouver tôt ou tard. C'est pourquoi il ne fût pas étonner quand à 6 heures du matin il se fit embarquer par les gendarmes.

Il fut placé en garde à vue pendant 48 heures.

Kévin fut coopératif. Il répondit soigneusement aux questions qui lui étaient posées. Heureusement, la totalité de l'ancienne agence avait été interrogée avant lui. Les gendarmes savaient donc déjà qu'il n'était qu'un gérant de paille, tous les droits de gestion retombaient sur son ancien ami d'enfance, Jo.

Mais ce dernier restait introuvable.

Kévin leur expliqua la dernière fois qu'il l'avait vu sur Nice et des noms comme Silva les firent s'ébroués.

C'est ainsi que, croyant avoir fermé le bureau, Kévin les entendit parler de mafia corse et tchéchène. Le film se mit rapidement en place dans sa tête, Jo avait toujours eut pour modèle des mecs comme Tony Montana ou Michael Corleone, même sa série préférée était basée sur ce milieu puisqu'il s'agissait des Sopranos. Pour lui ce fut tout tracé, Jo était rentré dans la mafia.

Néanmoins, même ayant coopéré avec la justice, le procureur décida de le laissé dormir dans la geôle. Ce fut l'expérience la plus sinistre de sa vie. En prison, les détenus ont droit à des livres, du papier et des crayons, ils ont leurs cigarettes.

En GAV, on t'enlève tes chaussures, ta ceinture, tes cigarettes et tu n'as rien pour t'occuper.

Pour ironiser de la situation Kévin dit au gendarme avant de rentrer dans sa cellule :

- Je pourrais encore me pendre avec mon caleçon !

Et celui-ci lui répondit d'une voix sèche :

- Si vous voulez on peut tout vous enlever.

Kévin ferma sa gueule et se retrouva pour la troisième fois de la journée écroué.

Au matin, il avait passé à peine une heure à attendre. C'est assis sur la couche moisie, ses genoux entre ses bras qu'il avait attendu qu'on vienne lui ouvrir.

Puis à l'heure du repas, il y était resté deux heures. Aussi, pour que le temps passe plus vite, il s'était dit qu'il pourrait dormir. Il s'était saisi des couvertures présentes, elles sentaient le vomit et l'humidité, il eut alors l'idée de mettre son pull autour de l'une d'elle pour se faire un oreiller, puis réfléchissant il comprit qu'en faisant ainsi, la couverture utilisée pour se couvrir aurait touché ses bras.

Alors il retira son t-shirt, le retourna et y fourra une couverture. Puis il remit son pull, couvrant ses bras et remonta ses chaussettes au dessus de son jeans dans lequel il mit correctement son pull, ainsi, à part ses mains, aucune surface de peau ne serait contaminé par ces couvertures à l'hygiène douteuse.

Pour ce soir, il réitérerait ces manipulations, mais pour l'heure, il était 19h et on lui accorda qu'on ne lui ouvrirait pas avant 8h le lendemain.

Lui qui était habitué à se coucher tard devait combler le temps entre l'instant et le passage du marchand de sable.

C'est là que survint le pire.

Une heure à attendre, bloqué entre quatre murs dont la surface au sol ne dépasse pas 8 m², passait encore.

Au bout de deux heures il devenait nerveux.

La troisième heure, le manque de nicotine le fit tourner en rond. Se souvenant de ces quelques films qui se passaient en prison, ils voulu faire des pompes pour s'occuper, mais au bout d'une douzaine, il ne put continuer.

Alors il tourna et tourna en rond, encore et encore.

La quatrième heure arrivant, il donnait des coups de pieds dans les murs.

C'est ainsi qu'au petit matin, il se rendit compte qu'il était devenu claustrophobe, peut-être même agoraphobe.

Finalement, les gendarmes ne le gardèrent que jusqu'à treize heure, cumulant ainsi 31 heures de garde à vue.

Son frère vint le chercher. Rentrant, il prit une douche et mangea décemment. Le soir venu, son frère le quitta car il travaillait de nuit.

Pendant cette durée enfermé dans la geôle, Kévin avait eut le temps de réfléchir à toute cette merde qui lui tombait sur la gueule depuis qu'il était môme. Il repensa à tout cela avec sérénité. Il avait pris une décision et rien ne pourrait, ce soir, l'en détourner.

Alors il alluma l'ordinateur et tira l'intégralité de ce qu'il avait écrit et déposa le manuscrit sur la table du salon.

Puis il arracha quelques feuillets d'un calepin et écrivit une dernière lettre.

8.

« Mon frère,

J'en suis arrivé à l'âge où mon âme va quitter ma carcasse pour passer la porte, soulever le voile.

Je continu à penser aujourd'hui que la Mort n'est qu'une étape, un passage vers une continuité.

A l'heure où celle-ci s'approche pour me cueillir, j'aimerais faire le point sur ce que fût ma vie.

J'oserai dire qu'elle n'a pas toujours été facile, même si j'ai eu la chance d'accomplir énormément de choses.

Je sais que d'autre meurt de faim, de froid.

Je sais que la misère est compagne de trop de gens, et cela pour que des pays, dont celui d'où je suis issu, puisse vivre aisément.

Je sais que la Vie est un jeu.

Je sais que la Vie est un cercle.

Je sais que le seul intérêt que l'on porte à l'Homme est celui dû à un consommateur.

Et je sais aussi beaucoup d'autres choses.

Mais je ne suis pas ici pour faire le jugement de tout ceci... non.

Il est souvent vrai que l'Homme ne cherche qu'à réduire son malheur en place et lieu où il pourrait construire son

bonheur.

Moi, j'ai eu la chance de pouvoir concrétiser mon plaisir, de construire mon bonheur grâce à cela... mais avant.

Oui, avant.

Je me souviens de mes jeunes années. Je me souviens aussi des échecs qui vont avec. Je me souviens avoir laissé, un temps, la mélancolie prendre mon cœur.

A savoir que si je n'étais pas écrit ce manuscrit, la flamme qui brûle encore en moi aurait fini par s'éteindre puis s'éteindre. Je me souviens que là où certains étaient heureux de trouver un travail, moi je pleurais dans mon cœur de devoir y aller.

Ce n'est pas facilement explicable par les mots, souvent les sentiments sont si intenses que l'Homme n'as jamais su trouver de mot assez fort pour les définir.

Imagine juste être obligé de faire quelque chose, tous les jours que Dieu fait, et cela parce que le seul sens qui en émane est de devoir nourrir notre famille, payer les factures et donner un toit à nos enfants, alors que notre esprit, notre corps tout entier, des tripes au cœur, nous indique de ne pas le faire.

Imagine avoir une obsession si forte qu'elle nous attrape les neurones et en fait de la charpie.

Imagine le seul fait de savoir que nous sommes nés pour une raison et que tout vous pousse à faire le contraire.

J'ai failli faire de ma vie une coquille vide, balancée au gré des vagues sur les fonds marins.

J'ai failli utiliser ma vie à nourrir le rêve des autres.

J'ai failli la mettre au fond d'un tiroir et enrichir le spectre de la consommation.

Mais je n'ai point failli.

Je me suis levé face à l'ombre qui gagnait mon âme. J'ai voulu laisser tomber, mais autre chose m'a poussé à y croire, à continuer mon Œuvre, ma Vision, ma Réalité, je ne sais pas quoi, d'ailleurs, comme j'y repense, je sais toute la difficulté qui s'emparait de moi pour exprimer mes pensées avec les mots justes lorsque je me décidais à prendre la « plume »...

C'était comme une malédiction, dans ma tête tout se mettait en place, les idées venaient, fusaient et là, alors que je prenais mon PC, tout s'effaçait, plus rien n'allait, plus rien ne venais.

Et pourtant, je voulais y croire. Je me suis dit qu'à force de travail et de persévérance, la Magie s'opèrerait sous mes doigts comme dans les connexions nerveuses de mon cortex. Je m'imaginai prendre mes idées, mes pensées entre mes mains, de les extraire de la masse molle de mon cerveau et de les projeter sur l'écran scintillant.

Et j'y parvins.

Si mes doigts se lançaient dans cette nouvelle symphonie de mots, c'était, sans plus aucun doute pour suivre la lignée de mes pensées, celle qui s'était inscrite en moi il y a de cela bien des années en arrière.

Et même si, dans la contrainte de ne pouvoir être lu par cette multitude de lecteurs que m'aurait offerts la joie d'une édition, je restais debout, face à la sensibilité qui s'émanait de mon cortex pour enflammer de son essence la chair de ces quelques mots.

Voici sur papier, la Vie de l'écrivain, l'hymne de mes Pensées, la rime inscrite par le rythme de mon cœur battant.

Ainsi, je laissais entre tes mains la Dague d'un futur qui se jouera à m'achever... ou pas... !

Souvent j'étais seul, confiné au fond de ma tête, imberbe créateur, peut-être trop puéril, ou trop avancé ?

Que sais-je de tout cela, si ce n'est la raison qui me poussais chaque jour à reprendre le flambeau des lettres, devenues mes esclaves, j'étais ici, en ce monde de l'Écrit, un mac... Je faisais travailler ces petits signes alphabétiques afin qu'ils me ramènent l'or de la phrase... De celle-ci, je la renégociais et en faisais fructifier l'essence pour obtenir l'élixir de longue vie... Le texte.

Ainsi, je remettais toujours le couvert pour le droit de m'exprimer, le droit de m'évader, le droit de mettre une situation sur des histoires réelles, mais aussi sur le chemin aux pavées noircis par le passage de celles inventées.

Je lorgnais les touches comme de délicieuses maîtresses attendant ma requête.

Je regardais sur l'étagère les livres, où sur la tranche s'élevaient les noms de mes écrivains favoris, le monde d'où je viendrai, l'histoire qui m'attendait, le rêve, le souhait qui me préservait de la potence...

Je me baladais sur un fil fin, derrière le monde de l'étouffement, celui de mes démons, de mes enfers...

Devant la Vie.

Alors d'un pas plus que fébrile, j'avançais faute d'être reconnu.

Soudain, venant des profondeurs arrières, un lien m'enlaçait à la cheville et me tirait vers l'obscur...

Je paniquais...

Puis je concentrais ce don que Dieu m'avait offert, je lui consacrais toute mon énergie. Ainsi l'Imagination devenait en ma main plume, puis épée, que je brandissais face au terne, je le regardais avant de lui cracher dessus, puis mon bras s'abaissait, telle la foudre aux mains de Zeus, le tranchant de la lame éclatait ce putain de lien, et il se volatilisait en millions de particules et de poussière retournait à la poussière...

Après tout, je n'étais qu'un homme simple qui avait voulu accomplir ses rêves. Là où certain ne rêvais que d'une télévision plasma, moi je ne rêvais que d'être écrivain.

L'important est de ne jamais renoncer. Il faut y croire, croire en son rêve et s'y accrocher de toutes ses forces. Il ne faut pas se laisser emmener par les représailles des autres, jaloux.

Si, comme je le crois, ce monde s'emplit chaque jour un peu plus de cette noirceur qui est la matrice des cauchemars, alors il faut continuer à rêver.

Soyons ensemble des enfants encore naïfs, encore bercés d'illusions et faisons de ce monde un rêve si beau que l'étranger qui le verra pour la première fois ne pourra s'empêcher de verser une larme.

Ainsi aujourd'hui je tends vers la Lumière, voici mon glaive ensanglanté, ma plume pour encre... A fleur de mots... Verset...

PS : je te laisse mes derniers mots recueillis dans ce manuscrit et je te demande à toi, mon frère chéri, de le conserver et de faire tout ton possible afin que celui-ci ait sa propre vie.

Je t'aime tant mon frère, toi qui es comme moi, toi qui es mon reflet dans ce miroir, porte la flamme qui dans mon âme s'est éteinte.

Prend pour mission de retrouver ma femme et mes filles et donne leur ce livre que j'ai écrit pour eux.

Adieux mon frère et à bientôt.

Kévin. »

9.

Kévin posa relut ses dernières lignes, puis il les posa délicatement sur le manuscrit.

Enfin, il alla passer son plus beau costume. Il mit dans sa poche une boîte de doliprane 1000. Puis il transvida une la moitié d'une bouteille d'absinthe dans une autre et incorpora de l'eau dans les deux. Il prit sur lui ce qu'il fallait d'argent.

Il quitta l'appartement et se rendit dans la rue où il prit contact avec un de ses revendeurs de cocaïne.

Une demi-heure plus tard, il avait assez de grammes pour shooter un éléphant. Enfin, il alla se promener dans le Vieux Mans, où s'élevaient des architectures comme il les aimait.

Il se posa sur un banc, Square Dubois, avala tranquillement la boîte d'antidouleurs avec l'absinthe qu'il avait préparée.

Les antidouleurs, car il avait appris qu'une juste dose pouvait endormir tranquillement, mais que trop fortement dosé, le médicament faisait l'effet inverse et que l'on mourrait dans d'atroces souffrances.

Kévin voulait souffrir.

Alors un par un, il goba les cachets en se saoulant à l'absinthe, l'alcool des artistes.

Il admirait l'ancienne époque où les artistes se saoulaient à l'absinthe forte en thuyone, en fenchone et en pino-camphone, leur faisant ainsi perdre la raison, ou découvrir une autre vérité ; cette époque où ils se droguaient à l'opium, mais ici pas de chasse au dragon, que de la coco.

Quand il eut terminé la seconde plaquette, il dut concentrer ses derniers efforts pour se shooter jusqu'à l'évanouissement.

ACTE CINQUIEME

« REMINISCENCES »

1.

Le Temps s'allonge.

J'entends le tic-tac singulier de ma montre ralentir.

Le Temps s'allonge.

Puis ce dernier chant incessant cesse.

Le Temps s'est arrêté.

Mon corps s'éteint, mon cœur qui depuis tant d'années refoulait le sang dans mes organes s'est arrêté.

Le souffle constant qui venait emplir mes poumons a cessé, lui aussi.

Et pourtant.

Je pense encore. Encore en moi, bat encore la douce pensée.

Mes paupières ne se lèveront plus.

Ma main ne s'agrippera plus à la plume.

Je suis mort, c'est un état de fait.

Mon corps en mort, moi, je continue.

Et soudain, je vois mon crâne se fendre, amenant jusqu'à moi la nouvelle lumière.

Elle m'attire.

Deviens obsession.

Est-ce ce tunnel de lumière décrit par les personnes ayant vécu une NDE ?

Je veux la rejoindre. Toute mon âme se laisse embaumée par ce chant mélodieux.

La lumière devient son.

Les sons deviennent couleurs.

Je me hisse de tout mes efforts, je quitte ce centre des pensées et à présent tend vers la Lumière.

L'orifice est étroit, je ne peux pas passer au travers.

Une idée me vient.

Je joins mes mains, comme dans une ultime prière et les engage dans la fente.

Je dépose mes doigts de chaque côté de mon crâne et me hisse vers l'extérieure.

Ma fontanelle s'élargit, et à la force de mes bras, je passe la tête, puis les épaules.

Le reste suit avec facilité.

Voilà.

Moi.

Libre.

Sortit de cette prison de chairs.

A présent je sais.

Oui, je comprends pourquoi tant de mystère.

Pourquoi le Voile ne se lève qu'une fois la mort venue.

L'être humain n'est pas encore capable de comprendre ce que je vois, d'en saisir la plus petite once de particule.

Mes sens sont exhalés.

Difficile à saisir vu que je n'ai plus de corps physique. Mais, en même temps, c'est beaucoup plus intense qu'un simple ressenti sensoriel, ça se projette à l'intérieure même de ce que je suis devenu.

Tout est si beau.

Comment ne pas y avoir pensé ?

Après la mort, l'Esprit continue.

Après la mort, la Porte s'ouvre.

Après la mort, le Voile se lève.

Ce que j'aperçois dépasse l'entendement même de ce que notre mièvre imagination puisse concevoir, ici rien n'a d'égal, ici rien ne se crée, ici tout se transforme, ici le temps n'est plus.

Ici, après la mort, il y a...

2.

Un immeuble ?

Il n'y avait rien. Tout le monde s'était effacé. Les brumes blanches comme des nuages, image assez contemporaine de l'au-delà, envahissaient la totalité du paysage. Seul, au milieu de l'immensité neutre, un immeuble, immense dont la cime se perdait dans les brumes épaisses.

Kévin eut du mal à comprendre ce qui lui arrivait, était-il mort ? Il se souvint de son dernier repas, constitué exclusivement de médicaments et d'alcool, puis... cette douleur intense qui l'avait foudroyé jusqu'à en tomber dans les pommes. Enfin, il se souvint être sorti de son corps... s'être décorporé et avoir vu son enveloppe charnelle gisante sur le sol pavé.

Oui, il s'imagina être mort, ses mains étaient maintenant transparentes comme l'onde aquatique, son corps idem. Il n'avait plus de consistance, il était un ectoplasme. La lumière filtrait au travers de son... ectoplasme ?

C'était agréable et en même si étrange.

Devant lui se dressait un immeuble de plusieurs étages, aucunes fenêtres sur les trois premiers, juste une immense porte, encerclé comme un temple grec avec colonnes et linteau de forme triangulaire, le tout sculpté avec la grâce des anges. Kévin s'approcha et put ainsi lire, graver dans la pierre : « Office Paradisiaque de

l'Entre-deux ».

Bien que la curiosité fût forte, on ne mourrait pas tout les jours quand même, ce fut plus une attraction étrange qui le poussa à monter la vingtaine de marches du perron.

Quand il fut devant la porte, au verre sablé, celle-ci s'ouvrit en glissant dans le plafond.

D'abord surprit par la manipulation puisqu'il cherchait à voir au travers, il entra finalement après quelques secondes d'hésitation.

L'ambiance générale était froide, Kévin aurait pu le parier bien qu'il ne ressentait ni le froid, ni le chaud. Un grand bureau d'accueil s'étalait en plein centre de la pièce derrière lequel, les initiales O.P.E.D. en lettres cristallines rayonnaient comme un soleil.

Kévin s'avança jusqu'au comptoir, derrière, une petite séraphine était en communication, apparemment très mouvementée.

- Euh... bonjour ! s'exclama timidement Kévin.

La séraphine leva les yeux.

- bon excuse moi, j'ai un client... je te laisse là, mais je te rappelle après, dit-elle avant d'appuyer sur un bouton sur une grande console. Bonjour, reprit-elle d'un air guilleret, bienvenue à l'OPED, que puis-je pour vous ?

- Euh... je viens... je suis... euh... quel est cet endroit ?

- Vous êtes ici à l'Office Paradisiaque de l'Entre-Deux, c'est-à-dire que vous n'êtes pas tout à fait mort, expliqua rigoureusement la petite hôtesse, vous êtes entre-deux mondes, celui des morts et celui des vivants. Vous devez être un suicidé, n'est-ce pas ?

- Euh, oui, c'est exact, balbutia la séraphine. Il nous les envoie tous maintenant, bien, quels est votre nom ? demanda-t-elle.

- Euh, je me nomme... mon nom est... monsieur Smet, finit-il par dire.

- On dit ectoplasme maintenant. Vos prénoms s'il vous plaît ?

- Kévin... je me nomme Kévin, Kévin Smet.

- J'ai demandé VOS prénoms, reprit l'hôtesse, nous avons besoin de vos trois prénoms pour vous identifier, sans quoi... vous imaginez le nombre de Kévin Smet qu'il y a sur l'ensemble des mondes !

- Vous avez dit « des mondes » ?

- Oui, bon, on n'est pas là pour faire un cours. Vos prénoms s'il vous plaît.

- Euh, Kévin Claude Jean.

- C'est tout ?

- Oui.

- Vous en êtes sur ?

- Puisque je vous le dis.

- Très bien, votre date de naissance s'il vous plaît.

- Le 20 Janvier 1983.

- Ah, voilà, je vous ais... bah dites donc, vous n'y avez pas été de main morte !

- Je ne me suis pas non plus défenestré, s'énerma Kévin.

- Non, c'est sur, tenez, dit-elle en lui tendant un ticket rose où était inscrit le chiffre 369.

- Et c'est quoi, ça ?

- Ca, ectoplasme Smet, c'est votre numéro d'attente, je viens de vous enregistrer, votre ange gardien est en route, il vous appellera quand il sera prêt, en attendant, allez dans la salle d'attente sur votre gauche. Bonne journée, conclut-elle sur un ton nonchalant avant de reprendre sa communication.

- Merci, ironisa Kévin avant de se diriger vers la salle d'attente.

Il y avait là un nombre incalculable de personne... d'ectoplasmes en train d'attendre. Certains étaient tranquillement installés dans des fauteuils à attendre leur tour, d'autres se racontaient la façon dont-ils étaient mort, d'autres encore voletaient un peu partout dans la pièce histoire de se dégourdir l'ectoplasme.

Kévin fut surprit de constater qu'il pouvait voler. Mais en y réfléchissant bien, n'étant plus que souffle, libéré de la chaire, la pensée suffisait à avancer et donc à voler, il constata également qu'il ne respirait pas, il avait gardé ce tic de vivants, mais il n'avait nullement besoin d'oxygène pour... vivre. La signification lui parut saugrenue, vivre alors qu'il était mort... !

Il considéra l'endroit et pensa « ce doit être cela le purgatoire que cite les chrétiens », un ectoplasme s'approcha de lui et confirma sa pensée.

- Vous m'avez entendu ? demanda-t-il surpris, aurais-je pensé tout haut ?

- Non, mais maintenant vous pouvez communiquer par le biais de l'esprit, c'est un des avantages d'être décédé. Je m'appel John, John Leteaux, dit l'ectoplasme en lui tendant sa main pour mimer le geste de vivant.

Kévin lui tendit la sienne et serra une main dans le vide.

- Ca, c'est un des désavantages, d'être mort, exprima l'ectoplasme John.

- Ca fait longtemps que vous êtes ici ? demanda Kévin.

- Je ne sais pas, le temps n'existe pas ici, il nous donne des numéros, mais c'est pour que la transition soit moins dure entre ce monde et celui des vivants, du moins c'est ce que je pense.

- Vous êtes mort quand ? tenta Kévin.

- En 1985, jeune homme, pourquoi ?

- Nous sommes en 2008, monsieur, cela fait donc 23 ans qui vous attendez.

- Pas du tout, le temps ici n'est pas le même qu'en bas, c'est la relativité, ici le temps et l'espace ne font qu'un, ici

plus rien n'existe et tout y est en même temps... vous comprenez ?

- Je crois, émit Kévin pas convaincu.

Une voix sensuelle résonna dans l'immensité de la pièce : « on appelle le numéro 4895 au guichet C... numéro 4895, guichet C. »

- 4895 ? s'étonna Kévin, mais ce n'est pas possible, j'ai le numéro 369 !

- Comme je vous le disais, ce n'est que pour mimer le monde d'en bas, rien ici n'est réel, ce n'est qu'une transition, c'est l'OPED.

- Vous avez l'air bien renseigné, s'enquit Kévin.

- Il suffit de le vouloir, je vous le disais, rien n'est pareil maintenant, il vous suffit de vouloir comprendre quelque chose pour en avoir la réponse... essayez !

- Je veux bien mais quoi ?

- Je sais pas moi, ce qui vous passe par la tête...

- D'accord, alors, euh voyons voir... l'Atlantide a-t-elle existé ?

- Non, vous n'êtes qu'un ectoplasme, pas un ange, vous n'avez pas accès à tout, je sais pas moi, demandé quel temps fait-il sur terre ?

- Euh, quel temps fait-il sur terre ? demanda Kévin en regardant en l'air.

- Non, non, attendez, regardez il faut que ça vienne de l'intérieure, il faut que tout votre ectoplasme vibre de cette question, comme ceci.

Et Kévin remarqua l'ectoplasme de John Leteaux vibré légèrement.

- Alors ?

- Il neige.

- Il neige ? Mais je suis mort en pleine été ?

- Je vous l'ai dit, le temps n'existe plus ici.

Kévin fut découragé sur l'instant, il décida de remettre à plus tard la découverte de ses nouvelles facultés. Pour l'heure, il ne comptait pas attendre indéfiniment ici, à attendre je ne sais quel ange gardien.

- Au fait, je m'appelle Kévin, Kévin Smet, dit-il à l'intention de John, ayant remarqué qu'il ne s'était pas présenté.

- Je sais, réplique-t-il, apprenez aussi à fermer vos pensées, on lit en vous comme dans un livre.

Soudain emplit d'une gêne Kévin quitta son interlocuteur pour se blottir dans un coin.

Etre mort, étais une chose, avoir certains pouvoirs, une autre, mais si tous pouvaient lire en lui comme dans un livre, il y avait des choses sur lesquelles il ne fallait pas abuser, tout de même.

Ainsi, il resta là à attendre pendant un temps qu'il ne saisissait pas. L'ectoplasme de John fut appelé, puis ce fut le tour d'une jeune fille de treize ans à peine, puis celui d'un ectoplasme qu'il reconnut être Mike Brant.

Il profita du temps imparti, maintenant qu'il était au calme pour s'entraîner à fermer son esprit, puis à voler, à poser des questions, finalement, tout ceci n'était pas très difficile, se dit-il, certes l'approche en était un peu hasardeuse, mais une fois que l'on contrôlait le principe, ce n'était qu'un jeu d'enfant.

Ainsi il repensa à toutes ces choses qu'il avait voulu apprendre en tant qu'humain, comme la régression interne, la télékinésie et toutes ces capacités paranormales. Il se dit ainsi que maintenant libéré de ses chaînes, son esprit pouvait développer beaucoup plus.

Alors en pleine réflexion, la voix sensuelle s'éleva :

« On appelle le numéro 369 au guichet M... numéro 369, guichet M. ».

3.

Kévin sortit de son état cognitif et s'avança vers les guichets qui n'étaient en fait que des panneaux où étaient marquées en gras les lettres de l'alphabet. A, B, C, ... I, J, K, L, et M.

Un grand ectoplasme, fin attendait sagement derrière le panneau. L'ectoplasme avait une grande barbe blanche et de longs cheveux gracieux, néanmoins dépourvu d'ailes, Kévin imagina qu'il s'agissait d'un ange à la façon dont rayonnait l'être.

- Tu es Kévin ?

- Oui, c'est ça.

- Bien allons-y, je me nomme Mitzrael et je suis ton ange gardien, dit-il en lui indiquant le chemin.

L'ange parlait d'une voix grave mais douce, rassurante et compréhensive. Il emmena Kévin vers une espèce de tube transparent, un élévateur, qu'il devina conduire aux étages supérieurs. Dépourvus de corps et pouvant voler, un ascenseur eut été inutile, c'est pourquoi uniquement des tubes reliaient les étages. Mitzrael prit la tête et fit signe à Kévin de le suivre. Ils montèrent ainsi durant un laps de temps important et Kévin put saisir l'immensité de l'architecture.

Enfin ils débouchèrent sur un étage aménagé d'un unique couloir donnant sur une infinité de portes blanches et rayonnantes.

Mitzrael s'avança sans dire un mot, choisit une porte sur la droite et invita Kévin à y pénétrer.

L'intérieur était vide. Blanc, neutre et vide, sans arêtes où fixer l'œil.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Kévin.

- C'est une matrice, répondit l'ange, c'est un endroit où je peux matérialiser ce que je veux.

Sur ce, il fit apparaître deux fauteuils club et une petites table basse en marbre, recouvert d'une vitre.

- Asseyons-nous.

Kévin obtempéra.

- Bon alors, voyons voir, fit l'ange en s'asseyant. Puis il ouvrit un grand livre bleu nuit.

« Voilà donc. Tu es né le 20 Janvier 1983 à la longitude 00 Est 12 et à la latitude 48 Nord 00, ton Soleil natal était à 29°45' du Capricorne, tu es né à 10h10 heure locale ce qui nous donne 9h11 heure solaire. Tu as eu pour ange gardien moi-même, pour ange du cœur mon confrère Hahaiah et Seheiah pour ange spirituel.

Ta mission sur cette terre dure depuis 501 réincarnations et est la suivante : créer une œuvre d'art, peu importe soit elle, qui changera la vision du monde ou fera évoluer l'humanité qui tend vers la Lumière.

Tu es confié à une famille des plus convenables et tu développes assez tôt un goût pour l'art. Tu te développes correctement et parviens à te faire des amis qui nourrissent les mêmes ambitions que toi. Tu aides ces amis à comprendre leur côté artistique car il rayonne doublement en toi, ainsi, tu te fais comprendre et les comprends en retour. Néanmoins un de ces amis finit par succomber à l'appel de l'argent facile et donc à son côté sombre. Loin de le laisser tomber, tu t'échines pour essayer de l'en sortir. Ce n'est qu'à bout de nerfs et de forces que tu finis par lâcher prise pour te consacrer à ta personne et à ta famille. Mais il est trop tard.

Je note, sacrifice de soi et de l'entourage aimé.

Côté Famille, je note que tu as toujours été à l'écoute de tes proches, toujours prêt à rendre service et même à protéger ta mère et tes frères et sœur en te levant contre ton père.

Tu as su mettre de côté ta mission, tes impulsions, pour ne pas que ta famille sombre dans le besoin.

Tu as recueillis l'âme de deux animaux, que tu as aimé et chéri.

L'éducation de tes filles n'est pas parfaite mais reste en bonne voie.

Finalement, incompris de ta propre personne et à bout de nerfs, tu te donne la mort.

Tu possèdes une grande sagesse, une empathie à toute épreuve même si de temps en temps tu te laisses submerger par ta colère.

Tu comptabilise donc un nombre de points de 403 pour 600 nécessaire à l'élévation de ta conscience, néanmoins tu possède un total supérieur à la moyenne humaine qui est de 333. »

L'ange leva les yeux vers Kévin.

- Est-ce exact ?

- Euh, oui, je pense.

- C'est déjà ça, ironisa-t-il.

- Euh, excusez moi mais...

- Tu peux me tutoyer.

- Oui, euh, vous, tu... c'est quoi en fait ici ? Je sais que ma question peut paraître stupide, mais moi, je me suis foutu en l'air, et puis j'arrive là, on ne me dit rien, juste d'attendre, puis tu te pointes comme ça tranquille, tu m'emmène ici, tu blablatte ton charabia auquel je n'ai rien, pigé... non, faut être clair, « à la longitude 00 Est 12 et à la latitude 48 Nord 00 », bref... j'aimerais comprendre... Qu'est-ce je fous ici ?

Un instant l'ange parut décontenancé.

- Oui, certes, certes. Il est vrai qu'on est tellement pris dans le truc qu'on en oublie souvent les bonnes manières. Je m'excuse, recommençons si tu le veux bien. Bonjour Kévin, je suis Mitzrael, ton ange gardien.

- Bonjour.

- Alors... euh... bon...

- C'est quoi ici ?

- Eh bien c'est l'OPED !

Kévin eut un regard déçu.

- Non, je veux dire... bon. Il se racla la gorge avant de poursuivre. La chose est simple, tu te trouve dans un monde entre celui des vivants et celui des morts. Converges ici, tous les suicidés et les comateux, c'est ton cas.

- Je ne suis pas mort ?

- Pas encore, c'est ce pourquoi tu es ici, on va essayer, ensemble, de comprendre ce qui t'as amené à te suicider, après quoi tu choisiras entre trois possibilités :

1/ Tu ne trouve pas d'explication et tu retournes sur terre en tant qu'âme errante afin de comprendre par le temps ce qui t'as mené à mourir.

2/ On règle le problème et tu décides de poursuivre ton chemin sur terre.

3/ On règle le problème et tu décides de mourir. Passant dans le monde des morts.

- Bah voilà, là c'est clair, je comprends maintenant, bon alors, on commence par quoi ?

4.

L'ange ouvrit son livre et le scruta avec intention. Puis soudain, il fut surpris. Kévin remarqua ce détail.

- Quelque chose ne va pas ?

- Si, si, tout va bien, c'est juste que je suis un peu surmené en ce moment et je n'avais pas fait attention à une petite chose. C'est qu'ils nous refilent tellement de clients aussi, avec cette population qui ne cesse de grimper, nous avons de plus en plus d'âmes à gérer et celles qui évoluent ne courent pas les rues alors...

- Alors quoi ? questionna Kévin.

- Alors pour toi ce sera différent, dit Mitzrael en le fixant dans les yeux.

- Comment ça différent ?

- Eh bien, entreprit l'ange, tu es un porteur de Flamme, je savais que j'en avais un parmi mes clients, mais je n'avais fait attention qu'il s'agissait de toi.

- « Un porteur de Flamme » ? C'est-à-dire ?

- Il existe des âmes qui portent en elles, ce que l'on nomme une « Flamme », c'est une chose dont on ignore l'origine. Ces Flammes brûlent en eux et leur offre une vision différente du monde, un certain décalage, un ressenti interne, des pulsions, une sorte de sixième sens. Pour des raisons qu'on ignore, ces âmes sont là pour accomplir quelque chose, cette Flamme est comme un carburant et quand elle s'éteint, l'âme meurt. La tienne n'est pas éteinte. Parfois, il est arrivé qu'une de ces Flammes, deviennent si puissante, que... non, je ne peux pas te dire cela, tu devras le découvrir par toi-même. En clair, je ne peux te garder ici, c'est une erreur dans les calculs, ta Flamme brûle encore, tu dois repartir, accomplir ta destinée, accomplir ton rêve, tu n'as pas le choix.

Bien que tout ceci pu paraître difficile à saisir, Kévin regarda l'ange en disant :

- Je comprends. Je ne vois que trop bien ce que vous voulez dire. Ainsi, je n'ai pas d'autre choix que d'y arriver.

- Où attendre que celle-ci s'éteigne, mais suis mon conseil, écoutes cette Flamme. Tant qu'elle danse, l'espoir persiste.

Sur quoi, le décor s'évapora. Tout redevint d'un blanc immaculé. Kévin vit l'ange s'éloigner en lui faisant un signe de la main.

Il tomba.

5.

L'électro-encéphalogramme se mit à divaguer.

Le corps inerte, couché dans le lit depuis deux semaines se mit à tressaillir. Le corps du jeune-homme avait été retrouvé par un homme d'une cinquantaine d'années dans un square. Le jeune homme était inconscient, il avait vomi et de l'écume sortait de sa bouche. Ayant prévenu le SMUR, l'homme avait accompagné Kévin jusqu'aux urgences. Il ne savait pas trop comment faire, ni si ce jeune avait de la famille, alors en attendant, il s'était dit qu'il serait bon de rester près de lui. On retrouva rapidement la famille de Kévin et l'homme laissa une adresse afin que Kévin puisse le contacter, au cas où, par simple spéculation. Il ne savait pas trop pourquoi, d'ailleurs cela n'était pas dans ses habitudes, mais il sentit qu'un courant passait entre lui et le jeune homme.

Depuis maintenant deux semaines qu'il était dans le coma, ses proches n'avaient pu rester continuellement à son chevet. Les nerfs se calmèrent. Kévin ouvrit lentement un œil, puis l'autre. La lumière lui faisait mal aux yeux. Il retira le respirateur qui obstruait sa bouche et son nez. Il avait faim. Où était-il ? Quelques souvenirs lui revinrent rapidement en mémoire, EXINCO, sa femme partie avec ses filles, la garde à vue et puis cette soirée dans le square... il sentit autre chose, plus proche, mais ne se souvint pas de quoi. Une impression de légèreté, de bien-être.

Une infirmière qui passait pour les soins fut surprise de le trouver réveillé. Vite, elle appela un médecin et Kévin fut examiné.

Apparemment rien ne clochait. Il effectuerait un scanner demain, histoire de vérifier que tout allait bien.

Sa famille fut avertie, et tous vinrent rapidement le voir. Ils lui posèrent des questions auxquels il ne voulut pas répondre. Estimant que le passé était le passé, il faut savoir ses nourrir de ses erreurs pour mieux avancer. Maintenant, et il ne savait pas pourquoi, mais il avait une envie folle de croquer la vie, de regarder devant, de réussir dans son domaine. Cette Flamme qu'il avait si souvent ressentit en lui, avait depuis repris de l'ampleur, il la sentait brûler de mille feux dans son âme. Il regarda son frère et lui expliqua que la Flamme n'était pas morte, au contraire, elle était beaucoup plus présente, plus agressive.

Son frère comprit où il voulait en venir. Peut-être que lui aussi était porteur d'une Flamme...

Sa mère lui expliqua que c'était un homme qui l'avait trouvé gisant sur le parvis. Il avait appelé les secours et était resté près de lui jusqu'à l'arrivée de sa famille. Puis elle lui remit la carte, sans lui dire ce qu'il devait en faire.

Kévin la regarda avec compassion. Il attendrait que sa convalescence se termine pour contacter cet homme à qui il devait la vie.

6.

Un mois s'écoula donc depuis son réveil, avant qu'il ne consente à appeler cet homme.

Pendant ce mois, Kévin avait prit soin de recommencer son manuscrit, de le peaufiner afin qu'il s'attache plus à l'attente du public.

L'homme lui avait donné rendez-vous sur Paris. Ils passèrent la journée ensemble, à discuter de la vie et étrangement Kévin trouva plus facilement les mots pour expliquer son geste. L'intérêt fut porté sur le fait que l'homme était un éditeur. Au début, Kévin ne lui parla pas de son manuscrit, il imagina que celui-ci devait être suffisamment sollicité par les proches qui s'étaient sentit une vocation littéraire, et puis le contact passait si bien entre eux qu'il avait peur de casser cette amitié naissante. Ce fut donc par hasard que ce dernier tomba sur le

manuscrit de Kévin. Ainsi que tout bon écrivain, il en avait toujours un exemplaire sur lui, dans une besace en cuir. Ce jour là, alors assis à la terrasse d'un café, Kévin s'était levé pour aller aux toilettes quand malencontreusement son sac se retourna sur le sol. Il n'y fit pas attention et c'est en voulant relever le contenu que l'homme tomba sur le manuscrit.

Tant que danse la flamme.

L'homme, curieux, commença à en feuilleter le contenu et fut envahis d'une bonne perception.

C'est ainsi que Kévin accomplit son rêve, par hasard. Le livre eut un petit succès, convenable pour un premier roman, à ce qu'en disait l'homme. Néanmoins, Kévin avait mis un pied dans le monde éditorial et il ne serait pas prêt d'en ressortir. Très vite il se forma un public, souvent plus amusé par sa façon de passer à la télé que par ses écrits ; mais très rapidement, Kévin trouva sa voie dans le fantastique.

La Flamme qui était en lui grandissait chaque jour, sa passion devint vocation puis nécessité. Bientôt le monde changerait et alors il serait prêt.

Bien plus tard, il avait appris que Jo avait été retrouvé mort, au Maroc. Trempant dans le milieu mafieux, il aura été assassiné. Le jugement d'EXINCO l'avait reconnu coupable de tout, mais il n'en effectua jamais le jugement prononcé, il avait vu les choses se faire et avait prit les devants.

Malgré tout, Jo avait fini par réaliser son rêve, devenir quelqu'un d'important. Il avait, à force de détermination, conquis son objectif. La mort était survenue pour lui à 54 ans.

Tom, dont le génialissime génie qui battait en lui, avait fini par le faire embaucher par une grosse société de sécurité. Il avait ainsi été l'inventeur du « Life-Pass », cette carte unique où tous les papiers d'ordinaires nécessaires étaient compilés, la carte grise, le passeport, la carte Vitale, le permis de conduire, la carte bleue, etc.

Malheureusement, ses travaux avaient été détournés en faveurs d'un implant électronique dans la nuque.

C'est donc à bout de forces qu'il mourut à l'âge de 87 ans après avoir reçu le Prix Nobel.

De son côté, Leïdonän était partie vivre dans le Sud de la France, avec sa maman. Elle y trouva un homme répondant à ses attentes et qui finit par la rendre heureuse. Elle put ouvrir son club équestre et vivre son rêve comme elle l'entendait. Après un mariage en blanc, ils eurent un nouvel enfant, un petit garçon, qu'elle nomma Néo.

Kévin put voir ses filles régulièrement, et son nouveau statut d'écrivain lui permit de se déplacer assez souvent. Comme tous les bons parents séparés, les filles venaient souvent en vacances avec leur père mais vivaient la majeure partie du temps chez leur mère.

Kévin et Leïdonän gardèrent un contact très proche malgré leur différent de jeunesse.

Kévin finit pas s'installer sur Paris. Il avait acheté une petite maison de campagne en Bretagne, terre de contes et de légendes, où il aimait se retrouver pour écrire, au calme.

Jamais plus il ne toucha à ces drogues, mais il lui arrivait souvent de se servir une absinthe bien fraîche. Il fumait toujours, estimant que le jour où il faudrait arrêter, il le ferait.

Il s'associa à d'autres auteurs afin de compléter sa vision du monde par le biais de films ou de scénarios. Ils créèrent un cercle de pensées.

Kévin ne mourut jamais. Il resta à jamais vivant dans la légende de ses livres, par le biais de ses personnages et de ses histoires, qui à chaque fois revivaient dès qu'un lecteur y posait les yeux.

Le livre est un univers, un espace et un temps séparé de tous autres espaces de temps.

7.

Kévin s'approchait du bord de la falaise. Au loin, le soleil se couchait sur l'océan. L'endroit était calme, il n'y avait personne au alentour. Des oiseaux volaient dans les airs, se laissant porter pour les courants, ils montaient puis soudain descendaient, sans battre des ailes.

Un léger vent, emprunt d'embruns marins caressait son visage. La Flamme qui était en lui était plus forte que jamais. Il avait pris soin de prendre un calepin et un crayon, s'asseyant dans l'herbe fraîche, il scruta les rochers, le ciel, la mer qui se déchainait en contrebas et l'astre solaire déclinant. Il recherchait l'inspiration par l'apaisement et la contemplation.

Il commença à écrire :

« Tous, nous vivons notre vie. Peu importe si elle est bonne ou mauvaise. Le moment venu, nous avons tous peur...

Je ne veux pas dire que nous avons tous peur de la mort, non... mais que nous engendrons tous une démoniaque phobie pour le Moment de la mort... de la façon dont nous allons quitter ce monde.

Nous avons tous peur de souffrir, de se retrouver seul, de ne pas avoir accompli quelque chose de primordial...

C'est le Moment qui nous hante, pas la Mort elle-même.

Sur ce sujet chacun à son opinion et se rassure à sa façon, ce qui fait que plus la vie avance, plus on se prouve que cela est ainsi, ou alors les instants font que nos idées change et nous nous faisons une autre idéologie de l'au-delà...

Aussi, c'est assez étrange de remarquer à quel point notre vision de l'après vie déteint sur notre vie elle-même.

Il y a cet homme, qui est persuader qu'après la mort, notre âme sera jugée, alors il s'efforce de bien faire les choses, d'être agréable, de contenir ses pulsions, de faire au mieux pour éviter l'Enfer... c'est une symbolique chrétienne, mais que l'on retrouve dans nombre de religions, le principe étant que tu seras châtier pour tes actes impardonnables.

C'est le karma, l'Enfer, le purgatoire ou toute autre chose.

Ainsi, les hommes sont conditionnés, maintenu par des chaines invisibles pour ne pas commettre de faux pas, ou un minimum, puisque la religion chrétienne accepte le pardon.

Néanmoins, l'idée n'est pas de faire le point des religions, mais plutôt de voir à quel point le conditionnement joue sur nous... sur notre façon d'être.

Est-ce que sans religion, l'homme serait un animal ?

Est-ce la religion qui fait de l'homme un Homme ?

Ou est-ce une façon de nous tenir écarter de notre nous profond ?

Pour ceux qui émettraient déjà la position de faire de moi un mécréant, un blasphémateur, je voudrais seulement dire que je suis moi-même croyant... bien entendu, je n'adhère à aucune religion, mais je crois plus que tout à une force supérieure à notre état.

Imaginons juste un instant que les religions soient à la base données de prophètes qui n'étaient en vérité que de simples fous. L'image serait drôle, non ? De voir autant de monde accordé à une seule bannière sur les dires d'un divaguant... Puis du jour au lendemain, on finirait par découvrir la vérité... drôle.

Non, sans rire, ce que je veux dire c'est, est-ce que sans la religion, l'homme serait capable d'être un Homme... Avons-nous à l'intérieur de nos chairs assez de bons sens pour se tenir correctement sans la promesse du courroux à la moindre incartade ?

Pensez-vous que sans les religions, l'homme serait un animal sauvage, ne répondant qu'à ses pulsions sentimentales.

L'idée de la religion, c'est ça... non ?

- Une femme à laquelle tu resteras fidèle
- Un mariage de foi devant D...
- Aimer ton prochain même si c'est un gros con.
- Tendre l'autre joue, etc, etc.

En ce sens, où est la Liberté ?

A l'origine, l'humanité avait le culte de la nature, et puis est arrivée cette religion monothéiste pour la sauvée de sa bestialité, de sa sauvagerie et de sa débauche.

Quel aurait-été le chemin de l'humanité sans cette nouvelle religion ? L'humanité était-elle si sauvage que cela ?

Pendant des siècles, les religions ont dirigé le monde, puis elles se sont affaiblies, c'est alors que sont apparues les pires de celles-ci, l'industrialisation et le capitalisme.

Je vous entends déjà dire, mais ce ne sont pas des religions... Ah bon ?

- Un travail tu trouveras.
- Une famille tu créeras.
- Des impôts tu paieras.
- Une maison tu achèteras.
- De l'argent des taxes tu donneras.
- Et cetera, et cetera.

Quelle est la différence entre le pouvoir et le pouvoir, entre le conditionnement et le conditionnement ?

L'Homme est conditionné et l'on nous fait croire que cela est normal, que c'est pour notre bien... On nous fait bouffer de la merde et nous obligeons à travailler pour pouvoir vivre... On nous impose des doctrines pour avoir peur et obéir.

Tout le monde le sait, mais tout le monde ferme sa gueule...

Pourquoi ?

Parce que tout le monde est tenu par les couilles avec des crédits, la peur de ne pouvoir se nourrir, la peur de ne pouvoir vivre, la peur de perdre cet illusoire confort.

Parce que les mots que je donne t'assomment d'images...

L'Homme est un produit de la Nature et si la technologie n'était là que pour lui servir et non l'asservir, ce monde serait différent.

L'Homme a oublié qui il était vraiment...

Un Homme.

Tout ceci est un peu court et confus, j'y concède, mais j'ai essayé de remettre sur page la méditation d'un soir. Il est difficile de reprendre toute l'histoire, point par point et d'en démêler les nœuds, mais il y a au fond de moi une flamme qui me pousse à croire, me tarade l'esprit, et m'emmène chaque jour vers cette vision...

Une utopie ?

Je ne sais pas, car c'est aussi cette foi que j'exprimais plus haut qui me hante. Aussi je ne fais pas la déchéance de ce que l'on nomme Dieu, mais des religions qui s'appliquent à parler en son nom... J'ai entendu un jour que Dieu est en chacun de nous, alors peut-être est-ce la Conscience.

Nous n'avons pas besoin de religions, chacun sait au fond de lui ce qui est bien ou mal et la vie n'a de sens que dans l'équilibre, le bien et le mal s'accorde dans la nature... pour l'heure, l'Homme, fruit de cette nature, ne s'y accorde pas, il n'y a pas d'équilibre et tout ceci est, pour moi, le fruit de ces conditionnements dont le seul objectif est d'accroître un pouvoir...

Sans équilibre, pas de vie... tout vise à la neutralité.

Je pense que des changements vont alors venir, dans le but d'aider à l'équilibre des choses, les pièces se mettent en place petit à petit, il s'y chaos il doit y avoir... pour que l'Homme retrouve l'équilibre de la vérité et de la liberté, alors je suis pour ce chaos.

Tout à un sens... l'état actuel des choses aussi, je n'en connais pas le but, je n'en aperçois partiellement que la cause... mais tout ceci va bientôt changer.

Une Flamme brûle en moi, et elle aussi à sa raison.»

Puis il regarda le soleil décliné lentement vers l'horizon en pensant à la liberté de tout un peuple : l'Humanité. Que la Flamme se libère afin d'éclairer l'avenir telle un soleil, qui chaque jour apporte sa lumière sur un âge d'or.

SORTIE.

Dans un premier, de ce dernier temps, j'aimerais conclure en expliquant que ce livre fut en majeure partie inspiré de ma vie, mais pour que certains passages ne soient préjudiciables pour personnes il me fallait inclure qu'à partir de l'acte troisième, chapitre 4, l'imagination a pris le dessus sur la vérité.

Dans un second temps, je crois que, au fond, pour moi, l'utilisation de pseudonymes fut une projection de ce que je voulais être.

Ainsi Kévin Smet fut l'instigateur de ma passion artistique, KSP devint la présence réconfortante de mon adolescence, une sorte d'ego, l'image de ce que je voulais être.

Et ça se poursuivit avec Magic Kaspe qui représentait mon évolution dans le mysticisme et dans ma façon cognitive d'aborder les choses.

Enfin Emkã, dernier de la ligné, fut l'accomplissement de mon art et de son apprentissage.

A chaque pseudo, une évolution de ma vie, une transformation interne, mais aussi une recherche de moi-même.

A 24 ans, après la déception d'Exinco, je comprenais cette nouvelle étape de ma vie et estimais devoir y inclure un nouveau pseudonyme.

Alors j'ai cherché... des jours et des nuits entières, sans relâche... mais en vain.

A 25 ans j'ai compris pourquoi je ne trouvais pas et surtout que je ne trouverai plus. Une phrase tant attendu, celle de mon premier opus me taquine aujourd'hui et j'en comprends tout le sens.

« Deviens ce que tu es, ne sois plus ce que tu crois ».

Ainsi, je signe ce livre de mon nom de naissance, Benoît JARDIN.

Enfin, dans un troisième temps, j'aimerais que nous réfléchissions ensemble sur la façon de changer le monde. A une échelle littéraire, j'aimerais constater quelque chose, prenons les mots, les paroles des invités d'émissions littéraires que je viens de regarder, me mettant ainsi face à moi-même dans ce grand délire qu'est mon obsession de devenir écrivain.

Dans la première émission, Amélie Nothomb était l'invitée principale, et la continuité des questions, des

raisonnements, plus la présence d'une jeune écrivain, me soulagèrent et me poussèrent à vouloir continuer, à y croire encore, à persister, à y mettre toute mon énergie, ma haine, ma tristesse, ma joie et mon amour, parce qu'en moi s'immisçait une petite voix qui me soufflait : « c'est ça que je veux faire, c'est là ma destinée », auréolé d'un sentiments si fort que le trac s'imposait à mon corps.

Puis la seconde émission traitait de l'avenir du livre, avec comme invité un agent littéraire, un éditeur dont je ne me souviens pas le nom et une écrivain, Régine Deforges.

Très vite, ma joie, ma propulsion s'est arrêtée. Je sais qu'il est difficile d'être édité et surtout reconnu, je sais aussi, que, à l'heure actuelle, beaucoup de gens se sentent pousser un talent littéraire et que les maisons d'éditions se trouvent submergées par les manuscrits, mais j'ignore la façon de ne pas écrire, j'ignore comment faire pour empêcher mon cœur de battre.

Monsieur l'éditeur disait, qu'il faudrait que les gens cessent de raconter leur vie en pensant que celle-ci pourrait intéresser quelqu'un, que pour cela, il existait des psychothérapeutes très compétents.

Alors je me sens le devoir de rappeler que l'Écrit, que le fait de poser des mots sur le papier est notre thérapie à nous, écrivain. Si nous aurions voulu aller voir un thérapeute, nous aurions été en voir un.

Mais l'Art est une thérapie, et l'Écrit un Art.

Le vrai problème est que trop de gens estime qu'envoyer leur manuscrit ne leur coûte pas grand-chose et que, dans le cas où celui-ci est édité, cette affaire pourrais leur rapporté un peu de pognons.

La submersion des maisons d'éditions vient de là. Alors souvent, on néglige des œuvres importantes, endormies sous la masse, et de grands écrivains rejoignent ainsi Morphée avec eux.

Le message est simple... l'Écrit, c'est viscéral, alors si d'aligner des mots n'apporte que le désir d'aligner les zéros... arrêter.

Quand à Mme Deforges qui estime qu'il n'y a plus d'écrivains de talent, je lui demanderais d'abord, qu'est-ce que le talent ?

La reconnaissance ? L'envie ? Le nombre de ventes ou la poésie des mots ? Le contenu d'un livre ou ce qu'il apporte à celui qui le lit ?

Moi, je n'aime pas les œuvres de Matisse ou de Picasso, je n'aime pas lire Flaubert et y préfère Werber. Mais puis-je dire qu'il y a ou qu'il n'y a pas de talents dans leurs œuvres ?

Le talent n'existe pas, seul l'œuvre existe.

Sans un public pour le constater, le talent ne reste que notion.

Quand à l'Écrit, n'oublions pas que la seule chose qui y compte, c'est ce qui n'est pas inscrit.

De plus, il est nécessaire que les mentalités en générales changent, toujours d'un point de vue littéraire. Pour expliquer cela, je prendrais juste un article paru dans le Figaro et écrit par Bernard WERBER.

Plaidoyer pour une «autre littérature»

Marie-Laure Germon

23/11/2007

Par Bernard Werber, écrivain.

Le journaliste, critique littéraire réputé, et figure du monde parisien, me regarde avec chaleur : «Il faut que je vous remercie : mon fils s'est mis à lire grâce à vous.» Poussé par des amis de classe, son fils avait découvert Les Thanatonautes puis, y prenant goût, lu tous mes ouvrages. «Grâce à vous, mon fils s'intéresse maintenant à la science, la philosophie, l'histoire et il lit beaucoup... Je devrais vous jalouser car il vous lit, VOUS, mais il ne me lit pas moi.» Je lui pose alors la question qui me taraude : «...Et cela ne vous a pas donné envie de me lire ?»

Le critique me répond tout de go : «Vous savez, je dois lire dix livres par semaine et...» Une pause et puis : «C'est quand même incroyable que les journalistes littéraires ne vous lisent pas. Surtout que vous êtes l'un des auteurs les plus lus par le grand public, n'est-ce pas ? Cela vous dirait, un "coup de gueule" dans mon magazine ?»

Il me dépêche la semaine suivante une jeune journaliste qui me pose la question : «Comment expliquez-vous que les journalistes ne vous connaissent pas ?» Je m'enquiers : «Et vous-même, vous m'avez lu ?» Elle : «Heu... non?!».

Mon ennemi dans ce microcosme, c'est le manque de curiosité. «Il est plus facile de désagréger un noyau d'atome qu'un préjugé humain», disait Einstein. En France, le préjugé est le suivant : «Si c'est de la littérature avec une histoire imaginée, c'est que ce n'est pas de la "vraie" littérature. La vraie littérature est forcément autobiographique ou réaliste.» J'ai entendu un jour un auteur d'un essai intitulé carrément Contre l'imaginaire décréter qu'on devrait interdire purement et simplement aux éditeurs de publier des histoires qui ne sont pas vraies. Rabelais doit s'en retourner dans sa tombe car son principal héros, Pantagruel, est un géant dont la taille dépasse le réalisme. De même, je ne pense pas que les animaux parlent réellement comme dans Les Fables de La Fontaine. Il faudra aussi mettre dans la poubelle du «bien-pensant littéraire» les œuvres de science-fiction telles que le Micromégas de Voltaire, ou l'Histoire comique des États et Empire de la Lune d'un certain Cyrano de Bergerac. Et puis Jules Verne...

Je ne me compare évidemment pas à ces maîtres, mais recevant, il y a quelques années le prix du même nom,

j'avais eu la chance de rencontrer le dernier descendant de Jules Verne. Il m'avait confié qu'en son temps son aïeul était ignoré, méprisé, considéré comme un auteur populaire pour les enfants. «Il aura fallu attendre l'après-guerre, plus de cinquante ans après sa mort, pour que la presse s'aperçoive que Jules Vernes écrivait de la vraie littérature.» Dès lors, tout bascule, voilà notre auteur pour enfant devenu une référence internationale classique.

Autre cas de figure : Pierre Boulle. Livrez-vous à ce simple test : demandez à votre entourage s'il connaît Pierre Boulle. Cet auteur de science-fiction français a écrit vingt-quatre romans dont un a inspiré un film du nom de La Planète des singes (il est aussi à l'origine du film Le Pont de la rivière Kwai). Pierre Boulle est mort le 31 janvier 1994, et je n'ai repéré nulle part sa nécrologie. Ainsi, tout comme les acteurs à l'époque de Molière, les auteurs de littérature dite de «genre» sont jetés à la fosse commune.

Pourtant, la littérature d'imaginaire a une réelle utilité. C'est grâce au sous-marin et à la fusée de Jules Verne que ces projets ont pu un jour exister. C'est grâce au 1984 d'Orwell (œuvre ô combien de science-fiction) qu'on a pu réellement arrêter les lois de fichage informatique. C'est grâce au Meilleur des mondes d'Aldous Huxley que les comités d'éthique ont freiné les manipulations génétiques sur l'humain. Il faut d'abord imaginer les merveilles du futur pour qu'elles puissent un jour être construites par des ingénieurs. Il faut d'abord anticiper les horreurs du futur pour pouvoir s'en prévenir.

Les auteurs d'imaginaire, et tout spécialement les auteurs de science-fiction, ne sont pas que de simples personnes qui délirent sans être limitées par le présent et le réel, ils ont aussi la possibilité de sentir le futur et d'avertir. Ils sont les visionnaires d'un monde en devenir. Vouloir systématiquement les ignorer ou les déprécier ne procède finalement que d'une forme de vision borgne. Comme si les «littérateurs officiels» ne voulaient voir que l'excitant présent et le valeureux passé sans tourner leur tête vers les mondes futurs. Ce qui est nouveau fait peur à ceux qui se sont autoproclamés les «uniques représentants du système littéraire». Ce qui est différent énerve. Ce qui ouvre les horizons donne une impression de liberté difficile à supporter pour ceux qui vivent dans les entraves. Mais pourtant on ne pourra pas tout le temps vivre dans le nouveau roman et la littérature psychologique introspective sentimentale parisienne. Combien de temps les écrivains à la mode arriveront-ils à amuser la galerie avec leurs histoires de coucheries et leurs états d'âme existentiels ?

La littérature d'imaginaire a, à mon avis, une place méritée dans la littérature générale. Ne serait-ce que par respect envers les... lecteurs. Cela fait maintenant longtemps que ces derniers expriment, en allant nombreux dans les librairies et les bibliothèques, que, eux, sont curieux de tout. Ils aiment bien qu'on leur propose «autre chose». Ils attendent aussi des livres le voyage, le rêve, l'évasion hors des mondes connus.

Il ne tient qu'à nous de faire danser la Flamme.

Benoît JARDIN,
Le 30 Juillet 2008

Tout d'abord un grand merci à toi, lecteur d'avoir lu jusqu'ici, j'espère, les pages de ce livre.

Voici donc l'idée de base rappeler en cet ultime instant passé avec toi, mon rêve à moi, ma Flamme, c'est d'être écrivain, mais suivre le chemin traditionnel est difficile et trop souvent clôturé d'herses insoulevables pour l'inconnu.

J'ai donc décidé de prendre moi-même les choses en main, car le plus grand plaisir quand on est écrivain, c'est avant tout d'être lu, alors, dans ma folie naturelle, je me suis dit : pourquoi ne pas offrir mon livre ?

Et je l'ai fait.

Tu pourras comprendre que je ne suis pas non plus un saint et que pour moi, le must serait de manger de cet art, aussi je te demanderai de poster tes réactions, bonnes ou mauvaises sur l'adresse suivante, en indiquant une note sur dix...

En espérant que tu as pris autant de plaisir à le lire que moi à l'écrire.

Fait passer le message pour le téléchargement.

Milles merci.

BJ.

tantquedanselaflamme@live.fr

- 2 -

TANT QUE DANSE LA FLAMME
JARDIN Benoît

Cet ebook de Biographie est gratuit.

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)